Année. N° 23.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1ER DÉCEMBRE 1931

		Pages.
Giraudoux	*Judith* (actes I et II)	481
e Sforza	*Chine et Japon en Mandchourie*	538
ony H. G. Fokker. / e Gould.	*Souvenirs d'un homme volant.* — II.	553
ragonnès	*Un Salon bourgeois au XVII*e *siècle.*	578
rges Manue	*La Retraite au Désert.* — III	598
ert de Smet	*Le Théâtre anglais depuis la guerre.*	616
ert de Traz	*A la Poursuite du Vent* (fin)	635
é Arnaud	*Hoover, ou quatre ans de prospérité.*	653
te de Fels	*Ford ou Lénine?*	675
stantin Photiadès	*Premiers coups d'Archets*	688
Albert-Petit	*Le Mouvement historique*	704
is Aubert	*Victor Bérard*	714

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Adolescence
(Le Livre de ma Vie)
par la COMTESSE DE NOAILLES

La Décoration des Églises des grands Ordres religieux au XVIIe siècle
par ÉMILE MÂLE
de l'Académie française

Le Tribunal des Maréchaux
par GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie française

Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une Natio
par JULIEN BENDA

Héritages
par ANDRÉ CHAMSON

Jérôme Bonaparte et Napoléon
par ARTHUR-LÉVY

Avec Lyautey (mai 1912)
par JEAN GUIARD

Si vous voulez relier vos livraisons de la REVUE DE PARIS, *lisez la page 3 de la couverture.*

JUDITH

ACTE PREMIER

Un salon d'entrée chez Judith.

SCÈNE PREMIÈRE

Avant que le rideau se lève, on entend une sorte d'appel déchirant. Une voix d'homme, aiguë, qui crie : « Judith! Judith! »

Au lever du rideau, des domestiques débouchent de toutes parts avec des armes et des gourdins. L'oncle de Judith, Joseph, les excite...

JOSEPH. — Dans l'escalier! Dans les placards! Dans la cheminée! Il ne nous échappe pas, cette fois. Prime à qui le trouve.

UN DOMESTIQUE. — On ne le trouvera pas.

JOSEPH. — Cherchez, mes amis. Il est sûrement là...

LE DOMESTIQUE. — Il est là, et il n'est pas là.

JOSEPH. — Qu'as-tu à raconter?

LE DOMESTIQUE. — Sa voix est là, c'est évident. Son corps n'est pas là. C'est un fantôme, qui appelle. A tous les carrefours, dans tous les bazars, on entend ce cri depuis hier. Ce sont les morts qui appellent ta nièce. Tout le monde le sait. Judith seule peut nous sauver, Judith, Judith!

(*Il a répété, malgré lui, l'intonation de l'appel. Les autres domestiques tressaillent.*)

JOSEPH. — Tais-toi... Vous n'avez rien trouvé, vous autres?

LE DOMESTIQUE. — Rien.

(*Les domestiques sortent. Joseph regarde autour de lui, soupçonneux, puis sort aussi. A peine est-il sorti que la fenêtre s'ouvre doucement. Un homme paraît, à cheval sur la croisée. Il met ses mains en cornet devant sa bouche, et crie de la même voix stridente : « Judith! Judith! sauve-nous! » Joseph et les domestiques surgissent. Mais déjà la fenêtre s'est refermée. Presque aussitôt on frappe violemment à la porte.*)

JOSEPH. — Qui est là?

JEAN. — C'est moi, Jean. Ouvrez, Joseph. Je le tiens.

(*On ouvre. Jean, jeune officier, jette devant lui l'homme qui avait crié à la fenêtre.*)

JEAN. — Il sautait de la fenêtre. Je l'ai pris au vol. Nous allons apprendre à cette ignoble bouche à toucher certains noms... Qui es-tu?

JOSEPH. — Il est sale et il sent mauvais... C'est sûrement un prophète...

UN DOMESTIQUE. — La ville en est pleine... Sur le chien mourant les poux, sur le peuple malade les prophètes.

JEAN. — Vas-tu parler! Dis ton nom!

LE PROPHÈTE, *se soulève comme s'il allait parler.* — Judith! Judith!...

JOSEPH. — Ils sont tous ainsi. Cette nuit ,pour rentrer j'ai dû bousculer les mendiants endormis sous le porche. Ils ont crié : Judith! L'excrément rêve de Judith... Bâillonnez-le...

JEAN. — Qu'il achève sa phrase. Cela peut nous servir...

LE PROPHÈTE. — La plus belle de nos filles, la plus pure...

JOSEPH. — Oui, c'est toujours leur prétendue prophétie... La plus belle de nos filles, la plus pure doit se rendre chez Holopherne?

JEAN. — Et c'est Judith!

LE PROPHÈTE. — Judith! Sauve-nous!

JOSEPH. — Le bâillon, et dans la cave!

(*Les domestiques emportent le prophète. Seul le premier reste là, debout.*)

JOSEPH. — Qu'as-tu, toi?

LE DOMESTIQUE. — Que Judith nous sauve, maître!

(*Sur une menace de Joseph, il disparaît.*)

JEAN. — Judith n'est pas ici, j'espère?

JOSEPH. — Elle est encore à l'hôpital, chez ses blessés... Je l'attends.

JEAN. — Tu l'as prévenue?

JOSEPH. — De quoi? Que sais-tu, toi?

JEAN. — On la sacrifie. La décision est prise. C'est ce soir, c'est dans une heure que le Conseil veut l'envoyer à Holopherne. Je précède le grand prêtre de quelques minutes. Il vient lui-même convaincre Judith.

JOSEPH. — Il me trouvera.

JEAN. — Que peux-tu contre lui! Il a la ville entière. Tu es sorti cet après-midi?

JOSEPH. — Je suis sorti.

JEAN. — Tu as vu sur toutes les vitres des boutiques, sur chaque piédestal de réverbère, gravé au diamant ou tracé au charbon suivant les moyens de fortune de l'écrivain, cette phrase stupide sur la plus belle et la plus pure de nos filles séduisant Holopherne?

JOSEPH. — Je l'ai vue.

JEAN. — Et sur chaque place, cet amalgame de vieillards hystériques, d'enfants à bec de lièvre et de femme étoilées de lupus qui s'assemble autour du miracle en gestation, tu l'as entendu appeler sans répit Judith?...

JOSEPH. — Écoute-les!... (*On entend les cris de : Judith!*) D'autres nations mâchent la gomme. Aux Juifs il faut toujours un nom propre à sucer. Leur admiration n'est qu'un prétexte à s'occuper des affaires des autres. Ils sont pieux pour pouvoir s'occuper des affaires de Dieu.

(*On entend crier : Judith!*)

JEAN. — Judith! Judith! Ce nom qui a toujours désigné chez nous la fleur, le secret à son terme, tant de velours, tant de tendresse, écoute-les le marteler, l'aboyer, en faire pour l'éternité un appel de dureté, de stérilité... Ils sont des milliers derrière le Grand Rabbin... Que pourras-tu contre eux?... Judith a vingt ans, d'ailleurs, elle est majeure.

JOSEPH. — Si Judith veut le recevoir, elle le recevra. Elle a de la défense et de la raison...

JEAN. — La seule raison, là où nous en sommes, affamés, à la veille du massacre, c'est le déraisonnable. En ce sens l'invention des prêtres est logique. Eux ont raison.

JOSEPH. — C'est pour me dire cela que tu es venu?

JEAN. — Je suis venu pour essayer de sauver Judith. Elle n'est pas là, tant mieux, mais si les rabbins parviennent à la joindre, obtiens qu'elle ne décide rien avant de m'avoir vu... Je reviens dans l'heure et j'ai mon plan... (*Il ouvre la porte principale.*) Quel silence, tout d'un coup!... Ah! c'est le cortège!... Quel sinistre silence! Il crie Judith plus fort que leur vacarme! Criez donc, imbéciles! Judith! Judith!

JOSEPH. — Va... Va...

(*Jean sort par une porte de côté.*)

SCÈNE II

JOACHIM, PAUL, JOSEPH

JOACHIM. — Ta nièce est là?

JOSEPH. — Que lui veux-tu?

PAUL. — Joachim est Grand Rabbin. Il peut s'approcher d'une petite Juive sans fournir d'explications.

JOSEPH. — Pas pour faire d'elle ce qu'il médite...

JOACHIM. — Que voulé-je faire d'elle?

JOSEPH. — Une grande Juive, une héroïne : une femme hors de son destin, une déclassée.

JOACHIM. — Prends t'en au peuple juif, qui s'est jeté sur la prophétie. Depuis trois jours, à défaut de pain, il en vit. Il n'y a plus un moment à perdre pour qu'elle s'accomplisse.

JOSEPH. — Tu es rabbin. Je suis banquier, et tu oses me parler de prophéties. Parlons d'hystérie collective!

JOACHIM. — Et je dois croire que j'ai devant moi le seul lucide, sans doute?

JOSEPH. — Si tu n'es pas le plus hypocrite, oui...

JOACHIM. — Et de ces yeux que rien ne brouille, tu vois évidemment notre ville libérée du siège et de la ruine, notre commerce en plein trafic, le peuple juif repu et gras? Du seul nez juif raisonnable, tu aspires printemps et parfums?

JOSEPH. — Je vois autour de moi la faim, la peste. Le moindre vent, du nord ou du sud, me rappelle qu'entre Holopherne et nous une armée de cadavres aussi nous assiège... Mais un

peuple se sauvant par des pratiques de sauvage, par l'infamie, je regrette, cela je ne le vois pas encore.

PAUL. — Que vois-tu donc alors, entre la famine d'aujourd'hui et le massacre sans merci de demain, où ta nièce sera aux prises non plus avec le chef, mais avec la brute? Tu vois ce que la bourgeoisie et sa lâcheté appellent dans les calamités le miracle? Tu vois nos morts se relever dans les tranchées en entendant crier : « Debout les morts! » des anges combattre devant l'infanterie avec des épées lumineuses et incassables, et l'apoplexie ou le remords foudroyer à point le maréchal ennemi? C'est ainsi sans doute, dans la banque, qu'on se représente l'issue à des situations sans remède?

JOSEPH. — Si vous voulez. Attendons le miracle.

JOACHIM. — Le miracle n'est plus à venir, Joseph. Il est là. Le miracle est qu'au terme de son martyre cette ville, depuis deux mois aveugle et sourde, au seul nom de ta nièce, entend et voit. L'idée lui est venue de faire d'elle son chef. Tant mieux. Quand les plus terribles engrenages semblent vouloir se mordre pour toujours, seul un doigt d'enfant ou de femme peut se glisser entre eux et stopper la machine, le doigt de David, le doigt de Jahel, le doigt de Judith...

JOSEPH. — Laisse tranquilles les doigts de Judith...

JOACHIM. — Elle est ici?

JOSEPH. — Un seul mot : pars avant qu'elle n'arrive.

PAUL. — La garde est là, Joseph.

JOACHIM. — Le peuple de la rue a choisi Judith, et, plus je songe à elle, plus je crois à Judith. Je la connais, ta nièce. Je l'observe depuis des années. Elle est belle, et elle le sait... Avoue que les miroirs ne manquent pas ici. Et elle sait le prix de la beauté. L'État-Major est peuplé de soupirants qu'elle éconduit. Elle est riche, et elle entend ne pas négliger un seul des avantages ou une seule des joies que donne la fortune. A vingt ans elle a sa cour d'hommes de lettres et sa ferme modèle, son hôpital et ses collections. A la fin de chaque journée, elle a caressé de la main un étalon et un lépreux, des yeux une statue médiocre et un beau statuaire. Des sports et des talents, elle choisit peut-être trop volontiers ceux qui valent des succès et des succès de foule. Elle monte à cheval, et en garçon. Elle danse, et quelquefois en public.

Elle aime l'entrée brillante au théâtre, au restaurant, et maintenant dans ce harem sans danger qu'on nomme l'hôpital militaire. Je me suis jadis irrité de voir la mode coiffer ce beau cerveau, gonfler cette belle gorge... Aujourd'hui je m'en félicite, car dans ces imperfections la main de Dieu va trouver les poignées pour la prendre...

JOSEPH. — Laisse tranquille la gorge de Judith...

JOACHIM. — Et que dit-elle, elle-même, de ce choix?

JOSEPH. — Nous avons d'autres sujets de conversation.

PAUL. — Mais... elle sait?

JOSEPH. — Comment ne saurait-elle pas? Notre maison est plus assiégée que nos remparts... Les offrandes, les bouquets la remplissent. A mesure que disparaît une de nos denrées ou un de nos régiments, il naît pour Judith dans la ville une nouvelle variété de fleurs... Nous en sommes aux orchidées, aujourd'hui... Évidemment, elle sait!

JOACHIM. — Sa vie en est modifiée? Sa toilette? Ses repas? Quel est ce parfum? Cela sent bon chez toi. Elle écrit, le soir, dans sa chambre? Elle reçoit Jean ou Uzra à la nuit tombante et donne son portrait? Ce passage de l'humain au héros, qui s'effectue toujours par le don de menus cadeaux à des amis et à l'aide de quelques pressions physiques sur des proches, il s'opère naturellement? Elle embrasse Jean? Toi, l'oncle, elle t'a pris dans ses bras, sous le prétexte de brosser ton col ou d'ajuster ta raie et t'a pressé sur elle, cependant que tu pestais contre Dieu dans cet endroit déjà sacré?

JOSEPH. — Sacré? Pourquoi sacré? J'espère bien que ce lieu ne sera jamais sacré! C'est le salon où mon père a eu sa première attaque, où Judith rassemblait ses poupées et a perdu sa première dent, où sa mère a eu le premier malaise de sa grossesse... On y mange, on y pleure, on y crache. Tiens, j'y crache! Sa sainteté est d'être un lieu humain, et non sacré...

JOACHIM. — C'est à Judith de décider de cette vertu, non à toi...

JOSEPH. — Elle décidera demain, si elle veut. Ce soir elle est en lieu sûr.

PAUL. — Je l'ai envoyé chercher de ta part... La voilà...

SCÈNE III

JUDITH, JOACHIM, PAUL, JOSEPH, LE PETIT JACOB

JUDITH. — Salut, Joachim. Bonsoir, mon oncle... Tu as du pain pour le petit Jacob? Je l'ai cueilli dans l'escalier. Regarde-le. Il meurt de faim.

LE PETIT JACOB. — Je ne veux pas de pain.

JUDITH. — Que veux-tu alors, mon petit?

LE PETIT JACOB. — Je veux que la plus belle et la plus pure de nos filles se rende au camp d'Holopherne.

JUDITH. — Très bien. Tu sais très bien ta leçon. Et qu'est-ce qu'elle y fera, au camp d'Holopherne?

LE PETIT JACOB. — Je ne sais pas.

JUDITH. — Elle lui coupera le cou? Elle dansera avec lui?

LE PETIT JACOB. — Je ne sais pas.

JUDITH. — Tu es gentil! Et tu ne mangeras pas de pain avant?

LE PETIT JACOB. — Je ne mangerai pas de pain avant.

JUDITH. — Et de la viande, est-ce que tu en mangeras?

LE PETIT JACOB. — De la viande? De la viande?

JUDITH. — Mon oncle, donne-lui la boîte de conserve...

JOSEPH. — Maintenant, file....

(*Le petit Jacob s'en va.*)

JUDITH. — Cher petit oncle, ne t'emporte pas. Il répète ce qu'on lui apprend à l'école... Calme-toi... Jusqu'à ce pauvre cheveu blanc qui se révolte!... Là... Laisse-moi t'embrasser un peu... Ne te dérobe pas... Je suis sûre que le Grand Rabbin nous permet cette petite scène de famille... Elle est trop juive pour lui déplaire... Et maintenant, veux-tu, laisse-nous!

JOSEPH. — Méfie-toi de Joachim, ma petite Judith, je t'en supplie...

JOACHIM. — Il n'y a pas de Joachim, ici. Il y a Dieu...

JOSEPH. — Méfie-toi de Dieu, Judith...

(*Sort Joseph.*)

SCÈNE IV

JUDITH, JOACHIM, PAUL

JOACHIM. — En effet, Judith. Dieu est ici.

JUDITH. — Eh bien! j'ai grand peur qu'il ne se trompe de maison, cher Joachim.

JOACHIM. — Moins de façons. La prophétie a dit : la plus belle et la plus pure. Elle ne dit pas la plus modeste.

JUDITH. — Dit-elle la plus frivole, la plus coquette, la plus changeante? Je suis tout cela aussi. Croyez-moi. Mes chevaux et mes robes abusent la foule. Il ne s'agit pas aujourd'hui de prix de beauté.

JOACHIM. — Si tu en connais de plus dignes, nomme-les.

JUDITH. — Désigner une amie pour une aventure aussi douteuse, ce serait assez lâche. D'ailleurs, dénonce-t-on la pureté, la beauté?

JOACHIM. — Au monde aveugle, oui, et à l'œil étincelant de Dieu. J'attends les noms.

JUDITH. — Toute femme sera belle et pure, quels que soient son visage et son corps, qui aura cette audace. C'est ce que les prophéties ont voulu dire.

JOACHIM. — J'ai peur que non, Judith. La lettre de nos livres est implacable... Notre Dieu n'est pas un dieu grec. Il ne parle point par rébus et par calembour. Il appelle chaque être par son nom et par ses entrailles, et l'hermine, et le bouc.

JUDITH. — C'est curieux. Je ne l'entends pas encore nommer Judith.

JOACHIM. — L'entends-tu nommer Marthe, Ruth, Esther, ou toute autre de tes camarades? Depuis des semaines, je les scrute une par une, en maquignon. De ces beautés et de ces vertus sans tache, je connais maintenant les rides, les amants, les gencives. Peu de sourires chez elles, qui ne dévoilent un scorbut. Toi, montre-moi une dent qui ne soit pas éclatante.

JUDITH. — Alors cherchez dans les classes plus modestes, chez les petits fonctionnaires, par exemple : les ongles sans envie et la virginité y abondent.

JOACHIM. — Judith!

JUDITH. — Ou chez les ouvriers. Soyez plus démocrate... Vous vous entêtez à croire que Dieu réserve aux familles dirigeantes l'héroïsme et la sainteté . Notre histoire devient un dictionnaire mondain. C'est un fils d'armateur qui a tué Goliath, un neveu de banquier qui a arrêté le soleil... Ce qui reste à accomplir d'exploits dans notre peuple, il serait équitable vraiment de le passer, non à la naissance et à l'or, mais à quelqu'une de ces tribus encore anonymes qui végètent entre les élues. Donnez une chance aux Lévy.

JOACHIM. — Ménage ton esprit. Tous ces réprouvés, justement, te choisissent.

JUDITH. — Le choix de ceux que Dieu ne choisit point, c'est sans intérêt.

JOACHIM. — J'avoue que je ne m'attendais pas à te voir résister à la voix de Dieu.

JUDITH. — Je vous répète que ce n'est pas pour moi la voix de Dieu. Depuis que la ville me croit chargée de son salut, croyez-vous donc que je n'essaye pas de saisir un signe adressé par Dieu à moi-même? Adressé à la grande et timide Judith, telle que je me vois, à la petite et fière Judith, telle qu'il doit me voir... Le plus faible m'aurait suffi.

JOACHIM. — Un buisson ardent? Ton oncle avec un nimbe?

JUDITH. — Une tiédeur! Un mot! L'écho d'un mot! Quand j'étais enfant, et qu'il m'ordonnait de rester le visage immobile et levé vers la pluie, quand j'étais une fillette déjà soucieuse de ses mains et qu'il m'ordonnait, juste avant une matinée dansante, de couper à ras mes ongles, l'enfantillage de ma mission, l'enfantillage de sa divinité ne l'effrayaient pas... (*Mouvement de Joachim.*) Je vous effraye, moi?

JOACHIM. — Non, tu me rassures. Continue.

JUDITH. — Entre tous les rayons du soleil, un rayon avait tout à coup une couleur spéciale, était son regard. Dans le débat surgi entre ma nourrice et mon oncle sur la façon d'obtenir la meilleure lessive se glissait tout à coup, entre les mots d'amidon, de savon et de laveuses, un mot inattendu, éclatant, qui était sa parole. Je ne parle pas des caresses de sa main, dont je connais tous les secrets, de leur fraîcheur à leur brûlure. Il n'a même pas l'excuse de ne pas savoir mon nom. Il le sait. Vingt fois, pour des raisons frivoles, il

l'a murmuré ou crié à mon oreille, avec cette résonance d'arc-en-ciel qui est l'accent de Dieu... Aujourd'hui, rien. Je me suis rapprochée plus près encore de mes blessés, pensant qu'il allait me faire signe par des doigts cassés, par des yeux crevés, me parler par les plaies; j'ai provoqué même des plaintes, mais tout ce qu'ils ont dit n'était que des paroles, que des plaintes de blessés. Deux sont morts dans mes bras, et je ne tenais que la mort...

JOACHIM. — Ce grand silence, cette grande absence ne t'atteint pas?

(*Le petit Jacob paraît à la porte.*)

PAUL. — Que veux-tu encore, toi?

(*Le petit Jacob pose la boîte de conserve sur la table.*)

LE PETIT JACOB. — Je ne veux pas de viande non plus.

JUDITH. — Tu as faim pourtant, mon petit!

LE PETIT JACOB. — Je ne veux pas de fromage, pas de gâteaux...

JUDITH. — Et un baiser de Judith, cela t'est permis?

LE PETIT JACOB. — Si c'est contre le jeûne, non.

JUDITH. — Sur ta jolie petite bouche ce serait contre le jeûne, mais là, sur ton cou, derrière ton oreille, c'est parfaitement permis ... Et une pomme, tu voudrais une pomme? Nous avons encore une pomme dans la maison.

LE PETIT JACOB. — Une pomme?

PAUL. — Gardez votre pomme. Vous savez parfaitement qu'il sera forcé de vous la rapporter aussitôt.

JUDITH. — Alors, va...

LE PETIT JACOB. — Peut-être qu'une pomme...

JUDITH. — Voilà ta pomme et va!...

(*Le petit Jacob sort.*)

JUDITH. — Je vous sais gré, Joachim, de ne pas me dire que Dieu est venu me parler par la bouche des enfants.

JOACHIM. — Par la bouche des enfants vient te parler l'enfance. Que tous nos enfants, pour être dignes de toi, s'obligent à confondre depuis deux jours la famine et le jeûne, cela devrait suffire à te fléchir...

JUDITH. — Les enfants ne savent pas ce qui se passe entre une jeune fille et un géant enfermés seuls dans un endroit clos.

JOACHIM. — Le sais-tu toi-même?

JUDITH. — A peu près. Je me suis débattue toute une nuit en rêve contre Goliath...

JOACHIM. — Quel a été le vaincu?

JUDITH. — La nuit, lui. Au réveil, moi.

JOACHIM. — Mauvais entraînement, mais bon présage... D'ailleurs si tu as peur du combat, tu en augmentes tes chances de vaincre.

(*La pomme lancée du dehors traverse une vitre et vient tomber aux pieds de Judith.*)

JUDITH. — Je vous en prie, cherchez ailleurs. J'ai appris que dans la rue Basse une jeune fille est visitée depuis quelques jours. Des stigmates apparaissent sur sa poitrine, sa langue, et elle porte mon nom. C'est là sûrement la vraie Judith. Sur ma peau, l'encre divine ne marque pas...

JOACHIM. — J'ai vu cette Judith. Elle est borgne, et ses plaies suppurent.

JUDITH. — Vous avez tout le temps de la guérir, de faire de ses imperfections un attrait.

JOACHIM. — Le temps? Quel temps?

JUDITH. — Le temps de souffrir, de vaincre.

JOACHIM. — De souffrir, peut-être. Le Juif peut atteindre un point de maigreur inconnu chez les autres. De vaincre, non.

JUDITH. — Le bruit court qu'Holopherne manque de munitions, qu'il doit pour ses flèches forger ses bijoux?

JOACHIM. — Qu'il ne nous blesse que par le platine et l'or? Le bruit en court, en effet. C'est même nous qui le faisons courir... Mais c'est le contraire qui est vrai. Nous n'avons plus une arme!

JUDITH. — Et ces trente mille Syriens qui étaient en route?

JOACHIM. — Ils sont arrivés de ce matin, mais en renfort pour lui.

JUDITH. — Alors, tant mieux pour notre armée. Son mérite en sera plus grand!

JOACHIM. — Notre armée? Notre armée n'existe plus, Judith!

JUDITH. — Que dites-vous là!

PAUL. — La vérité!

JUDITH. — La vérité des rabbins. Celle des officiers est autre.

PAUL. — Celle des officiers? Tu croirais l'un d'eux? Jean, par exemple?

JUDITH. — Pourquoi Jean?

PAUL. — Je viens de le voir entrer dans la maison. Je l'entends à côté, qui parle avec ton oncle... Je l'appelle, et lui pose notre question?...

JUDITH. — C'est inutile. Je ne vous crois pas.

JOACHIM. — Tu le croiras, lui. Tu le connais, Jean? C'est un de tes amis?

JUDITH. — Oui, je connais Jean.

JOACHIM. — On t'a vue souvent en sa compagnie?

JUDITH. — J'y suis souvent.

JOACHIM. — On t'a vue monter à cheval avec lui, danser avec lui?

JUDITH. — On m'a vue danser avec lui, rire avec lui. Mais l'on ne m'a pas vue, car nous recherchions pour cela la solitude ou l'ombre, l'embrasser, me plaire dans ses bras...

JOACHIM. — Il est ton fiancé, tu l'aimes?

JUDITH. — Et alors?

JOACHIM. — Alors, laisse-nous avec Jean. Si c'est à cause de lui que tu hésites, nous saurons le convaincre...

JUDITH. — Le convaincre de quoi?

JOACHIM. — De te laisser aller comme une héroïne, de te reprendre comme une sainte.

JUDITH. — Une sainte avec tache?

JOACHIM. — Qui es-tu pour oser me parler ainsi?

JUDITH. — Vous allez le savoir. Jean va vous le dire. C'est Dieu en effet qui l'envoie, pour que moi aussi, devant vous, je l'interroge. Il n'est pas mon fiancé, je ne sais pas si je l'aime. Il ne vous dira rien de moi que ne puissent vous dire aussi Jacques ou Marcel, ou Pierre, et tous ceux de mes amis qui savent aussi bien danser et embrasser que lui, mais quand il m'aura répondu, vous douterez que je sois celle que désigne la prophétie.

JOACHIM. — Paul, appelle Jean!...

(*Paul introduit Jean.*)

SCÈNE V

JUDITH, JOACHIM, PAUL, JEAN

JEAN. — Vous me demandez, dit Paul. Que voulez-vous de moi?

JOACHIM. — Te poser deux questions.

JEAN. — Je suis capitaine en second. A côté de votre haute science, la mienne est faible.

PAUL. — A ces deux questions, même un lieutenant peut répondre.

JEAN. — A vos ordres.

JUDITH. — Jean, je t'en supplie, réponds-moi et ne mens pas. Même si la réponse t'est cruelle, te rabaisse, me rabaisse, réponds. Il y va du salut de la ville, et de son honneur.

JOACHIM. — Tu ne crois pas ma question plus urgente?

JUDITH. — Oh! certes si! Posez-la vite...

JOACHIM. — Jean, est-il vrai que, ce matin, ce qui subsistait de notre garde s'est révolté, a assassiné ses officiers et est passé à l'ennemi?...

JUDITH. — Mensonge!

JOACHIM. — Est-ce un mensonge qu'à midi notre bataillon sacré à été pris de panique et a fui, abandonnant son drapeau en plein soleil? On le voyait étalé des murs!

JUDITH. — C'est faux. Je vous le jure...

JOACHIM. — Bref, Jean, est-il exact qu'il ne reste plus de sûr pour défendre la ville que ce cordon de vieux douaniers, à peine suffisant, en temps de paix, pour empêcher les ménagères de rentrer en fraude leur beurre? Réponds...

JUDITH. — Mais réponds donc! Par un mot! Par une phrase!

JEAN. — Tu es cruelle!

JUDITH. — Cruelle! Alors épargne ta peine! Où avais-je les yeux? A ton visage seul, ta phrase se devine...

JEAN. — J'en remercie Dieu...

JUDITH. — Tu le remercies aussi d'être vaincu?

JEAN. — Prends garde. C'est par ta bouche que pour la première fois ce mot pénètre dans la ville.

JUDITH. — Je n'ai pas peur des mots. Ils me vengent de leur contenu même. Celui-là, d'ailleurs, tout ton corps le crie...

JEAN. — Ménage-moi.

JUDITH. — Ainsi vous êtes vaincus! Notre superbe armée est une armée de vaincus. Nos capitaines à double et triple casque, nos beaux lieutenants à fourragère sont des vaincus!

JEAN. — Nous sommes moins beaux, n'est-ce pas?

JUDITH. — Hideux, tu es hideux! Décoloré aussi. Quelle lèpre que la défaite sur un uniforme! C'est l'été dans un poil de bête. Ce sont les mites dans l'acier et dans l'airain... Et dans les yeux du soldat, y a-t-il deux regards qui se ressemblent plus que celui de la déroute et celui de la lâcheté?

JEAN. — N'exagère rien. Je peux encore te regarder en face.

JUDITH. — Si tu me voyais vraiment, tu baisserais les yeux. Si tu voyais ce que je suis en ce moment, de mes pieds à mes cheveux, la patrie bafouée, la confiance salie, tu ne supporterais pas ma présence, tu fuierais, aussi vite que devant l'ennemi. Je t'ai aperçu tout à l'heure dans la rue. Les enfants se ruaient vers toi, les femmes t'acclamaient. Ils acclamaient, ils touchaient la défaite. Tu as embrassé une petite fille. Tu n'en avais pas le droit. C'était le pire mensonge, le pire viol! Tu te savais vaincu et donnais un baiser.

JEAN. — Tu n'en donnes que victorieuse?

JUDITH. — O défaite, tu illumines tout! Les remparts vaincus écroulés, le chien vaincu hurlant, chaque tête de vieillard ou d'enfant vaincu, une auréole les embrase. Seul le soldat vaincu est terne, épouvantablement. Tout ce qui est drapeau ou clairon ou médaille devient soudain la boue du monde et la patrie des couleurs ou des métaux même le renie!

JEAN. — Que veux-tu? Ne m'approche pas!

JUDITH. — Laisse-moi te toucher moi aussi, que je connaisse le froid de la cuirasse en déroute. Et t'embrasser, que j'aie sur mes lèvres le goût de la peau vaincue!

JEAN. — Tu es jeune, Judith!

JUDITH. — Que saurais-je, plus vieille?

JEAN. — Que pour le vrai soldat, il n'y a pas la victoire et la défaite, l'opprobre et la gloire : il y a le combat, dont elles sont les faces, éclairées ou sinistres.

JUDITH. — Combats-tu en ce moment?

JEAN. — J'ai combattu jusqu'à midi. Je vais combattre en te quittant. Je peux m'offrir cette minute de douceur.

JUDITH, *descendant.* — Si c'est avec l'ironie que la cavalerie défend maintenant les villes, je comprends leur perte.

JEAN. — Tu vas te taire, Judith.

JOACHIM. — Laisse Judith, Jean. Elle est le premier de nos soldats, ce soir.

JEAN. — Alors, qu'elle n'insulte pas la défaite. Qu'elle cesse ses lamentations sur les bourgeois ruinés, les ménagères forcées et les bazars en flammes. Oui, elle a un vaincu devant elle. Mais ce chantage incessant de la nature, des femmes, de l'honnêteté sur un cœur qui niaisement se veut noble, un vaincu, grâce au ciel, le voit dans son enfantillage. Tout est limite, en ce bas monde, pour l'âme : la joie, l'amitié, la victoire, tout, excepté la défaite. C'est un homme libre qui est enfin devant toi; toutes les vraies forces du monde : mensonge, vengeance, poisons et vices, elles sont à mes ordres, et malgré tes beaux élans de poitrine, ô toi que j'ai aimée, ton insulte au vaincu est aussi fade qu'un sourire au vainqueur.

JUDITH. — Et la simplicité du langage, elle est à tes ordres?

JOACHIM. — Et votre Dieu, vous êtes aussi libéré de lui?

JEAN. — Notre Dieu s'est toujours retiré à point des causes maudites. Il nous saura gré, du fait que nous l'insultons, de ne pas le compromettre dans notre chute. Judith est encore là, d'ailleurs, si je vous comprends bien, pour sauver la mise de Dieu.

JUDITH. — Oui, elle est là!

PAUL. — Taisez-vous, Jean!

JEAN. — Je ne dis rien qui ne puisse flatter un aussi grand orgueil.

JUDITH. — Qu'ai-je donc fait pour qu'on me parle ainsi? Est-ce donc un crime d'avoir rêvé que le nom juif dût être celui d'une race de vainqueurs! Est-ce ma faute, si tes camarades passent aux femmes leur tâche et leur honneur!

JEAN. — A toi, en tout cas, ils ne passent rien. L'image qu'ils ont de toi, la fierté qu'il éprouvent de savoir leur vie ornée du seul fait de ta vie, tout cela est détruit si tu te crois la belle de la prophétie. Il suffit. A la seconde question. A ta question, Judith! Interroge!

JUDITH. — Il n'y a pas de seconde question.

JEAN. — La plus belle de nos filles... Es-tu vraiment la plus

belle? Tu as le reflet du luxe et de l'or, tu aveugles; par un sortilège, tu as donné à tout ton corps cet éclat que Dieu, pour les autres êtres, a réservé au visage. A distance, Dieu s'y trompe. Bravo, Judith! doit-il dire de là-haut... Mais des prêtres aussi méticuleux ne devraient pas s'y tromper. Regardez-la bien, Joachim! Osez me dire que la beauté de Judith est sainte ou éternelle! Regardez ces bouffées de sang, ce pincement de narine! Elle n'est qu'un accès de passion et d'humanité. Moi, je vous parie que plus tard Judith maigrira ou grossira... Sa beauté n'est qu'un moment!

JUDITH. — Le moment tombe bien. C'est tout ce qu'il lui faut.

JEAN. — Tu étais plus modeste quand il s'agissait de moi, Judith. Quelle défiance, alors, de tes charmes, quelles excuses pour la moindre défaillance de tes traits... Mais, pour Dieu, tout va!

JUDITH. — Je serai la plus belle cette nuit, je le jure.

JEAN. — Protestez donc, Rabbins! Intervenez. Nous commettons une vilenie envers Dieu, un crime envers Judith! Venez avec moi. Cherchons sans idées préconçues celle que désigne la prophétie. Nous la trouverons.

JUDITH. — Joachim a déjà cherché. La plus belle après moi est borgne.

JEAN. — Et la plus pure après toi, prostituée! O ville, ô peuple, si nous devons périr, périssons franchement! Dieu ne sera pas aussi complaisant que Joachim pour les situations établies. Tu n'es pas la vierge de l'Écriture, Judith. Tu le sais.

JUDITH. — Je ne le sais plus.

JEAN. — Joachim, demandez-lui donc, alors, où elle était, il y a quinze jours à peine, à cette heure, en sortant de chez ses blessés?

JUDITH. — Où étais-je?

JEAN. — Dans mes bras.

JUDITH. — Dans ces bras de pantin, dans ces bras vaincus?

JEAN. — Dans ces bras qui te courbaient, au-dessous de cette bouche qui pressait la tienne, ta bouche esclave!

JUDITH. — Et je te cédais sans doute, j'étais ta femme?

JEAN. — Tu n'es pas assez simple pour cela. Partout où j'attaquais, ce qu'il y a de plus coupable en Judith s'empres-

sait pour la défendre... Mais peut-être Dieu aime-t-il ces vierges palpitantes et préparées!

JUDITH. — Toi tu es simple, mon ami, et naïf.

JEAN. — Moi, je suis quelqu'un qui a chancelé sur toi, de fatigue soudaine et d'amour.

JUDITH. — Écoutez-le, Joachim, écoutez le modèle de ces amis inoffensifs qui se prévalent d'un baiser donné entre deux palmiers en pot, un soir de bal, pour venir, le jour du mariage, faire scandale entre l'épouse et l'époux.

JEAN. — Je me tais donc, devant l'époux Holopherne!

JUDITH. — Holopherne n'existe pas. Il existe des moyens de souffrance, de rédemption, qui ont ce nom. Si je pars ce soir vers lui, j'irai vers eux. N'essaye pas de me sauver par des insultes. Je ne suis pas la seule jeune fille qui ait agi avec sa beauté et sa pureté comme si elle devait les tenir alertes, non pour un homme, mais pour un grand moment du monde.

JEAN. — Holopherne est un homme.

PAUL. — Jean, assez!

JEAN. — Holopherne est un géant. Ses mains sont des mains géantes. Ses doigts sont géants, ses phalanges géantes.

JUDITH. — Oh! misérable! Aie donc pitié! Tu ne sens donc pas que ma seule force est de me donner au sort sans pensée, sans imagination? Laisse Joachim m'assommer. N'aie pas la lâcheté de rendre à mon acte sa conscience et ses affreux détails humains. Oui, je t'ai permis quelquefois de lutter dans l'ombre contre moi avec ton armure, ton casque, et ton épée qui battait nos flancs, l'idiote, mais je croyais lutter avec un vainqueur. De l'étreinte d'un vaincu, je vois soudain que rien n'a marqué sur moi. Où je me sens le plus pure, mauvais soldat, c'est là où tes mains, tes lèvres m'ont touchée. De quoi donc te mêles-tu? Tu n'as rien à voir dans ma vie. Tu te devines bien toi-même de cette race d'amants qu'on peut un soir caresser des lèvres, qu'on peut aimer, même, mais qu'on n'a jamais épousée...

JEAN. — O Judith, ne pensons pas à ce que serait l'humanité, si les vrais mariages avaient eu lieu.

JUDITH. — Assez de gémissements. Voici ma question. Tout est perdu?

JEAN. — Assez de pitié pour toi. Tout.

JUDITH. — Rien ne peut plus aider?

JEAN. — Rien. Que les prêtres, les femmes, les fœtus dans le sein des femmes. Holopherne attaque la ville à l'aube et pour l'anéantir. Celle qui doit aller au camp ennemi pour sauver le peuple juif n'a plus qu'à se presser. C'est pour cette nuit.

JUDITH. — Quelle heure est-il, Joachim?

PAUL. — La nuit tombe.

JUDITH. — Merci, Jean. Toi seul pouvais ainsi me décider. Je partirai...

(*Elle va vers Joachim.*)

JUDITH. — A toi, Joachim. M'acceptes-tu encore?

JOACHIM. — Je t'accepte.

JUDITH. — Prends garde, tu es responsable! Regarde-moi encore une fois bien en face. Fais ton métier. Touche ma peau. Pince mon oreille. Laisse-moi dire à Dieu ce qu'en effet j'ai dit à Jean. Nez trop pathétique, sans esprit. Cils un peu gros. Reins trop cambrés. La grosseur des cils surtout choquait Jean.

JOACHIM. — Calme-toi. Tu es la plus belle.

JUDITH. — Personne encore ne m'a vue sans vêtement. Mais tu te portes garant devant Dieu et devant le peuple que mes genoux sont lisses, mes pieds sans blessure. Et ma gorge — (que n'ont pas à voir les gorges, en de pareils jours historiques!) — tu t'engages à ce qu'elle soit le plus haut et le plus fermement attachée...

JOACHIM. — Calme-toi. Ton calme aussi est nécessaire.

JUDITH. — Et tu affirmes aussi que je suis la plus pure. Parce que je n'ai pas aimé un seul des jeunes gens qui m'entouraient, parce que je les aimais tous et n'ai pu choisir entre eux... Parce que je les imaginais tous dans ma vie, près de moi, contre mon corps, contre mon âme, et ne voulais pas me condamner à un seul, parce que je m'appuyais contre tous, indistinctement, dans la nuit, troublée ou par l'orage, ou par leur force, ou par leur trouble, ou par le duvet de leur poignet, ou par l'arc de leur tempe, parce que j'ai été fidèle à mon idée de la volupté et infidèle à chaque beau jeune homme, je suis pure, et Dieu m'a choisie?

JOACHIM. — Il t'a choisie... Tu es prête?

JUDITH. — Je suis prête. Le temps d'imaginer un monde où tout n'est pas plus beau et plus pur que moi, et je suis prête...

JOACHIM. — Tu as bien réfléchi? Tu prévois tout?

JUDITH. — Surtout, pas de leçon, Joachim, pas de conseils. Si vous-même avez formé un plan de ce que je dois faire, taisez-vous. Je ne veux rien savoir du mien propre. Moi aussi, je suis vaincue. J'espère que c'est par Dieu. Je sais seulement que tout ce que j'ai écarté de moi jusqu'à ce jour en colère, en esprit de haine et de vengeance, en goût de l'aventure et du sang, c'était pour en avoir ce soir la provision intacte et pure! Prévoir! Déjà, par avance, par des milliers de facettes, mes yeux voient tout.

JOACHIM. — Adieu donc, Judith.

JUDITH. — Judith. Je la vois justement, votre Judith, voilée encore, impénétrable. Ah! ce qu'elle est, ce qu'elle pense, je voudrais bien le savoir.

JOACHIM. — Et Holopherne, le vois-tu, dans son image la plus immonde, pris de boisson, insultant les Juifs et leur Dieu?

JUDITH. — Je le vois.

JOACHIM. — Vois-tu la horde de ses femmes autour de toi, faisant de ton corps leur dérision, souillant tes cheveux, tes lèvres?

JUDITH. — Je les vois... Je les mords!

JOACHIM. — Vois-tu Holopherne, à demi-endormi, t'attirant de son énorme étreinte, te courbant sur lui?

JUDITH. — Je le vois. Je le touche.

JOACHIM. — Tu te défends?

JUDITH. — Je vois une grosse veine bleue qui bat à son cou comme au cou des taureaux. Je la presse du doigt. La face s'empourpre... Ciel, où suis-je?

JOACHIM. — Dans le passé, Judith, il faut partir...

JUDITH, *revenant à soi.* — Bien. Occupez mon oncle.

JOACHIM. — Vous venez, Jean?

JEAN. — Non, je reste!

JUDITH. — Oui, qu'il reste, pour la relève.

(*Joachim et Paul sortent.*)

SCÈNE VI

JUDITH, JEAN

JUDITH. — Car c'est la relève, n'est-ce pas, Jean? Du jour par la nuit. Des beaux capitaines par les filles. Des hommes descendants par Dieu montant. La nuit et Dieu m'ont passé leur consigne, l'une bien noire, l'autre bien aveuglante. Aux hommes maintenant! Au beau capitaine... Mais il se tait...

JEAN. — N'approche pas. L'agonie coquette me dégoûte.

JUDITH. — Que vous faites-vous, que vous dites-vous, quand celui qui sort de la bataille rencontre celui qui y va?

JEAN. — Nous évitons de nous toucher. Entends-tu! Laisse mes mains!

JUDITH. — Vous ne vous regardez pas une minute en pleine face, chacun avec son immense tendresse, son immense pitié, tendresse pour celui qui entre dans la mort, pitié pour celui qui rentre dans la vie?

JEAN. — Merci pour ta pitié.

JUDITH. — Merci pour ta tendresse.

JEAN. — Une dernière fois, tu es décidée? Pour sauver ce peuple brutal, ces prêtres sans honneur, ces enfants sans beauté, tu pars?

JUDITH. — Des adjectifs dans une heure pareille? Pour tenter de sauver ce peuple, ces prêtres, ces enfants, je pars...

JEAN. — Maintenant.

JUDITH. — Maintenant. Je te le dis, c'est la relève.

JEAN. — Alors, interroge!

JUDITH. — Quel est le mot de passe?

JEAN. — Tu ne le devines pas? C'est ton nom. Et le nom de Jehova a la chance de commencer par la même lettre. On l'a choisi pour mot de ralliement. Il est en train, là-haut, de s'en féliciter!

JUDITH. — Par quelle porte dois-je sortir?

JEAN. — Par la poterne d'en face. Le veilleur est prévenu. Il poussera son cri et t'ouvrira.

JUDITH. — Où est la tente d'Holopherne?

JEAN. — Au nord, en plein nord.

JUDITH. — Comme je le comprends! Il aime voir les villes qu'il assiège ensoleillées.

JEAN. — Tu sauras reconnaître le nord par une nuit pareille?

JUDITH. — Toutes les fillettes l'ont appris en classe. On caresse les arbres. La mousse indique le nord.

JEAN. — C'est cela. Caresse les arbres. Étreins les arbres en leur disant le mot de passe. Il y en a encore quelques gros, de la taille d'un géant. Et renie-les ensuite, s'ils prétendent, peupliers ou chênes, avoir connu ton étreinte!

JUDITH. — Y a-t-il une route, une piste?

JEAN. — Non. Remonte le second ruisseau qui te barrera la route. N'y bois pas. Il est empoisonné. Ne pars pas avec ces souliers, le champ de bataille le plus sec a des parties pourries, et prends un manteau, le cœur d'une nuit d'été est la glace... Tu auras peur?

JUDITH. — Je n'ai jamais eu peur du désert, ni du silence.

JEAN. — Ne compte ni sur le désert, ni sur le silence. Tous les dix ou quinze pas, tu heurteras des sacs étendus, froids ou encore tièdes, muets ou vagissants, mais tous pleins. Ne t'en inquiète pas. Le champ de bataille appelle, rêve tout haut, pleure; et il remue aussi, imperceptiblement.

JUDITH. — La tente est loin?

JEAN. — Par ce chemin, une lieue.

JUDITH. — Il y a des rôdeurs, des bêtes sauvages?

JEAN. — Des bêtes sauvages? Un peu tôt encore. Parfois peut-être, une ombre avec un rire léger, une ombre de velours. N'aie pas peur. Ce n'est qu'un hibou. Il se peut aussi qu'un monstre surgisse de la terre en ricanant — on rit beaucoup, comme tu vois, dans cette sorte de pays — et charge vers toi sur trois pattes. Ce n'est qu'un cheval blessé. Frappe-le d'un bâton, surtout sur la jambe brisée, et il s'enfuira... Des rôdeurs? C'est possible. Prends un poignard. Voilà...

JUDITH. — Voilà... Un manteau et des souliers imperméables... C'est tout ce que tu me conseilles?

JEAN. — C'est tout ce que j'ai à te dire.

JUDITH. — Tu ne m'as pas dit comment on tue.

JEAN. — Comment on tue?

JUDITH. — Oui, à coup sûr, avec un poignard comme le tien?

JEAN. — Comment on se tue, tu veux dire?

JUDITH. — Non, non, l'actif avant le personnel.

JEAN. — Suis ton inspiration! On n'apprend aux femmes ni le meurtre, ni l'amour. Elles trouvent d'instinct le point de notre corps où loge la mort ou le plaisir. Tends la main, tu trouveras.

JUDITH. — Comment tue-t-on?

JEAN. — Cela dépend!

JUDITH. — Cela dépend de quoi?

JEAN. — Du temps que tu auras, ou de la surprise.

JUDITH. — J'aurai tout mon temps.

JEAN. — Alors au cœur, le pouce sur la lame et de bas en haut.

JUDITH. — Où est le cœur? Qu'as-tu? Pourquoi cette colère?

JEAN. — J'admire cet esprit méticuleux qui fait le ménage dans cette grande âme. Et comment une jeune fille peut regarder en face un géant informe, tu veux aussi le savoir? Et comment une vierge peut sauver l'essentiel de sa virginité dans une union forcée, je te le révèle? Et l'amour, tu en veux une leçon?

JUDITH. — Oui, tu m'obligeras.

JEAN. — J'ai justement sous la main ce qu'il te faut. (*Il va à la porte intérieure.*) Tu es là, Suzanne?

JUDITH. — Qui est là?

JEAN. — Une femme est venue avec moi, Judith, pour te sauver et pour nous sauver. Tu l'ignores, son état est bas. Mais elle doit te voir. C'est mon dernier vœu. Écoute-la.

JUDITH. — Ce sont les survivants, aujourd'hui, qui font les derniers vœux?

JEAN. — Reçois cette femme... Dans les grandes heures, les autres êtres ne sont guère que des parties de notre propre concert... Fais entrer pour une fois en toi la part douce et honteuse... J'attends là. Entrez, Suzanne!

SCÈNE VII

JUDITH, SUZANNE, JEAN, LIA, ESTHER

(*En ouvrant la porte à Suzanne, Jean laisse aussi pénétrer sur le seuil deux femmes, dont l'une veut la retenir.*)

LIA, *mère de Suzanne.* — N'entre pas, Suzanne, n'entre pas. S'il faut mourir, mourons ensemble, mais ne me quitte pas!

ESTHER. — Elle n'en mourra pas, n'aie pas peur. J'y vais tous les soirs et j'y meurs le minimum.

LIA. — Que voulez-vous faire d'elle, Jean?

JEAN. — Rien. Rien. Judith veut la voir.

LIA. — Ah! c'est Judith qui est là! Sauve-nous, Judith!

JEAN. — Viens avec moi, Lia. Elles ont à parler. Nous mangerons un peu à côté.

LIA. — Nous mangerons?

ESTHER. — Oui, je crois bien même que j'ai vu du pain.

LIA. — Du pain? Ils ont du pain? Tu m'attends, Suzanne?

JEAN. — Oui, oui, elle attend.

SCÈNE VIII

JUDITH, SUZANNE

JUDITH. — Qui êtes-vous?

SUZANNE. — Une amie.

JUDITH. — J'ai peur que vous ne tombiez mal. Ce n'est pas précisément le jour de l'amitié, aujourd'hui.

SUZANNE. — Une femme qui vous admire.

JUDITH. — Ce n'est pas le jour de l'admiration non plus. Elle ressemble trop, aujourd'hui, à l'insulte.

SUZANNE. — Une femme qui mène la vie contraire de la vôtre.

JUDITH. — En quoi cela consiste-t-il?

SUZANNE. — J'ai des amants. Je me donne. Je me vends. Mon nom est le plus connu des noms qu'il ne faut pas connaître.

JUDITH. — A ce titre vous avez le droit de me parler, ce soir. Que voulez-vous?

SUZANNE. — Vous sauver.

JUDITH. — Sauver celle qui sauve la ville. Je vois qu'il n'y a pas que de l'humilité dans votre cas.

SUZANNE. — Suis-je belle, Judith?

JUDITH. — Pour l'honneur de votre état, c'est à souhaiter.

SUZANNE. — Regardez-moi. Que voyez-vous?

JUDITH. — Un visage étranger.

SUZANNE. — Vous vous trompez. C'est un peu de votre beauté que j'ai. Ma beauté, je le sais, ne couvre, ne cache rien... Mais c'est un peu de votre beauté que j'ai. On me l'a dit cent fois. J'ai aussi votre taille. Vos regards, malgré leur dédain, pour pénétrer dans mes yeux ne peuvent se baisser ou se hausser d'une ligne... Et ma voix...

JUDITH. — Votre voix?

SUZANNE. — Ma voix ne cache évidemment, comme la vôtre, aucune pensée, aucun beau silence. Mais elle est votre voix.

JUDITH. — On vous l'a dit aussi cent fois? Qui? Quel homme?

SUZANNE. — Quel homme? Vingt hommes. Tous ces beaux jeunes hommes auxquels vous avez permis de s'appuyer contre vous, un beau soir, devant la lune pleine ou quelque grand incendie, celui qui a nagé deux heures dans la Mer Morte pour en retirer une épave qui gênait votre regard, celui dans le verre duquel vous avez bu, sous une tonnelle de rouliers et sur la main de qui vous avez soudain appliqué vos lèvres, rouges cette fois, non point de rouge à effet, mais de vin : tous ceux que l'ombre de votre désir a rapprochés de vous pour les rejeter avec plus de violence, tous ceux-là enfin qui se précipitaient ensuite dans mes bras, y cherchaient l'oubli, la vengeance, et, dans les sanglots et les caresses m'appelaient Judith...

JUDITH. — Aujourd'hui aussi c'est leur mot de passe.

SUZANNE. — Cette ressemblance, chaque jour depuis un an, je l'accrois secrètement. Je vous ai suivie, suivant du même coup quelque amant. Je vous ai forcée à parler en vous bousculant, pour entendre votre voix. Je sais comment vous dites : « Tiens cette fille nous écoute », ou : « Je déteste les femmes à sourcils joints. » J'ai copié vos robes. Non pour plaire à vos amis. Mais pour être votre esclave. A chaque rencontre, fût-ce après un jour seulement d'intervalle, je me sentais à nouveau distancée. Mais faible, bornée, pauvre, j'avais la volupté de savoir ce que je pouvais être, dilatée à l'extrême force, à l'extrême richesse, et à l'extrême esprit... Qu'ai-je commis en agissant ainsi?

JUDITH. — Rien de grave, le vol.

SUZANNE. — Je ne vous ai pas volé le dédain et l'orgueil. Mais ce mépris pour moi que je devinais, il me suffisait, pour le supporter, d'imaginer ce que doit être en vous la résignation. Et j'ai supporté votre cruauté avec votre propre douceur, votre luxe avec votre propre modestie. J'étais heureuse... Je vous ressemble, Judith...

JUDITH. — En rien.

SUZANNE. — On s'y trompe.

JUDITH. — Celui qui a pour modèle un être humain ne peut me ressembler.

SUZANNE. — Vous n'étiez humaine que jusqu'à cette nuit.

JUDITH. — Elle est là... Hâtez-vous. Imitez-moi aussi dans mes paroles. Parlez net...

SUZANNE. — Je veux partir à votre place.

JUDITH. — J'attendais cela.

SUZANNE. — Je ne crois pas les prophètes. La plupart sont des espions de l'ennemi. Beaucoup pensent qu'Holopherne a entendu vanter Judith et l'attire dans un piège.

JUDITH. — Et quand cela serait? Et quand Dieu lui aurait donné cette pensée, pour lui funeste?

SUZANNE. — Holopherne est un barbare. Entre la beauté qui est un vêtement et la beauté, il ne distinguera pas. Là où tant de Juifs qui nous connaissent toutes deux ont voulu se tromper, il ne verra pas la différence.

JUDITH. — Et Dieu? Dieu s'y trompera?

SUZANNE. — Dieu a moins de passion que Judith.

JUDITH. — Et c'est moi qui vous remplacerai, pour que l'échange soit parfait, auprès de l'amant qui vous rendra visite et qui aussi ne verra pas la différence?

SUZANNE. — Vous ne m'écarterez pas par des mots. Je suis trop sûre de ma cause. Comprenez-moi. Il ne s'agit pas de sauver votre vie. Je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous avez peur. Il s'agit de bien autre chose! Laissez-moi aller là-bas. Demain matin, le peuple vous croira revenue, et tout sera sauvé.

JUDITH. — Quoi, tout?

SUZANNE. — Vous le savez bien, votre pureté.

JUDITH. — Ma pureté. Vous aussi employez ce langage

de catéchisme et d'ouvroir. C'est pour une plus réelle leçon de choses que Jean vous a menée ici. Ma virginité, vous voulez dire?

SUZANNE. — Je viens de tout donner aux pauvres. Mon logis, cette nuit, est là-bas. Mon métier pour une fois sera mon honneur.

JUDITH. — Ma virginité? N'est-elle pas nécessaire? N'est-ce pas justement ce qui vous manque? Ou bien vous a-t-elle valu par contre-coup des joies si vives, que vous tenez à éviter sa perte?

SUZANNE. — Oh! Judith, en devenant femme, nous ne changeons pas seulement d'état, mais de sexe, mais de race. Je voudrais préserver ce miracle qu'est Judith jeune fille.

JUDITH. — Ma pureté! Elle n'est pas celle d'une vierge niaise. Elle n'est pas l'innocence, pas même la pureté. Elle est ma pureté. Ce n'est pas la privation forcée ou volontaire d'un sens, de frénésies, de joies, c'est la promesse de la plus belle défaite, du pillage le plus complet, de la honte la plus orgueilleuse. Dieu la change en promesse de victoire. Cela le regarde. Même si j'avais un amant aimé auquel je me sois jusqu'à ce jour refusée, je ne l'appellerais pas maintenant pour qu'il soit le premier.

SUZANNE. — Judith, sauvez Judith!

JUDITH. — Qui vous dit que je ne la sauverai pas! Regardez-moi, si vous voulez imiter la vraie Judith! Ne croyez pas que j'irai là-bas en victime consentante. Ce n'est pas la reine de Sabba qui va se rendre chez ce roi, pour un couchage officiel, mais une fille juive, déchaînée, hypocrite et impitoyable, et prête à braver, pour mieux leur obéir, toutes les lois de Dieu.

SUZANNE. — Une fille sans forces, sans armes!

JUDITH. — Toutes les armes découvertes et cachées, je les aurai. La plus dangereuse pour Holopherne, je l'ai déjà.

SUZANNE. — Le poison?

JUDITH. — Pas exactement. Mon langage. L'homme est bavard, Suzanne. Certes, toutes les variétés de Judith, je les suis aujourd'hui. Je vais là-bas en jeune fille ignorante devant un homme grossier, en jeune fille rusée devant un général sans contrôle, en envoyée d'une ville auprès d'un vainqueur.

Mais j'y vais surtout comme l'enfant au temple, pour répondre à une question, à une série de questions que j'ignore, mais dont mon seul langage a la clef. En fait, toute la journée, je ne me suis guère préparée à une offre de mon corps, mais à une espèce de concours d'éloquence. J'ai soigné ma voix, j'ai mangé à peine. Ce que je ressens, c'est moins un éblouissement de martyre, qu'une sourde pression de discours, de raisonnements, destinés à prouver je ne sais quoi, mais que je prouverai. D'une phrase, Suzanne, j'ai déjà convaincu de plus obstinés, brouillé le désir de plus frénétiques. D'un mot et d'un sourire. Allons-y. Cette nuit sera peut-être le triomphe du sourire. Car, s'il le faut, je sourirai... Vous pleurez, vous?

SUZANNE. — Sur tant de douceur, tant de violence sacrifiées en vain!

JUDITH. — Ma violence! Ah! Suzanne, vous ne comprenez donc pas ma peine, pas plus que Jean ou les rabbins. Pourquoi je souffre de voir le peuple, et l'armée, et Dieu même me confier dans l'éclat leur ambassade, je pensais que vous, une femme, vous l'auriez deviné. C'est que, dans la solitude de mes nuits, dans l'agitation de mes journées, je me l'étais depuis longtemps, cette mission, confiée à moi-même. J'ai trop tardé, j'ai eu trop de confiance en nos soldats... Pourquoi Dieu a-t-il voulu m'enlever mon mérite en me comblant de gloire? Ce Dieu, qui a toute l'éternité pour lui, s'amuse à m'enlever mes effets par une minute. Ah! qu'il était plus beau mon voyage dans la nuit, Suzanne, non point tracé comme pour un coureur, mais où mon premier ennemi aurait été le gardien même de nos portes! Personne dans la ville n'aurait su que la plus faible et la plus anonyme de ses filles, car c'est à ce titre que je partais, dans une ombre sans lune, caressant pour les faire taire les chiens de guerre en rôde, allait vers Holopherne pour la victoire ou pour la mort. Je vois qu'il ne faut pas avoir les mêmes idées que les prophètes. Ils tiennent terriblement à leurs droits... Dans mon orgueil de jeune fille, j'avais cru Dieu plus modeste. Je savais bien que l'idée était de lui. Lui a cru qu'elle était de moi. Il se venge!

SUZANNE. — Judith!

JUDITH. — Et ma douceur! Heureuse Suzanne, qui avez pu trouver de la douceur aujourd'hui dans ce langage. La

douceur du délabrement, de la haine. Venez ici... Oui, dans mes bras. Ne vous raidissez pas. Quel parfum! C'est le mien, n'est-ce pas? mais sur moi je ne le sentais plus. Adieu, parfum! Et ce collier, c'est le jumeau du mien, mais sur moi je ne le voyais plus. Adieu collier! C'est sur vous que je vais prendre congé de tous ces objets familiers, et de moi-même... Moins de raideur, Suzanne, plus de souplesse... Est-ce donc là votre première leçon de tendresse? Puisque voilà peut-être mon dernier soir, apprenez, seule entre tous et toutes, ce que peut être la douceur de Judith. Voyez si c'est bien elle que vous avez donnée à ces désespérés qui me fuyaient. Vous leur parliez ainsi en plein visage, vous tiriez doucement leur tête en arrière par les cheveux. Adieu, ma douce peau, adieu mes yeux brûlants et glacés, adieu mes lèvres... Comme j'aime mieux me dire adieu sur une sœur que sur un miroir... Et ce n'est pas seulement moi-même que je veux caresser sur vous... Je vais fermer les yeux pour voir la vraie Suzanne, toutes les offenses que la vie vous a faites, toutes les bontés que mon cœur n'a pas eues, pour embrasser un être bon, loyal, et auquel ce soir je ne veux pas manquer... O ciel, si mes yeux en s'ouvrant pouvaient voir le soleil!

SUZANNE. — Vous serez sauvée, Judith!

JUDITH. — Et maintenant, je pars!

SUZANNE. — Non! non!

JUDITH. — Oh! femme stupide, ne comprendrez-vous donc jamais la voix de Dieu! Votre poignard!

SUZANNE. — Quel poignard?

JUDITH. — Donnez-moi votre poignard. Je l'ai senti sur vous. Je n'ai pas d'arme.

SUZANNE. — Voilà.

JUDITH. — Votre poison.

SUZANNE. — Voilà.

JUDITH. — Comme je vous connais, Suzanne, il doit bien y avoir encore sur vous des sachets de maléfices, des lacets à étrangler... Mais cela me suffira. Pas de pleurs, je vous en prie, c'est une arme que vous n'arriverez pas à me passer... Qu'est-cela?

SUZANNE. — Un peigne, du fard.

JUDITH. — Donnez... La ville est endormie?

SUZANNE. — La rue semble vide, mais derrière chaque fenêtre une tête de femme ou de vieillard attend votre passage... On tient réveillés tous les enfants pour qu'ils vous voient.

JUDITH. — Il est temps qu'ils se couchent.

SUZANNE. — Vous n'allez pas partir ainsi, sans manteau?

JUDITH. — Je ne veux pas risquer de voir mon oncle.

SUZANNE. — Prenez-le mien... Vous gardez ces souliers? Le chemin est dur. Vous allez avoir à franchir des ruisseaux, des haies.

JUDITH. — J'irai lentement. Je ne me presserai pas.

SUZANNE. — Vous partez sans avoir dîné? Vous n'avez pas peur d'avoir faim?

JUDITH. — Soif peut-être, oui.

SUZANNE. — Prenez ce verre d'eau.

JUDITH. — Mes mains ne sont plus à moi... Elles ne toucheront plus rien dans cette maison... Faites-moi boire, si vous y tenez... Merci. (*Elle se dirige vers la porte.*) Comment suis-je, ce soir?

SUZANNE. — Oh! Judith, comme toujours.

JUDITH. — Comme toujours? Merci, Suzanne. Que ce soir Judith soit comme toujours, quel compliment pour les autres jours! Et maintenant, ouvre-moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

SUZANNE, JEAN, ESTHER

(*Suzanne va appeler Jean.*)

SUZANNE. — Jean!

JEAN. — Elle est partie?

SUZANNE. — Oui.

JEAN. — Alors, ce dont nous sommes convenus! Pas une minute à perdre. Pas de malentendu, n'est-ce pas? Répète!

SUZANNE. — Je cours au camp ennemi. Je joins Sarah.

JEAN. — Excuse-moi de t'envoyer chez cette entremetteuse. Tu sauras prendre par le plus court?

SUZANNE. — Esther m'accompagne. Elle y va presque tous les soirs.

ESTHER. — C'est qu'elle déteste Judith, Sarah! Elle est jalouse!

JEAN. — Que lui diras-tu?

SUZANNE. — Que Judith va arriver. Elle voudra voir Holopherne. Que Sarah s'arrange pour la recueillir à son arrivée et l'empêche de joindre le roi, dût-elle pour cela l'enfermer jusqu'au jour. Bonne récompense. C'est cela?

(*On entend le cri du veilleur qui ouvre la porte à Judith, cri lugubre...*)

JEAN. — C'est cela... Adieu. Tu as tout le temps d'arriver avant elle. Je lui ai indiqué un chemin impossible.

(*A ce moment le prophète apparaît à la fenêtre criant*),

LE PROPHÈTE. — Judith! Judith! Sauve-nous!

(*Jean le précipite à terre et le tue.*)

JEAN. — Toi, te voilà sauvé!

RIDEAU

ACTE II

Sous la tente d'Holopherne.

SCÈNE I

URI, OTTA, *aides de camp d'Holopherne*, SARAH, *un nègre nommé* YAMI, DES SOLDATS DE GARDE.

EGON, *autre aide de camp.*

(*Egon entre quand le rideau se lève.*)

OTTA. — Arrive, Egon, arrive! Pour une fois, Sarah a une idée.

EGON. — Il est temps. Nos officiers se fâchent, Sarah. Tu nous trompes sur la fourniture.

SARAH. — Je donne ce que j'ai.

EGON. — Justement. Au début, tu nous donnais des fillettes, curieuses, d'un agréable maniement. Un rien les

intéressait, les géants, la moustache à la gauloise... Depuis que la famine règne dans ta ville, tu n'amènes plus que les sœurs aînées.

OTTA. — Ou les grand'mères.

URI. — Ou les mères. On m'en a signalé avec l'enfant au sein.

OTTA. — Elles se jettent en chiennes sur la soupe, et, leur nourrisson à portée, se donnent sans la moindre joie.

EGON. — Tes veuves, entre autres, ou bien sont dénuées d'esprit folâtre à un degré inattendu, ou poussent, au contraire, l'épanchement au delà de ce que demande une honnête infanterie.

URI. — Tu n'exerces sûrement pas ton métier de naissance?

SARAH. — En effet. Je descends de Jacob en ligne directe.

EGON. — Alors tu m'étonnes. Tout grand aïeul crée autour de sa souche, pour la suite de ses héritiers, une zone d'inconscience, de saturation et d'irresponsabilité. Sur notre route, il n'y a guère eu que des noms illustres pour nous ouvrir clandestinement les poternes ou nous fournir en jeunes garçons. Si les descendantes de Jacob ne peuvent pas être de bonnes fournisseuses, à quoi bon Jacob?

OTTA. — Cette nuit, Jacob se rattrape.

EGON. — Alors, Sarah! Ton idée? Qu'as-tu à nous offrir ce soir, pour fêter l'anéantissement de ta ville?

SARAH. — Un spectacle gai.

EGON. — Nous les connaissons, tes spectacles gais. Douze femmes nues sur le nombril desquelles tu projettes en couleur l'oriflamme de leur nation. Seul notre ministre de la guerre y prend encore intérêt. Non, plus de spectacle d'art, ni de théâtre aux armées... Que nous proposes-tu d'un peu sérieux?

SARAH. — La scène la plus comique qu'une Juive ait jamais jouée, et jouera, si demain vous les massacrez toutes.

EGON. — Il n'y aura jamais de dernière actrice juive, Sarah! Rassure-toi.

OTTA. — Réserve ton esprit, Egon. Nous en aurons plus besoin tout à l'heure.

EGON. — Quelle Juive? Elle est là?

SARAH. — Elle vient.

EGON. — Elle te ressemble?

SARAH. — Elle a vingt ans.

EGON. — Une mendiante, encore?

SARAH. — Non, une millionnaire, et généreuse. Tous ses aïeux banquiers ont, pendant trois siècles, prêté, usuré, volé, pour amasser un socle d'or à cette merveille de bienfaisance et de désintéressement.

EGON. — Je la vois d'ici, avec ces verrues précoces et ces lobes d'oreille d'une demi-livre qu'on ne rencontre qu'aux ventes de charité.

SARAH. — Non. Toutes ses grand'mères ont brassé dans leurs alcôves un nombre incroyable d'yeux à fleur de tête, de peaux squameuses et de mentons en galoche pour produire l'ovale le plus parfait et le plus beau regard d'Israël.

EGON. — Pourquoi vient-elle te voir?

SARAH. — Elle ne vient pas me voir. Elle vient voir Holopherne.

EGON. — Que prépares-tu, qu'ourdis-tu, avec ta Juive? Prends garde.

SARAH. — Je ne suis pour rien dans sa visite. Je suis la seule à n'y être pour rien. C'est tout le peuple juif qui l'envoie. D'après les prophètes, il ne peut plus être sauvé que par la plus belle et la plus pure de ses filles, venue sans escorte fléchir Holopherne. Tous ont pensé à celle-là. Et elle la première. Et elle vient.

EGON. — Bonne idée. Si elle est un peu grasse.

SARAH. — Tu ne comprends pas, Egon... Que hais-tu, dans les Juifs?

EGON. — Je ne suis pas original. L'orgueil!

SARAH. — Et tu ne comprends pas que c'est l'orgueil même qui vient de se jeter dans vos filets, en ce moment?

EGON. — Nos filets en ont vu d'autres.

SARAH. — Crois-tu? Vous n'avez humilié jusqu'ici que de vieux rois à trônes percés, des reines lâches qui avaient passé leur vie à répéter en elles le jour de leur chute, des prophètes végétariens, des idoles gâteuses. Vous n'avez répandu la honte que sur des perruques, sur des yeux chassieux d'où les larmes sortaient grasses... Mais voici cette fille, mes enfants!... Voici l'orgueil dans sa jeunesse, à peine une touche de poil noir et lustré aux aisselles; quand elle pleure, quand

elle transpire, c'est de la rosée... Tu es chasseur, Egon. Tu sais ce que chaque bête neuve, le petit de panthère dans sa fosse, le renardeau dans son piège, apporte de frais et de vierge à la mort. Tout ce qu'on peut apporter de nouveau et d'intact au scandale, au désespoir, — à la mort aussi, si le cœur vous en dit — Judith va vous l'offrir. C'est une riche : comme telle, elle n'a eu que de ces chagrins d'ordre si haut qu'ils n'ont pas sur les tissus et les glandes d'effets différents de celui des joies.

EGON. — Judith? Tu dis Judith?

SARAH. — Je dis Judith. Tu la connais?

EGON. — Cette Juive, qui a fait soudoyer la semaine dernière nos porteurs arabes pour qu'ils massacrent les officiers de la garde, comment s'appelait-elle?

SARAH. — Elle s'appelait Judith.

EGON. — Et c'est elle qui ose venir ici, elle qui a tué nos meilleurs amis? Rappelle-toi Lamias, Otta, notre pauvre Lamias, sa tête fracassée et sa bave toute verte.

SARAH. — Enfin, elle t'intéresse!

EGON. — Ah! elle vient, celle qui tira du sang vert d'un héros tel que Lamias! Je m'en frotte les mains. Je suis d'accord sur tout d'avance. Quel supplice lui prépares-tu?

SARAH. — Le seul qui puisse l'affecter. L'humiliation. Je peux l'amener ici même?

EGON. — Si tu veux. Le roi travaille ou repose au fond des tentes.

SARAH. — Alors, assieds-toi sur ce siège. Otta, le manteau.

EGON. — Le manteau d'Holopherne? Tu veux qu'elle me prenne pour Holopherne?

SARAH. — Oui. Quand elle arrivera, tremblante d'angoisse, mais comblée à l'idée d'être une reine en face d'un roi; attendant l'injure, la préparant, mais toute prête aussi à être la reine de Sabba pour un nouveau Salomon et à entreprendre avec lui une dispute de cour d'amour, reçois-la à la place du roi, et sous son nom.

EGON. — Pourquoi moi?

SARAH. — Tu sais parler, et je t'ai dit qu'elle était vierge : c'est donc avant tout une bavarde. Tu es le plus capable de diriger la comédie, de tirer d'elle le maximum de terreur, de

vanité satisfaite, de roucoulements nationaux... Songe au spectacle qu'elle nous donnera, quand elle comprendra soudain à quelle dérision nous l'avons amenée! Et n'aie pas peur d'avoir en face de toi une victime insignifiante, car tout le peuple juif a mis ce soir sa mission en elle, et il passe sa nuit sur les murs, dans l'assurance de la voir à l'aube sortir du camp, suivie d'Holopherne repentant.

OTTA. — Tu comprends le jeu, Egon?

EGON. — J'ai toujours compris la vengeance. Il y aura quelque chose de vraiment souverain tout à l'heure, sur mon visage... Son reflet.

OTTA. — Le manteau royal te va bien, d'ailleurs.

EGON. — Un manteau royal va toujours bien. C'est le triomphe de la confection... Vous y êtes, mes amis? Et tâchez de me donner enfin, comme à votre roi, cette déférence que vous me devez comme à votre effectif directeur de conscience.

URI. — Entendu, vieux pédéraste.

EGON. — Tu te rappelles l'agonie de Lamias, Otta! Ce corps si unique attaqué par deux morts différentes, le côté gauche boursouflé, tuméfié, agité jusqu'à la paupière de gestes convulsifs, faisant de l'œil à sa dernière heure, le côté droit tout lisse, digne, la commissure des lèvres tenue par un point impeccable! Le revois-tu, nous souriant d'une moitié de sourire, et ce beau demi-dieu jeté dans la terre avec cette moitié d'un affreux Lamias? Seul ce côté droit se tient debout près de moi en cette minute, tout pâle, sa tranche encore fraîche frottée de goudron infernal... Mets-toi plutôt à ma gauche, Lamias...

(*Entre Assur.*)

Cette femme est là, Assur?

ASSUR. — Elle arrive.

EGON. — Comment as-tu permis qu'une femme circulât ainsi dans nos lignes?

ASSUR. — Un espion la suit depuis sa sortie de la ville. Elle allait lentement, d'ailleurs, droite, et sans se cacher.

EGON. — Par où est-elle entrée dans le camp?

ASSUR. — Près du ruisseau Esaü, là où les Juifs ont donné ce matin leur dernier assaut. Elle s'est penchée sur l'eau souillée de leur sang, et y a bu.

EGON. — De là, qui l'a dirigée?

ASSUR. — Sarah nous avait recommandé de corser sa promenade. On l'a conduite par l'enclos des prisonniers, où justement l'on suppliciait. Elle est maintenant devant l'enceinte royale. Elle refuse de s'asseoir et demande Holopherne.

EGON. — Amène-la...

(*Assur sort.*)

URI. — Répartis les rôles, Egon.

SARAH. — Rien de plus simple. Nous tous, nous déversons sur Judith les injures, les menaces. Egon, au contraire, semble séduit par elle, et elle lui arrache peu à peu la grâce des Juifs.

EGON. — Contre un baiser, un simple baiser.

SARAH. — Bravo pour ton courage!

EGON. — Lamias, lui, aimait les femmes... Mais seulement les blondes comme lui... Tu te rappelles, l'an dernier, à Tiflis, ces deux sœurs qui venaient du Nord, leurs cheveux paille pressés sous un turban, avec de beaux visages clairs et débordants, nus comme des fesses... J'espère que ta Judith n'est pas blonde, Sarah, et qu'elle ne s'est pas frottée, pour l'adoucir, avec la couleur de Lamias?

SARAH. — Regarde-la.

(*Judith paraît.*)

(*Egon et les officiers feignent de ne pas remarquer l'arrivante et continuent à rire ou à plaisanter.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, JUDITH

JUDITH. — Me voici, Holopherne.

URI. — Qui ose prononcer le nom du roi? Qui es-tu, pour ignorer qu'il est interdit, sous peine de mort, de toucher le roi même par la parole?

JUDITH. — Celle-là peut te renseigner.

SARAH. — Ah! tu daignes me reconnaître, Judith. Depuis que tu m'as fait jeter hors de ta maison, avec la lettre du bel Édouard, j'ai fait des progrès, n'est-ce pas?

OTTA. — Que patronne et pensionnaire se disputent ailleurs! Yami!

SARAH. — Elle n'est pas ma pensionnaire. Elle a été étudiante. Elle sait se prostituer elle-même.

OTTA. — Qui t'amène ici? L'hystérie, comme tes sœurs? La faim, la soif? Tu veux boire?

JUDITH. — Je viens de boire au ruisseau Esaü.

EGON. — Que dit-elle?

SARAH. — Je pense qu'elle veut dire : qu'elle vient de boire l'eau rougie du sang des Juifs, pour avoir leur courage. C'est ce qu'on appelle un mot sublime.

EGON. — Si c'est pour prononcer des mots sublimes que tu t'es dérangée, belle brune, tu perds ton temps. Ils n'ont jamais servi que des siècles après qu'ils furent dits, et aux acteurs.

JUDITH. — Que ceux qui furent dits voilà cent ans me servent aujourd'hui.

SARAH. — En voilà encore un.

EGON. — Je t'en prie. N'insiste point. Je ne les comprends pas. Tu penses bien, si l'on dénombre les femmes qui devant moi ont voulu m'arracher leur époux, les sœurs qui devant moi ont passé à leur frère le poison auquel elles avaient déjà bu avec un pauvre sourire, les grand'mères acharnées à sauver de nos bourreaux un petit-fils crêpu et camus, une horreur — que tous les mots sublimes, les gestes et les attitudes sublimes ont dû fourmiller autour de moi. Rien ne m'en est parvenu. Je n'ai vu que des êtres dont le bavardage et la gesticulation se poursuivaient aux portes de la mort. Tu as bu au ruisseau Esaü? Et après? Tu as bu de la boue mêlée de caillots? C'était ton droit, mais inutile de t'en vanter... Ton nom?

JUDITH. — Judith.

EGON. — Qui est Judith, Sarah?

SARAH. — La fille à la mode.

EGON. — A la mode, oui, elle l'est. Elle a ce talent par lequel les vraies mondaines seules, dans les pires époques, savent mettre leur regard ou leur robe à la mode du malheur, de la guerre ou de la famine... Une fille, non?

SARAH. — En effet, c'est une vierge. Aucune virginité n'a été désirée et frôlée de plus près. Mais c'est encore une virginité. Elle a même des certificats du grand prêtre... Je la déshabille?

EGON. — Touche-la, Sarah, et je te fais battre... Avoue en tout cas qu'elle est belle, et moins maigre que tes recrues habituelles!

SARAH. — Je ne sais comment elle fait. La famine dessèche les autres Juives; celle-là mange moins encore, car elle affecte de tout donner, mais elle n'a pas dépéri d'une once. La grandeur des temps la nourrit.

EGON. — Nous lui fournirons cet aliment en abondance. Princesse, pour oser se présenter ainsi? C'est la royauté de Judas qui flotte autour d'elle.

SARAH. — Non, la haute banque. Ne devines-tu pas, autour de cette simplicité, les voitures à ressort, les bijoux à chaînette de sûreté? Je suis sûre qu'en partant de chez elle, elle n'a touché ni à sa robe, ni à ses cheveux. Elle est de celles qui n'ont à se préparer ni pour l'amour, ni pour la mort, une riche, quoi!

EGON. — Ne t'excite pas, Sarah.

SARAH. — C'est aussi que l'injustice de Dieu me dépasse! Il n'y a de vraie martyre que riche. Regarde ce corps toujours oint, adoré et flatté, c'est vraiment le modèle du corps pour tous supplices... L'odeur de sainteté, en fait, c'est le parfum. Enfin, elle est ici, prise et honteuse, étouffée par la peur.

EGON. — Sur ce point, tu te trompes, Sarah. Je connais le courage.

SARAH. — Elle a peur... Voyez-la, raide et pâle, comme la fille du patron au milieu des grévistes. Du patron Jehovah! Et elle se tait. Qu'il est difficile, hein, ma fille, de ne pas émettre de mots sublimes en des occasions pareilles!

EGON. — Un mot encore, Sarah, et je te donne à Yami... Quel projet t'a conduite ici, Judith?

JUDITH. — Je voulais voir un grand roi face à face.

EGON. — Tu le vois, et tel que tu l'imaginais, sans doute?

SARAH. — Méfie-toi, Seigneur! Tout n'est que flatterie et dentifrice dans cette bouche.

JUDITH. — Je ne sais comment je l'imaginais. Mais je sais que je venais désespérée, et que maintenant, j'espère.

EGON. — Un rien dans mes yeux, n'est-ce pas? Un quelque chose dans les poils de ma barbe?

JUDITH. — Un accent dans votre parole.

SARAH. — Nous y voilà.

EGON. — Qui la rend douce, n'est-ce pas, loyale?

JUDITH. — Non, mais je sens, au-dessous d'une dureté et d'une hypocrisie d'empereur, un goût du jeu, de l'aventure, une curiosité qui est une promesse.

EGON. — Alors, méfie-toi. Holopherne a fait mille promesses dans sa vie. Il a promis à la reine d'Alep d'épargner son unique fils si elle se prostituait. Il a promis au dieu des Phéniciens, s'il se manifestait, de respecter sa cathédrale. La reine s'est prostituée, le dieu des Phéniciens s'est montré en personne, et j'ai tué le fils, et j'ai brûlé le temple.

SARAH. — C'est que cette reine et ce Dieu n'étaient pas Judith!

JUDITH. — C'est que tu n'étais pas, alors, le vrai Holopherne, celui auquel je veux parler ce soir.

EGON. — Il t'écoute...

URI. — Seigneur, je vous en prie. Choisissez entre cette fille et nous.

EGON. — Tais-toi, j'ai choisi...

OTTA. — Il est tard, Seigneur. Nous avons juste le temps de lire le rapport.

EGON. — Parle, jeune fille. A quel titre viens-tu?

JUDITH. — Justement. Tu sais ce qu'est une jeune fille?

EGON. — C'est ce qu'a été Sarah. C'est ce qu'ont été toutes celles qui sont l'opprobre du monde.

JUDITH. — Tu sais ce qu'est une jeune fille?

EGON. — Tout le monde le sait. Elles seules l'ignorent. Si tu le sais, tu ne l'es plus.

JUDITH. — C'est là l'exception. Je sais ce que je suis, et je le reste.

EGON. — C'est une future femme, prête aux hontes grotesques qui rendent femme.

JUDITH. — C'est, poussé à un tel point qu'il n'en voit plus les pires malheurs, qu'il n'en ressent plus les pires souffrances, l'espoir de rencontrer un jour la grandeur dans un être humain.

EGON. — Et tu espères la trouver ici, pauvre fille, chez des vainqueurs? La grandeur est la prime réservée à la défaite et à la victime.

SARAH. — Vas-y, Esther. C'est le moment. Assuérus t'écoute.

JUDITH. — Épargne les Juifs, Holopherne, et ton nom sera accolé au leur pour l'éternité.

OTTA. — Il n'y a vraiment que les Juifs pour croire aussi sérieusement à l'éternité. Ils l'ont inventée comme intérêt à une minute, une seule minute de charité ou d'honnêteté. C'est leur idéal du placement.

EGON. — Dis-moi, Judith, parlons sérieusement, crois-tu que je n'ai pas entendu tout ce qui peut supplier pour les Juifs? Te crois-tu plus éloquente que cette belle lumière qui argente maintenant sur tes remparts la vermine massée dans l'angoisse? Me crois-tu sourd? Crois-tu que ce silence du champ de bataille, ce cri d'oiseau de nuit voilé par sa becquée de viande humaine, le bruit de ce fruit qui choit soudain de l'arbre, seule victime pacifique et naturelle de cette veille, et l'image d'une petite mère juive qui prie en pleurant dans sa soupente, en caressant son chien juif affamé, et l'indifférence des étoiles, et le mépris des vents, ne m'aient pas déjà tout dit en leur faveur? Tout est Judith dans cette supplication, et Judith pas plus que le reste. Pourquoi ta plainte arriverait-elle jusqu'à moi, par-dessus toutes les autres?

JUDITH. — Parce qu'elle est la plus forte.

EGON. — Elle n'est pas la plus forte, car j'aime les chiens, les étoiles, les reflets de la lune sur les humains, et je n'aime guère les femmes.

SARAH. — On ne le dirait guère aujourd'hui. Pour la première fois, Holopherne daigne parler à une fille. Touche-la, Seigneur, touche-la. Devant une Juive, il faut avoir les meilleurs yeux et les meilleures mains, être en même temps mille fois voyant et mille fois aveugle.

EGON. — Emmenez cette femme, fouettez-la.

SARAH. — Mais qu'ai-je dit, Seigneur, qu'ai-je fait?

EGON. — Tu as insulté mon hôte. Tu seras punie.

SARAH. — Pitié, Seigneur! Je plaisantais.

OTTA. — On ne fouette pas un bouffon, Seigneur.

EGON. — Si Judith veut avoir pitié de toi, cela la regarde.

SARAH. — Pitié, Judith!

EGON. — Un geste, un mot de Judith, et tu es sauvée... (*Judith reste muette.*) Cela va. Très bien...

OTTA. — Méfiez-vous, Seigneur, méfiez-vous. Songez que de votre étreinte avec cette pucelle va naître une série d'êtres et de symboles déjà presque rayés de l'univers, le tailleur de casquettes et l'usure, le virtuose et la prophétie. Sans parler de l'éternité. Songez à toute cette progéniture.

EGON. — Mais qui suis-je, enfin, pour qu'on me parle ainsi? Prends garde aussi à toi, Otta. Quel cœur as-tu pour oublier que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre cher Lamias, qui dut tant à une Juive. En son honneur, j'écouterai Judith.

JUDITH. — Écoutez-moi, Seigneur. Par ce Lamias que je conjure d'être debout derrière vous en ce moment.

EGON. — Il y est, en partie du moins.

OTTA. — Alors, c'est le solo? Nous n'échappons pas au solo de la favorite suppliant son roi pour le salut des Juifs? Je te préviens, Holopherne, je ne réponds de rien si tu refuses demain le carnage à nos troupes d'Afrique. La double portion de semoule et d'orgeat qu'ils reçoivent depuis deux mois appelle une seule vengeance : le sang...

EGON. — Parle, Judith.

JUDITH. — O Roi, je sais que je ne demande pas au carnage une mince faveur. Je suis infirmière. Je soigne chaque jour des blessés et des mourants. Ce voyage dans vos lignes a achevé de m'instruire. Chaque instrument de meurtre ou de torture prend auprès d'un corps juif son sens et son tranchant. L'entaille dans notre peau est grasse, belle. Je viens à toi avec la fierté de notre richesse dans la mort. Si la guerre était prévoyante, elle ne nous anéantirait pas. Mais on ne distrait la guerre du sang que par du sang. Je t'en apporte une piste toute fraîche.

OTTA. — Le sang de Judith, c'est peu pour onze armées.

EGON. — Tais-toi.

JUDITH. — Tu as entendu parler de Cittose?

EGON. — La ville blonde?

JUDITH. — Ceux qui nous appellent la ville brune l'appellent, en effet, ainsi.

EGON. — Comment l'ignorerions-nous? C'est par le clignement de ces deux yeux vairons que la Judée nous a fait signe. Alors?

JUDITH. — Cittose est à huit lieues, intacte, gonflée de

paix comme une larve, pleine de ses eunuques, de ses femmes du Caucase, de ses patriciennes en qui la graisse s'étend également de la bajoue à l'orteil comme en tous les êtres privés de Dieu. Au lieu de nos greniers et de nos caves vides, de nos femmes squelettiques, donne donc à tes soldats ces corps pleins comme un sac, ces enfants dorés, cette abondance, et tu observeras la seule loi de la guerre, qui est de punir la sécurité et de bafouer la paix!

EGON. — Qu'en dis-tu, Otta?

OTTA. — Intéressant, mais la permission de Judith me paraît inutile. Cittose aura son tour.

JUDITH. — Elle ne l'aura pas, si vous tardez d'une minute. Notre conseil lui a dépêché ce soir un courrier pour l'avertir de se préparer ou de fuir. Mais si vous partez sur-le-champ, je connais la montagne, je serai votre guide.

SARAH. — Bravo, Judith, voilà ta vraie vocation. Tu es faite pour perdre et non pour sauver. Si c'est pour décider Holopherne à tuer des innocents que Dieu t'a désignée, alors je l'approuve : c'est dans tes cordes.

EGON. — Viens ici, Judith. La comédie est finie.

JUDITH. — La comédie?... Quelle comédie?

EGON. — Je t'avais menti, Judith. Je t'attendais. Ton nom était venu jusqu'à moi et point par cette procureuse. C'est lui que les plus beaux prisonniers prononçaient dans la torture, ce nom dont l'écho sans gencives n'arrive pas à redire les syllabes trop denses et que les lèvres humaines, doublées de dents, seules peuvent répéter, et toute cette armée avait l'air de ne défendre que toi.

SARAH. — Pitié, Judith.

UN GARDE. — Silence.

EGON. — Enfin, te voilà dans ma tente, et ma captive. Ce n'est pas moi qui ai lancé la rumeur d'après laquelle tu sauverais les tiens en venant jusqu'ici, mais Judith, ne crois-tu pas que l'imagination simple des peuples, de même qu'elle sait isoler la sagesse en phrases et en dictons, sait isoler aussi, au-dessus des grandes luttes, les vrais combattants? La guerre ne pouvait être terminée que par ce duel qui nous met face à face... Elle l'est. Otta, convoque les colonels... Annonce le départ pour Cittose. Toi, Judith, va, tu es libre...

JUDITH. — Libre?

EGON. — Cours annoncer leur salut à tes Juifs... Yami va t'escorter... Tu m'entends, Yami?... Et apprends à connaître ceux que tu appelles des barbares. Oui, tu me plais. Mais je ne t'impose aucune condition. Le temps nous manque d'abord, et d'ailleurs, je n'ai pas le sentiment, moi, de te plaire.

JUDITH. — Seigneur.

EGON. — Ai-je tort de le croire? Tu pourrais sans aversion approcher ton visage du mien, et poser tes lèvres sur mon front, doucement, fraternellement, en adieu.

JUDITH. — Je peux, oui...

EGON. — Alors, viens...

(*Judith, méfiante, pose un baiser sur le front d'Egon. Aussitôt il l'embrasse à pleines lèvres, la prenant à bras le corps, pendant que s'élèvent tous les cris de moquerie et de dérision. Judith s'est débattue et libérée. Elle est au milieu de la ronde, son poignard à la main.*)

EGON. — Elle m'aurait blessée, la garce! Yami, à toi!

SARAH. — Ah! Judith! pauvre niaise! Où te croyais-tu? Dans ta cour d'amour ou dans ta sacristie, avec tes fiancés et tes prêtres? Te voilà jusqu'au cou dans la honte! Quel beau spectacle tu as donné à l'armée de l'intelligence juive en prenant ce pédéraste pour Holopherne! Merci, Egon. Sur cette riche, tu as vengé tous les pauvres de la terre, sur cette bavarde, tous les bègues et les muets.

EGON. — Yami, va.

YAMI. — Non.

EGON. — Tu ne me comprends pas? Je te la donne.

YAMI. — Non.

EGON. — Tu oses me refuser? Tu sais à quoi tu te condamnes?

YAMI. — Oui!

URI. — Alors, gardes, allez-y!

(*On emmène Yami, ou on le tue sur place, selon l'humeur du metteur en scène.*)

SARAH. — Donne-la-moi, Egon. J'ai son emploi. Comme elle t'a baisé gentiment! Quelle charmante retenue dans sa courte salive! Et quelle reine d'éloquence... Celui qui ne com-

prend pas, qui n'entend pas, cette brute, Yami, elle l'a convaincu... Je suis sûre que cela lui suffit, elle a convaincu un nègre, sa vanité est sauve.

EGON. — Non, Lamias sera vengé ici-même.

SARAH. — Appelle tes Juifs, Judith. Appelle tes prophètes! Appelle ton Dieu!

JUDITH. — Holopherne! Holopherne! Au secours!

(*Le rideau du fond s'écarte. Holopherne paraît.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, HOLOPHERNE

HOLOPHERNE. — Emmenez cette femme. Tuez-la.

SARAH. — Qu'ai-je fait, Holopherne?

HOLOPHERNE. — Mettons que tu aies mal prononcé mon nom. L'H n'est pas aspiré.

SARAH. — Je n'ai fait qu'obéir à Egon, Seigneur. Pitié!

HOLOPHERNE. — Recommençons la comédie, cette fois dans la vérité. C'est à cette jeune fille de dire si elle veut avoir pitié de toi.

SARAH. — Pitié, Judith.

HOLOPHERNE. — Qu'elle ait un geste, un mot de pitié, et je verrais... (*Judith ne bouge pas.*) C'est bien, allez. Elle est juive aussi, d'ailleurs. Elle doit mourir.

SARAH. — Ah! tu crois que les Juifs mourront, adjudant naïf! Ils vivront et leur Messie viendra. Et il viendra non par cette bourgeoise et son pucelage, mais par Sarah, l'entremetteuse. Sache que tu ne les tueras pas tous demain, car depuis un mois j'ai expédié chaque jour, couverts par mon commerce, vers un pays que tu ignores, une suite de jeunes garçons et de filles qui repeupleront à l'abri de notre cité, et crachent sur ton nom.

HOLOPHERNE. — J'étais au courant. Chaque soir, j'ai fait saisir et exterminer la caravane...

SARAH. — Alors, meurs!

(*Elle se précipite sur Holopherne. On l'emporte.*)

HOLOPHERNE. — Laissez-moi, vous autres.

(*Tous sortent*).

SCÈNE IV

JUDITH, HOLOPHERNE

HOLOPHERNE. — On dirait qu'elles arrivent par les airs, avec des ailes...

JUDITH. — ....

HOLOPHERNE. — On dirait qu'elles arrivent par la terre, taupes ravissantes. Dans l'heure où l'homme l'attend le moins, où la présence féminine semble exclue, par les souterrains de l'air, les courants de la terre, une femme arrive, et lui apporte la nuance de douceur ou de cruauté qu'il n'a pas connue.

JUDITH. — .....

HOLOPHERNE. — Et voilà toute la conclusion où mènent dix ans de conquêtes. Les grandes aventures sont pour ceux qui se ferment à clef dans des bureaux, qui se cachent au fond des tentes solitaires. Le philosophe par sa divagation, le général par son étude, le banquier par ses calculs tissent on ne sait quels filets invisibles, et soudain ils entendent qu'on tire et qu'on se débat dans la pièce à côté. Une femme est prise... Il ne s'agit plus que de la dégager doucement, doucement, des deux mains... Par où est bien venue celle-là, la plus parfaite?

JUDITH. — Par un champ de carnage.

HOLOPHERNE. — J'oublie toujours comment les femmes s'en vont, comment elles disparaissent de ma vie. Mais je me rappelle chaque détail de leur venue, dans quelle couleur de robe et de soleil, et cette première lueur de leurs dents sous leur premier sourire, par laquelle elles vous font croire à des os d'ivoire, à un squelette d'ivoire. Comme j'y croyais! Comme j'y crois! C'est la même femme toujours qui me quitte. Mais comme celle qui vient diffère des autres! Tu es leur contraire, toi, Judith. Tu m'éloignes d'elles d'une distance que je n'avais jamais connue... Si tu le veux, prépare-toi...

JUDITH. — A quoi puis-je bien n'être pas préparée, en cette minute?

HOLOPHERNE. — Tu le serais à l'amour?

JUDITH. — Egon m'a touchée. Je ne suis plus digne de toi.

HOLOPHERNE. — Essuie ce rouge près de ta bouche, et rien ne restera d'Egon sur toi. Veux-tu aussi qu'il ne subsiste rien de lui, en ce bas monde?

JUDITH. — Non! Non! Qu'il vive. Et que son ignoble cachet me marque pour toujours.

HOLOPHERNE. — C'est une façon de parler. Tu sais bien qu'à ta première toilette, il disparaît.

JUDITH. — Tant pis! Ce serait trop beau qu'une femme ait été saccagée dans sa vertu, dans sa foi, que son Dieu pour la bafouer se soit entendu avec une entremetteuse, et qu'elle offrît au monde la même face! Je ne suis que honte, Holopherne. Je brûle de honte. Les lèvres d'Egon, je les sens marquées en blanc sur ce feu.

HOLOPHERNE. — Non, en rose, sur la neige et la crème. C'est fade. D'assez mauvais goût. Viens ici. Je les efface.

JUDITH. — Vous n'effacerez pas le faux baiser de mon Dieu, il couvre mes joues, il est le plus infamant.

HOLOPHERNE. — Celui d'Egon, d'abord. Voilà. Quel visage pur, bien lavé... Il me semble qu'aucun des baisers dont tes amis les jeunes gens ont dû le couvrir n'y a laissé maintenant de trace... Seule la colère sait redonner la virginité à un visage, et trahir son secret.

JUDITH. — Que trahit le mien?

HOLOPHERNE. — Le secret de cette fureur, de ces yeux secs, de ce désordre?

JUDITH. — Oui, quel est-il?

HOLOPHERNE. — La douceur.

JUDITH. — La douceur? Vous ne sentez pas un poignard, sous ma robe?

HOLOPHERNE. — Je le sens comme une partie de ton corps, durcie pour moi. Elle seule est dure d'ailleurs. Me crois-tu assez neuf pour ne pas sentir ce corps soudain sans résistance, sans vertèbres, un corps amoureux, quoi! Tu es l'abandon tendu sur un poignard.

JUDITH. — L'abandon à la honte!

HOLOPHERNE. — Oui, oui, histoires! Tu sais parfaitement qu'à certaines heures l'être ne peut reprendre pied que dans le vide suprême, la jouissance. Tu la cherches. La veux-tu?

JUDITH. — Où je veux prendre pied? Dans le mépris de

moi-même! Dans la bassesse!... Que le Dieu des Juifs et les Juifs se soient occupés vingt ans à me flatter, à m'aduler, qu'ils aient abusé de ma confiance pour me lancer dans ce guet-apens, non! Ma pensée ne peut accepter cette honte. Je suis perdue corps et biens dans une aventure aussi basse.

HOLOPHERNE. — N'est-elle pas plus relevée, maintenant? Ce que je suis ne te suffit-il pas? Va-t-il falloir que je m'efface devant un troisième Holopherne? En somme, tu voulais me voir, tu me vois. Tu voulais me parler, je t'écoute. De moi, que désirais-tu?

JUDITH. — Rien. Plus rien.

HOLOPHERNE. — Tu ne voulais pas me parler de ton Dieu?

JUDITH. — Qu'il se manifeste lui-même. Il est suffisamment fort et terrible.

HOLOPHERNE. — Ton entremise pourtant ne lui aurait pas été inutile auprès de moi, car ma sympathie, comme je me connais, irait plutôt à un Dieu faible, à un Dieu auquel l'amour des hommes est nécessaire pour sa divinité... Et tes frères? Quand tu les as quittés, voilà quelques heures, tu ne te proposais pas d'obtenir leur salut?

JUDITH. — Je les ai quittés voilà mille ans.

HOLOPHERNE. — Ils vivent encore. Et ils crient! Écoute-les. On les entend d'ici, ils t'appellent.

JUDITH. — Je ne les comprends plus. Je rougis d'avoir parlé tout à l'heure leur langage. Oui, ils chantent. Je connais par cœur ce cantique. Ils me détaillent par métaphores. Ils chantent mon innocence, qui est un agneau, mon audace qui est un tigre. Cette emphase, dont le souffle de Dieu gonfle chacun de leurs mots et chacun de leurs gestes, elle m'est maintenant intolérable... Désormais je serai muette.

HOLOPHERNE. — Non, non, au contraire. Parle. Tu ne risques rien sous cette tente.

JUDITH. — Je ne vous comprends pas.

HOLOPHERNE. — Tu me comprends très bien. Tu commences très bien à deviner où tu es.

JUDITH. — Où suis-je?

HOLOPHERNE. — Où te sens-tu?

JUDITH. — Sur un îlot. Dans une clairière.

HOLOPHERNE. — Tu vois. Tu as deviné.

JUDITH. — Qu'ai-je deviné?

HOLOPHERNE. — Qu'il n'y a pas de Dieu ici.

JUDITH. — Où, ici?

HOLOPHERNE. — Dans ces trente pieds carrés. C'est un des rares coins humains vraiment libres. Les dieux infestent notre pauvre univers, Judith. De la Grèce aux Indes, du Nord au Sud, pas de pays où ils ne pullulent, chacun avec ses vices, avec ses odeurs... L'atmosphère du monde, pour qui aime respirer, est celui d'une chambrée de Dieux... Mais il est encore quelques endroits qui leur sont interdits; seul je sais les voir. Ils subsistent, sur la plaine ou la montagne, comme des taches de paradis terrestre. Les insectes qui les habitent n'ont pas le péché originel des insectes : je plante ma tente sur eux... Par chance, juste en face de la ville du Dieu juif, j'ai reconnu celui-ci, à une inflexion des palmes; à un appel des eaux. Je t'offre pour une nuit cette villa sur un océan éventé et pur... Laisse là tes organes divins, tes ouïes divines et entre avec moi. Je vois d'ailleurs que tu commences aussi à deviner qui je suis.

JUDITH. — Qui êtes-vous?

HOLOPHERNE. — Un homme enfin de ce monde, du monde. Le premier, si tu veux. Je suis l'ami des jardins à parterre, des maisons bien tenues, de la vaisselle éclatante sur les nappes, de l'esprit et du silence. Je suis le pire ennemi de Dieu. Que fais-tu au milieu des Juifs et de leur exaltation, enfant charmante? Songe à la douceur qu'aurait ta journée, dégagée des terreurs et des prières. Songe au petit déjeuner du matin servi sans promesse d'enfer, au thé de cinq heures sans péché mortel, avec le beau citron et la pince à sucre innocente et étincelante. Songe aux jeunes gens et aux jeunes filles s'étreignant simplement dans les draps frais, et se jetant les oreillers à la tête, quelques talons roses en l'air, sans anges et sans démons voyageurs...! Songe à l'homme innocent...!

JUDITH. — C'est cette innocence que vous m'offrez pour un quart d'heure?

HOLOPHERNE. — Ne méprise pas de tels cadeaux. Je t'offre, pour aussi longtemps que tu voudras, la simplicité, le calme. Je t'offre ton vocabulaire d'enfant, les mots de cerise, de raisin, dans lesquels tu ne trouveras pas Dieu comme un ver. Je

t'offre ces musiciens que tu entends, qui chantent des chants et non des cantiques. Écoute-les. Leur voix meurt doucement au-dessous d'eux, autour de nous, et n'est pas aspirée au ciel par un terrible aspirateur. Je t'offre le plaisir, Judith... Devant ce tendre mot, tu verras Jehovah disparaître...

JUDITH. — Jehovah revient terriblement vite. Il faudra vous hâter.

HOLOPHERNE. — Me hâter? Certes non. Crois-tu donc qu'il y ait spectacle plus doux que de voir la femme dénudée soudain de son Dieu, toute gauche encore dans cette liberté suprême. Quel dévêtement vaudra celui de ton enveloppe divine! Que tu es belle, Judith, et soudain simple. Tout ton corps me dit sa vérité en syllabes pressantes! Oh! Judith, que veux-tu?

JUDITH. — Vous le savez... Me perdre!

HOLOPHERNE. — Ton corps dit cela plus doucement.

JUDITH. — C'est son affaire.

HOLOPHERNE. — Ton corps me dit qu'il est las, qu'il va choir si un homme ne l'étend de force à terre, qu'il va étouffer à moins que des bras puissants ne l'étouffent. Il dit qu'il veut qu'on le caresse, qu'on l'adore, qu'on le touche des lèvres, de la paume des mains, du front... du front d'un roi. Il réclame. Il veut être Dieu. Toi, que veux-tu?

JUDITH. — Qu'on m'insulte... qu'on me saccage...

HOLOPHERNE. — Tous deux vous serez obéis.

JUDITH. — Holopherne! Pitié! Un moment!

SCÈNE V

JUDITH, HOLOPHERNE, ASSUR

ASSUR. — Judith est là, Seigneur.

HOLOPHERNE. — Que dis-tu?

ASSUR. — Une femme est venue, voilà quelques heures, qui dit s'appeler Judith. Je vous croyais endormi, maintenant elle insiste.

HOLOPHERNE. — Deux Holopherne! Deux Judith! Que de doublures, aujourd'hui! La représentation ne s'achèvera pas faute d'acteurs! Que faut-il faire de cette Judith?

JUDITH. — Je la connais. Faites-la entrer. Vous choisirez vous-même.

SCÈNE VI

JUDITH, HOLOPHERNE, SUZANNE

HOLOPHERNE. — Tu es Judith?

SUZANNE. — Oui.

JUDITH. — Tu fais bien de le dire. Cela ne se devine pas.

SUZANNE. — Je suis Judith.

JUDITH. — Tu es Esther, ou Madeleine, ou Rose. Tout va recommencer alors? Tes prétentions de ce soir vont reprendre? Tu t'es montrée, tu peux partir.

SUZANNE. — Pas sans toi.

HOLOPHERNE. — Que veut-elle?

JUDITH. — Elle prétend me sauver de toi.

HOLOPHERNE. — Tu veux sauver Judith? Elle court un danger?

SUZANNE. — Oui. Il est différent de celui que j'attendais, mais plus grave.

JUDITH. — Tu pensais me trouver à genoux aux pieds d'une idole à barbe, et pleurant.

SUZANNE. — Je pensais trouver une victime et un bourreau. Je trouve un rendez-vous.

JUDITH. — Un rendez-vous, oui; Dieu l'a pris.

SUZANNE. — Alors, remercie Dieu, au lieu de blasphémer, car il te plaît. Cependant les Juifs croient Judith devant un minotaure, et supplient.

HOLOPHERNE. — Ah! oui, et devant qui est-elle? Chaque jeune fille n'a-t-elle pas le minotaure qu'elle mérite?

SUZANNE. — Devant qui? Cela se voit. Devant le premier homme qui l'ait jamais émue.

HOLOPHERNE. — Qui t'envoie ici?

SUZANNE. — Moi, un homme. Elle, un Dieu. Mais homme et dieu ont muté leur place pour nous y retenir. Au secours! Holopherne.

HOLOPHERNE. — Au secours de quoi? Qu'ai-je à sauver encore?

SUZANNE. — L'honneur du monde.

HOLOPHERNE. — La vertu de Judith, tu veux dire?

SUZANNE. — Aujourd'hui, c'est la même chose. Tant que Judith sera vierge, le monde le sera.

HOLOPHERNE. — Une autre remplacera Judith... Rien ne se reproduit comme la vierge.

SUZANNE. — Vous ne la connaissez pas, Seigneur! Cette femme humiliée qui est devant vous n'est pas Judith! Je le suis plus qu'elle, moi qui n'ai que son reflet d'hier! Elle est la seule à ne pas être Judith dans notre peuple, de ses vieillards à ses héros...

JUDITH. — A ces héros qui m'ont laissée partir seule, vers ce qu'ils croyaient la honte.

SUZANNE. — Mais moi je suis venue et je t'en sauverai.

JUDITH. — Enfin, nous y voilà! La nouvelle envoyée de Dieu dévoile son secret. Elle est jalouse d'Holopherne.

SUZANNE. — Faites cesser cette scène, Seigneur, je vous en supplie.

HOLOPHERNE. — Je m'en garde. Elle m'intéresse.

JUDITH. — Voilà ta rivale, Holopherne! C'est à elle qu'il faut me prendre.

SUZANNE. — O Seigneur, ayez pitié! Son élan a été trop grand, elle a dépassé son but. Elle se trouve soudain à nu, à vide, sa sainteté s'est déchargée d'un coup, et il ne lui reste que la volonté de se perdre et son exaltation! Vous qui ne croyez pas à la grandeur de Dieu, vous croyez donc à la beauté humaine. Sauvez-la.

HOLOPHERNE. — La beauté humaine ne risque rien en ce moment. Au contraire. Tout cela l'avive rudement.

JUDITH. — De mon exaltation! C'est toi qui me la rends, femme imbécile! Ainsi, cette lutte sournoise que j'ai toujours déclinée, c'est ici qu'elle se livre! Toute cette pression des femmes sur moi que je n'ai jamais voulu comprendre, ces baisers ambigus de mes camarades de classe, ces regards lourds de mes voisines au théâtre, ces caresses des couturières, c'est toi qui étais chargée de m'en apprendre le ridicule et la concupiscence. Merci.

SUZANNE. — Il s'agit des Juifs, Judith!

JUDITH. — Des Juifs! Il s'agit bien des Juifs maintenant! Si tu crois que Dieu suit ses affaires jusqu'au terme, comme

un banquier, tu te trompes! Il demande de nous l'acte initial, et c'est tout. En ce qui concerne les Juifs, les jeux sont faits. Je ne suis plus chargée des Juifs. Tu te rends bien compte que le sort travaille pour eux ou contre eux en dehors de nous, et ni le puissant Holopherne, ni la misérable Judith n'ont plus rien à y voir. Mais des Juives, parlons-en!

SUZANNE. — N'insulte pas Dieu!

JUDITH. — Je le connais mieux que toi, Dieu. Dieu s'occupe de l'apparence et de l'ensemble, non du détail. Dieu exige que notre œuvre ait la robe du sacrifice, mais il nous laisse libres, sous cet ample vêtement, de servir nos propres penchants, et les plus bas. Puisqu'il a épuisé mon dévouement et ma haine contre des pantins avant de me mettre en face du vrai Holopherne, c'est qu'il avait besoin de mon geste, non de mon appui! La première lingère aurait découvert Holopherne déguisé entre ses serviteurs. Pas moi, la sainte! Dieu veut me perdre! Je me perdrai!

SUZANNE. — Holopherne, vous l'entendez! Ne croyez pas que vous ayez séduit cette femme! Ce n'est pas parce qu'elle vous trouve beau ou puissant qu'elle acceptera de se livrer à vous. C'est par dégoût de sa vie.

JUDITH. — Tu te trompes. Ce sera aussi maintenant par dégoût de toi et de tes sœurs. Tout se révèle sur mon corps, des marques invisibles qu'elles y ont inscrites. Elles ont bu dans mon verre, c'est qu'elles touchaient mes lèvres. Elles m'ont emprunté mes vêtements, c'est qu'elles voulaient ma chaleur... Ces caresses à ma robe, à mes gants, c'étaient des caresses à ma peau, à mes mains. Que j'ai pu être naïve! J'ai été te prendre dans mes bras, ce soir, et t'embrasser. Tu défaillais...

SUZANNE. — C'est que j'avais pitié.

JUDITH. — Va-t'en. C'est que tu m'aimes.

SUZANNE. — Et ces amis que tu trahis, et Jean, et Adal, et Edmond, que tu trahis sans raison, bassement, ce sont des femmes?

JUDITH. — Tout est femme en ce monde, de ce qui effleure, de ce qui embrasse, de ce qui salit. Toute emphase est femme. Tout ce qui m'a touché déjà, tous ceux dont je connais déjà les larmes, les humeurs, les soupirs me semblent être du même sexe que moi.

SUZANNE. — Gloire à Holopherne, seul homme en ce monde... Adieu. Mais qu'il se méfie. Elle est venue pour tuer Holopherne. Elle a une arme sous sa robe.

HOLOPHERNE. — Nous avons parle tout à l'heure de cette arme. Nous savons ce qu'elle est.

JUDITH. — N'approche pas. Elle aussi a son poignard. Tu nous tueras demain si tu veux, ma vengeresse. Aujourd'hui, mon sang m'appartient.

SUZANNE. — Choisis donc ta blessure!

(*Elle sort*).

SCÈNE VII

JUDITH, HOLOPHERNE

HOLOPHERNE. — Viens dans mes bras, Juive.

JUDITH. — Voici la Juive.

HOLOPHERNE. — Ce mot n'est pas une injure pour toi?

JUDITH. — Tout roi que tu es, il me fait ton égale.

HOLOPHERNE. — Il veut dire pourtant l'avarice, le haillon, les artères les plus élastiques sous la peur ou l'appétit!

JUDITH. — Mais toute générosité et tout courage au-dessus des hommes le porte.

HOLOPHERNE. — Il veut dire ton amie Sarah, les petites marchandes de fleurs qui vous convainquent expertement entre deux portes cochères, le poivre et le fard.

JUDITH. — Mais la vraie ferveur et la vraie saccade que Dieu entend donner à l'étreinte humaine, seule la Juive la sait.

HOLOPHERNE. — Tu la sais? Tu vas me l'apprendre?

JUDITH. — Dieu inspire les siens.

HOLOPHERNE. — Il veut dire la malédiction.

JUDITH. — Dieu n'a pas encore trouvé d'autre moyen de choisir un peuple ou un être que de le maudire. Qu'il découvre un jour le sourire, et le peuple juif sera le peuple bénit.

HOLOPHERNE. — Bravo pour tes réponses! Quels beaux duos de ménage tu réserves à ton futur époux, si tu parviens à vivre!

JUDITH. — Cela, c'est une autre question. Ne t'en inquiète pas. Je l'ai déjà résolue moi-même.

HOLOPHERNE. — Tu te tueras parce que je t'aurai eue vierge?

JUDITH. — Vierge? Je ne le suis pas.

HOLOPHERNE. — Tu l'es.

JUDITH. — Tu penses que je serais allée vierge vers une horreur inconnue?

HOLOPHERNE. — Vers quoi alors iraient les vierges?

JUDITH. — Je me suis donnée avant de partir à celui que j'aimais.

HOLOPHERNE. — Tu n'aimes personne. Hier, tu aimais le monde en gros. Aujourd'hui, tu le détestes en détail. D'ailleurs les femmes comme toi n'aiment pas se donner pour la première fois à l'amour, mais à la contrainte et à la force.

JUDITH. — Il n'y a de force qu'en Dieu.

HOLOPHERNE. — Justement. Dieu se délègue. Il se délègue aux satyres, aux romanciers, aux généraux en chef. J'ai remplacé déjà plusieurs fois Dieu dans cet office.

JUDITH. — Cette fois tu auras donc une surprise.

HOLOPHERNE. — Je n'en aurai pas. Je te le jure. Une femme est un être qui a trouvé sa nature. Tu la cherches : tu es vierge.

JUDITH. — Ma nature est de chercher.

HOLOPHERNE. — Ce n'est pas vrai. Demain seulement tu sauras si tu es avare ou prodigue, si tu es un être angélique ou une mégère. Tu ne le sais pas aujourd'hui. De mon lit, tu te relèveras, avec ton premier enfant, toi-même. Quelle merveilleuse surprise si Judith, en se réveillant femme, était douce et soumise!

JUDITH. — A ta place, je n'y compterais pas.

HOLOPHERNE. — Si toutes ces litanies de nuit de noces juive avec leurs collines qui bondissent comme des béliers, leurs montagnes qui se cabrent comme des taureaux, se changeaient en un seul mot, prononcé tendrement, Holopherne...

JUDITH. — C'est un nom un peu sourd pour la tendresse...

HOLOPHERNE. — Pourtant, il a résonné tout à l'heure dans ta bouche... Pourquoi m'as-tu appelé à l'aide, de préférence à ton Dieu?

JUDITH. — Contre ce que j'ai éprouvé, un homme était le seul remède.

HOLOPHERNE. — Et moi, j'ai enfin entendu ce que je n'avais jamais entendu. Mon nom prononcé comme un recours, un signal. Tu l'as crié comme on appelle un sauveteur de profession, le baigneur de la plage, celui dont la fonction est de sauver à bras le corps.

JUDITH. — De quoi me sauves-tu en ce moment?

HOLOPHERNE. — De tout ce qui t'aurait flétrie : du lit de mariage insipide, du réveil dans la belle famille, de ces souvenirs ridicules qui sont des témoins.

JUDITH. — De l'amour, aussi?

HOLOPHERNE. — Tu sais parfaitement qu'en ce moment tu te donnes au lieu de te vendre. Je connais les jeunes filles et leur intransigeance. Avoue que si un seul de mes cheveux te déplaisait, si dans tout ce corps un seul trait t'inspirait du dégoût, tu trouverais le moyen de relâcher mon étreinte. On ne peut vraiment dire que tu le cherches. Tu ne crois pas me toucher, et tu m'oppresses.

JUDITH. — Et toi, si dans la volute de mes oreilles ou l'écartement de mes dents, tu croyais voir la moindre malfaçon, considérerais-tu toujours ce corps à corps comme voulu par le destin? Ce sursaut de l'univers qui nous a lancés l'un contre l'autre, lui obéirais-tu, si ma peau était crevassée ou si je louchais?

HOLOPHERNE. — Tu veux dire que nous nous plaisons?

JUDITH. — Je veux dire que rien ne me sera épargné, que le duel Judith-Holopherne est devenu celui d'un corps brun et d'un corps blond.

HOLOPHERNE. — Ton Dieu n'aime voir lutter que des complices. Sois sûr qu'il a bâti, sur notre complicité, plus que sur notre haine... Viens, et fais silence.

JUDITH. — Dans la haine, comment fait-on silence?

HOLOPHERNE. — Ainsi. (*Il l'embrasse.*) Tu as souvent pensé à ce moment, Judith?

JUDITH. — Oui.

HOLOPHERNE. — Souvent tu t'es vue enfin abandonnée aux bras d'un homme, du premier homme?

JUDITH. — Tous les jours. Toutes les heures.

HOLOPHERNE. — Tu souffrais de coucher seule, de connaître seule ton corps?

JUDITH. — J'en mourais.

HOLOPHERNE. — Et tu ne veux plus attendre?

JUDITH. — Je ne peux plus.

HOLOPHERNE. — Parce que tu es au point le plus haut de ta vie?

JUDITH. — Parce que je suis au plus bas. Dieu m'a abandonnée, je ne sais pourquoi, mais il m'a abandonnée... Il aime chez ses créatures l'idée du sacrifice, il les y pousse, mais les détails lui en répugnent. J'ai été trop orgueilleuse de ma vertu. Il veut qu'elle soit gaspillée sans mérite.

HOLOPHERNE. — Sans joie aussi?

JUDITH. — Et sans profit.

HOLOPHERNE. — Ne te plains pas. Tu es la seule jeune fille qui réalise sa mission. Tu le verras bientôt. Les jeunes filles sont toutes faites pour des monstres, beaux ou hideux, et elles sont données à des hommes. De là leur vie gâchée.

JUDITH. — De là ma vie éclatante.

(*Un silence.*)

HOLOPHERNE. — Que veux-tu, avant de me rejoindre, Judith? As-tu faim, as-tu soif?

JUDITH. — N'y a-t-il pas une femme ici?

HOLOPHERNE. — A cette heure, il n'y a plus que Daria. Elle peut t'aider à te dévêtir, elle est habile. Mais ne compte ni lui parler, ni la comprendre. Elle est sourde et muette.

JUDITH. — Même si elle est sourde, muette, aveugle, pourvu qu'elle soit femme, qu'elle vienne.

HOLOPHERNE. — Je te l'envoie...

(*Holopherne sort.*)

SCÈNE VIII

JUDITH. *La sourde-muette* DARIA *qui la déshabille.*

JUDITH. — C'est toi?... Daria, n'est-ce pas?... Oui, oui, je sais, tu es sourde et muette... C'est fini... Aucune voix de femme n'appellera plus Judith jeune fille... Ce que je veux? Rien, Daria qu'être une minute avec une femme... Tant mieux si tu es muette... Ton mutisme sera ta pureté... Car que n'as-tu pas vu en crimes et en outrages aux hommes et

à Dieu... Ton silence, au contraire, me dit seulement que tu es femme, que tu as été fille, que tu as gémi et souffert... Es-tu vierge, Daria, es-tu vierge? Tu dis non; comme si je te demandais si tu entends, si tu parles... Pauvre Daria... tu n'es pas belle, tu es difforme, tu as des crins en place de cheveux, des pierres en place de dents, tu n'as même pas de vraie bonté dans les yeux, mais en ce moment, tu es ma mère, ma sœur et moi-même... Il t'a prise sans t'embrasser, sûrement, sa tête par-dessus ton épaule immonde, mais regardant d'un regard pur, tout le temps de son ignoble besogne, les dessins du tapis ou les insectes dans les brins d'herbe... Non, non, je n'ai pas froid... Tu es sourde, tant mieux; ton oreille est pour moi illimitée!... Je peux te dire tout ce que je n'oserais dire à aucune amie, à aucune parente... Non, non, je n'ai pas soif. Si je lui résisterai? Non. Il n'est plus question de souillure... Du jour où il m'a choisie, à cause de ma pureté, le regard de Dieu m'a souillée. Car je vais te paraître orgueilleuse, Daria, on ne peut dire cela qu'aux sourds, mais c'est à moi que Dieu en a, et non à Holopherne, et non aux Juifs. Sous les cataclysmes qui soulèvent les races et les hommes par millions, il dissimule son obstination à poursuivre un seul être et à mener un pauvre gibier à merci. Tu m'entends, Daria, infecte sourde? Il n'y a pas d'histoire des peuples. Il n'y a que des histoires de chasses faites par lui à quelques pauvres hommes à demi intelligents et à quelques femmes à demi belles. Je suis à merci, Daria... Il triomphe... L'affaire Judith va être close pour lui dans un moment... Tout ce qu'il y a en moi de damné seconde Dieu! Que dis-tu? Il est beau? Oui, Holopherne est beau, Daria... C'est bien là l'aventure de toutes celles qui ont cru à elles-mêmes : je succombe dans une alcôve, sous un séducteur... Tant pis; s'il était le monstre que tu es en femme, Daria, peut-être essayerais-je de m'enfuir... Ah! oui? Ce sera agréable? Tant mieux, Daria, tant mieux... Quelque chose, n'est-ce pas, entre le crucifiement et le fou-rire, l'urticaire et la mort?... Non, laisse cette portière. Une minute encore... Donne-moi encore tes conseils muets... Il est temps, soit... Quel silence! Qu'un roi qui attend l'orgie, qu'une fille qui se perd, qu'un peuple qui va mourir, une armée qui se prépare à donner la mort, puissent produire ce silence, cela

peut faire croire aussi à un Dieu sourd et muet... Qu'il me pardonne, Daria, car je sais que tout ce que je t'ai dit est blasphème, et qu'un jour viendra bientôt, en toute hâte, où toi-même retrouveras ta langue, et où s'effondreront les vengeances du ciel sur ceux qui nous ont valu ces hontes, et cette volupté...

(*Elle entre dans l'alcôve.*)

DARIA, *la sourde-muette, ricanant.* — Ainsi soit-il!

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

(*A suivre.*)

CHINE ET JAPON EN MANDCHOURIE

Le monde entier a les yeux fixés sur le conflit sino-japonais. On n'a pas oublié que c'est dans les mêmes plaines mandchoues où l'on poursuit aujourd'hui une petite guerre non déclarée que commença, en 1904-1905, la série des aventures sanglantes qui menèrent l'Europe, de 1914 à 1918, au bord de la destruction.

Pour les nations européennes qui font partie de la Société des Nations, l'intérêt est encore plus poignant et direct : elles croient assister à une répétition générale des tragiques et vaines recherches qui pourraient être entreprises un jour afin de déterminer qui est l' « agresseur »; et elles se demandent ce que donnerait, ce que pourrait donner la Société des Nations au cas de dangers plus proches.

Même si « rien n'arrive », l'alerte aura été grande. Et même si un accord quelconque, une trêve quelconque sont fixés sur des parchemins — des parchemins que les Pangloss de l'optimisme diplomatique s'apprêteront à louer comme définitifs — il ne peut pas faire l'ombre d'un doute, pour ceux qui ont étudié sur place depuis des années les problèmes de l'Asie orientale, qu'il ne s'agira que d'une sorte de sentence interlocutoire au cours d'un procès historique qui durera encore des générations.

Mieux vaut donc négliger les incidents transitoires et tâcher d'étudier les bases permanentes et essentielles du problème.

Ce fut en 1912 que la République chinoise fut proclamée à Pékin. Cas unique dans l'histoire, ce fut un décret impérial

qui la proclama, le 12 février : « Nous confions au peuple le pouvoir souverain et proclamons la République pour satisfaire aux vœux du peuple. Respect à ceci. »

Non seulement respect, mais reconnaissance : qui, comme moi, a lu « ceci » dans une légation, à trois cents mètres des augustes tuiles jaunes des Palais impériaux, a appris à ne plus jamais juger le développement d'affaires asiatiques avec la misérable précision cartésienne de nos formules occidentales.

Depuis la proclamation de la République, la Mandchourie — une région plus vaste que la France, l'Italie, la Belgique et la Suisse réunies — n'eut plus que des gouvernements, qui, dans la pratique, furent indépendant, de Pékin d'abord, de Nankin ensuite. Le fameux Chang Tso-lin, assassiné en 1928, me parut, lorsqu'il m'offrit à dîner dans son yamen de Moukden, en 1927, aussi indépendant de Pékin qu'un condottiere italien l'était, au xve siècle, du Saint Romain Empire. Il est vrai que son fils et héritier Chang Tsue-lien parut plus tard accentuer, en paroles, sa fidélité vis-à-vis de Chang Kai-shek, et qu'il alla jusqu'à se déclarer un délégué du gouvernement de Nankin en Mandchourie et à hisser le drapeau bleu et rouge de la république chinoise sur le yamen où son père avait parlé avec une ironie méprisante des « parleurs » de Nankin. Mais il ne s'agissait là que de petites manœuvres diplomatiques que personne ne prenait au sérieux — même pas à Nankin.

L'influence du Japon en Mandchourie date de 1905 et des victoires des armées nipponnes sur les armées de Kouropatkine. Mais la poussée historique du Japon vers les terres du continent proches de ses îles date de beaucoup plus loin. On pourrait presque trouver des analogies frappantes entre les relations de l'Empire du Soleil avec la Chine et la Corée et celles du vieux Royaume d'Angleterre avec la France et les provinces des Pays-Bas. Les Japonais abandonnèrent Fusan un siècle après que les Anglais eurent évacué Calais.

Le traité de Portsmouth, qui mit fin à la guerre avec la Russie, laissa les Japonais maîtres non seulement de la péninsule coréenne — cette épée qui, à travers la mer, menaçait le cœur même du Japon — mais aussi du Chemin de fer Sud-

mandchourien — ce qui signifiait en réalité le contrôle effectif de la Mandchourie du Sud.

La Compagnie du *South Manchurian Railway* — dont la moitié des actions est possédée par le gouvernement de Tokyo — est, elle-même, un vrai gouvernement.

C'est directement, par sa diplomatie, ou indirectement, à travers l'action du *South Manchurian Railway*, que le Japon a constamment entravé dans ces dernières années toute construction de chemins de fer chinois qui aurait pu nuire au développement de la grande ligne nipponne. De son côté, le gouvernement chinois — et Chang Tso-lin lui-même, bien que, dans un certain sens, il fût aux gages des Japonais — opposèrent une savante politique d'obstruction à toutes les pressions japonaises pour obtenir l'autorisation de construire de nouvelles lignes reliant plus directement la Mandchourie aux garnisons impériales en Corée. Plus encore : aussitôt qu'un projet japonais était connu, les Chinois essayaient en hâte de construire une ligne dans une zone et dans une direction plus ou moins analogue, et par des moyens exclusivement chinois.

Il est fort possible que de toutes les entreprises commencées ces dernières années par les Chinois, celle qui a le plus inquiété et irrité les Japonais soit la construction du port de Hulutao. Tandis que la Russie n'avait sur les rivages continentaux du Pacifique qu'un seul port, Vladivostock, qui est parfois bloqué par la glace, le Japon avait réussi à en avoir deux, parfaitement libres de glaces; et l'un d'eux, Dairen (l'ancienne Dalny des Russes), reconnu comme un modèle d'organisation navale et économique. Et voilà que les Chinois sont en train de mener à bonne fin la création de ce port de Hulutao qui, comme Dairen, aura toute l'année la navigation libre, sans glace; qui, comme Dairen, se trouvera le long d'un grand chemin de fer, le Moukden-Pékin [1].

C'est dans cette atmosphère de méfiance et d'irritation qu'éclatèrent en été 1931 les conflits concernant la protection de Coréens établis en Mandchourie — les Coréens étant

1. Si la politique ne s'en mêle pas, Hulutao devrait être prêt en 1933. Les travaux avancent sous la direction d'ingénieurs anglais; on m'assure qu'il devrait devenir, au point de vue technique, supérieur même à Dairen.

devenus, depuis l'annexion de 1910, des sujets japonais. On a insinué que ces conflits avaient été provoqués artificiellement par des agents provocateurs japonais. Rien de plus faux, ni de plus enfantin : des conflits pareils sont inévitables partout où deux mains-d'œuvre de nationalité différente sont amenées à se faire concurrence. Ce qui arriva deux ou trois mois plus tard fut pire : des ouvriers peuvent mourir sans que le « prestige » soit mis en branle; il n'en est pas de même si un officier est tué : et ce fut dans une partie lointaine de la Mandchourie, près de la frontière mongole, qu'un officier japonais, qui travaillait là à des études « géographiques », fut tué par des Chinois. Les excuses que Nankin formula parurent par trop tièdes à Tokyo... Et la fièvre commença, avec les manifestations de *crescendo* que tout le monde a suivies anxieusement ces dernières semaines.

Les journaux, ainsi que l'opinion qu'ils reflètent et inspirent en même temps, ont une tendance à exagérer les visées secrètes des Cabinets; l'improvisation y joue un rôle bien plus grand que l'on ne pense. Rien ne m'étonnerait davantage que d'être obligé de reconnaître que le Japon poursuit aujourd'hui une politique dont les buts et les résultats sont soigneusement calculés. Nous nous émerveillons d'ailleurs, plus qu'il ne faut, de l'impressionnant silence japonais. Il est fort souvent un silence comme tous les silences : derrière, rien; ou, tout au plus, des incertitudes dont on ne réussit pas à s'évader.

Mais on ne saurait nier, par contre, que dans les premières années qui suivirent les victoires sur les Russes et le traité de Portsmouth, il y eut une pensée secrète du Japon officiel : arriver à l'incorporation complète de la Mandchourie et de ses immenses richesses potentielles. Plus d'un homme public japonais finit par l'admettre avec moi — par exemple Ijuin, qui avait été mon collègue à Pékin et que je revis plus tard à Rome comme ambassadeur.

Rien d'étrange qu'on ait pu penser pendant un certain temps, au Japon, à reprendre en Mandchourie une politique qui avait si bien réussi en Corée. Tout sembla un moment favoriser le rêve japonais : d'abord la corruption des dernières années du régime impérial en Chine et, ensuite, les divisions intestines des politiciens et des généraux-brigands, qui ame-

nèrent au bord de l'abîme le trop patient peuple chinois[1].

La guerre européenne offrit au parti militaire, à Tokyo, une occasion qui lui parut heureuse. Profitant d'un moment où la situation militaire de l'Entente était particulièrement critique, le gouvernement japonais présenta à Pékin, en 1915, les fameuses Vingt et une Demandes qui étaient destinées à placer non seulement la Mandchourie, mais la Chine tout entière sous un protectorat japonais à peine déguisé. Le ressentiment éveillé au cœur des Chinois par cette manœuvre japonaise ne resta pas localisé dans les grandes villes et dans les cercles politiques[1]. Lors de mon dernier voyage en Chine, il y a trois ans, j'en ai découvert le souvenir amer, même au milieu de communautés chrétiennes du lointain Shansi — et cela bien que les Chinois chrétiens éprouvent moins vivement l'orgueil de la civilisation confucienne.

Peu à peu les illusions commencèrent à faiblir parmi les Japonais à l'esprit plus critique.

Qu'était-il arrivé?

Simplement ceci : que la force de résistance, passive et anonyme, des masses chinoises en apparence non organisées avait eu raison des savants desseins des politiciens et des industriels japonais.

Encore hier — car trois siècles ne sont qu'un jour dans la chaîne millénaire de l'histoire chinoise — la Mandchourie était une terre sauvage et à demi déserte, au nord de la frontière auguste de la Grande Muraille que les chefs des Mandchous, les Ching, franchirent en 1644, à la tête de leurs hordes, pour la grande aventure qui les plaça sur le trône de Pékin, après le suicide du dernier des Ming.

Trois siècles de domination mandchoue sur toute la Chine, domination brisée par la révolte de Wuchang en 1911. Mais déjà, avant 1911, les Chinois avaient, dans la seconde partie du XIXe siècle, commencé à prendre leur revanche — une

1. L'histoire de la fin de la Corée explique les craintes de la Chine. Le Japon s'était solennellement engagé par traité avec la Chine, la Russie, l'Angleterre et la Corée elle-même, à respecter l'indépendance de la Corée; elle fit la guerre à la Russie en 1904 ostensiblement pour sauvegarder cette indépendance; le prince Ito, son principal homme d'État, déclara, alors qu'il était Résident Général en Corée en 1908, qu'il n'entrait pas dans les intentions du Japon d'annexer la Corée; et en 1910 il l'annexa.

lente revanche à la chinoise. L'immigration agraire commença, avec le résultat que, en moins de cinquante ans, la Mandchourie a passé de 5 ou 6 millions d'habitants à 24 millions, dont 99 p. 100 sont de purs Chinois ou des descendants complètement sinisés des vieux Mandchous.

On pourrait même remarquer, à ce propos, que la Chine a toujours absorbé ses envahisseurs venant du nord. Même à l'ouest, d'ailleurs, en Europe, les hordes toungouses ont toujours été absorbées; il ne reste d'elles que de vagues traces linguistiques, comme en Hongrie. En Chine les conquérants toungouses s'étaient surtout fixés dans les riches plaines du Chili et du Shantoung — qui sont aujourd'hui les deux provinces les plus typiquement chinoises. Et c'est surtout du Shantoung que s'est effectuée, ces dernières décades, la conquête démographique de la Mandchourie. Les envahisseurs avaient laissé la Mandchourie, qu'ils jugeaient terre de Mandchou; et leurs descendants y retournent comme en pays chinois. La chose valait la peine d'être notée, presque comme un apologue, dans cette période de naïves et pompeuses théories nationalistes.

Dans la Mandchourie d'aujourd'hui, plus aucune trace du vieux langage mandchou : seulement aux Pe-ling, où, — près de vieux temples délabrés, sont les tombeaux des ancêtres de la dynastie Ching, — les inscriptions funéraires sont en caractères mandchous. Personne ne sait plus les lire : seul un vieux savant italien, qui demeure là en haine de l'Europe, me les traduisit; aucun autre en Mandchourie n'aurait pu le faire.

S'il n'y avait pas la Grande Muraille — serpent gigantesque qui se déroule des montagnes lointaines pour finir sur la mer à Shanhaikuan — rien ne marquerait plus la ligne qui fut un jour la frontière entre la Chine et la Mandchourie. C'est le travail silencieux et obstiné des paysans chinois qui a réussi là où des dynasties faillirent : à tout niveler, à tout égaliser.

Ceux qui connaissent les Japonais savent combien ce peuple si brillamment doué est sujet à des enthousiasmes rapides et à des dépressions tout aussi soudaines. Dans les premières années de la politique d'expansion, après 1905, tout le monde au Japon rêva d'entreprises commerciales et agraires en Mandchourie et des fortunes faciles qu'on en tirerait. Qui ne parlait pas de Mandchourie semblait un embusqué du patriotisme.

Tout, d'ailleurs, aidait à pousser les Japonais vers la terre promise : l'impossibilité de diriger sur les États-Unis et l'Australie le surplus de population, ces deux continents ayant fermé hermétiquement leurs portes à la moindre infiltration nipponne; le peu de succès des tentatives d'émigration en Amérique du Sud et même, pour des raisons de climat, à Formose; la proximité des fertiles plaines de Mandchourie; et, *last but not least*, l'ardeur patriotique qui incitait à s'emparer à tout jamais de la garde de cette épée menaçant le Japon : la péninsule coréenne.

Mais les faits, les réalités finirent par avoir raison même du plus chaud peut-être des patriotismes — celui du Japon. Les Japonais avaient acheté des fermes où le travail devait être fait par des ouvriers chinois importés du Chili et du Shantoung; peu à peu, presque partout, les *coolies* méprisés finirent par devenir acheteurs des domaines. Les Japonais voulaient des gains rapides; les Chinois se contentaient de gagner leur bol de riz et de mettre de côté quelques sapèques chaque jour. Les Japonais voulaient des habitations agréables; et les Chinois se contentaient des huttes où La Bruyère observa les « animaux farouches » qui étaient les paysans de son temps. Les Japonais ne renonçaient pas à leur bain quotidien, et surtout à cet amour de paraître qui est une des forces et des faiblesses du Japonais; et les Chinois vivaient comme des esclaves assurés seulement d'un espoir vague et lointain.

Comme si cela ne suffisait pas, les Japonais souffrirent en Mandchourie du mal du pays; la nostalgie des charmants paysages de leurs îles devint une obsesssion dans les plaines jaunâtres des trois provinces mandchoues. Cela est presque vrai aussi de Dairen, dont tout Japonais est pourtant si fier. Dairen est le chef-d'œuvre technique et industriel du Japon en Mandchourie; un miracle de l'*efficiency* américaine en Asie. « Mais, disent-ils avec un soupir, Dairen n'a pas de *tamashi*. »

Tamashi est comme *kokoro* un mot exquis, mais si japonais qu'il en devient intraduisible; quelque chose comme cœur, âme... Comment pourrait-on trouver du *tamashi* dans une ville moderne sans vieux temples, sans arbres centenaires?

De plus, une expérience récente a appris aux marchands

japonais en Mandchourie (de fermiers, il n'y en a presque plus) une leçon qu'ils n'ont pas oubliée et qui est à l'origine de ce fait peu connu et de la réalité duquel je possède des témoignages sûrs : les Japonais établis en Mandchourie ne sont pas aussi enthousiastes qu'ils en ont l'air des entreprises de leurs généraux. La leçon tient dans les résultats que l'occupation du Shantoung en 1928 eut pour les Japonais établis en Chine.

Que gagnèrent les Japonais après être restés plus d'un an à Tsinanfou?

Simplement ceci : un boycottage général qui infligea des pertes terribles au commerce japonais en Chine.

Il se peut que les chefs des deux clans qui ont le monopole de fournir au Japon les ministres de la guerre et de la marine se sentent trop au-dessus des misérables intérêts des masses nipponnes. Mais celles-là ont, par extraordinaire, appris quelque chose et refusé d'oublier. Elles ont surtout appris qu'il n'est pas de bonne politique de fusiller ses clients.

Loin de moi l'idée que les responsabilités de la crise actuelle doivent se trouver surtout à Tokyo, et qu'il ne faille pas en chercher auprès des politiciens chinois, qui ont, de cœur léger, encouragé des résistances et des luttes pour des buts qui ne peuvent être atteints que par une suite de générations disciplinées et unies.

Mais il faut admettre également que certaines des manifestations les plus récentes de la politique japonaise semblent plus inspirées par des intérêts et des traditions des clans militaires et féodaux que par un sentiment unanime du pays.

L'intérêt supérieur du Japon lui impose de ne pas agir contre cette vérité incontestable : les victoires sur la Chine sont encore plus vaines qu'ailleurs; la Chine est comme une gigantesque balle de caoutchouc; elle subit toutes les pressions; mais aussitôt que la pression se ralentit, la balle reprend sa forme sans laisser voir la moindre trace des doigts qui voulurent l'écraser.

C'est au Japon même que je sentis, il y a des années, cette étonnante certitude chinoise. Je causais avec le fameux exilé chinois Kang Yu-wei, un peu avant la chute de la dynastie

mandchoue qu'il avait essayé en vain de sauver; la dynastie, aveugle, l'avait récompensé en le forçant à l'exil[1].

« J'espère presque, me dit-il en se promenant avec moi sur la plage de Kamakura, que ces petits Nippons finiront par conquérir la Chine; ils y détruiront la plus abjecte des dynasties et mettront leur empereur à sa place; celui-ci célébrera les fonctions sacrées au Temple du Ciel; pendant un temps cela nous offensera comme un sacrilège; et dans deux ou trois générations ses descendants et tous ses Japonais seront Chinois et si fiers d'être Chinois... »

Et pourtant — la vie des peuples est faite parfois de ces antithèses — la Mandchourie, semble-t-il, est un facteur essentiel de la vie japonaise, toute question de prestige mise à part. S'en rendre compte, c'est arriver à mieux voir toutes les données du problème actuel.

Le Japon présente en 1931 une densité de 382,72 habitants par mille carré, ce qui montre une augmentation de 20,5 sur les 362,22 indiqués par le grand recensement de 1920. En prenant comme base la partie de la terre soumise à la culture, le Japon se place au premier rang des pays à population dense. Il passe avant la Belgique et l'Italie : privilège dangereux.

Les difficultés de la situation sont augmentées du fait que l'agriculture ne représente plus la base heureuse de l'Empire. La crise agraire est très grave dans le pays tout entier. La fertilité du sol a diminué, et les fermiers ont de la peine à se procurer les instruments et le matériel nécessaires au travail de la terre. Aucun ouvrier des villes ne manque de son bol de riz, mais la plupart des paysans doivent se contenter d'un mélange de riz et d'orge. L'important est de remplir son estomac; pas moyen de penser aux vitamines.

Pour faire face à cette augmentation naturelle de la population, plusieurs méthodes ont été discutées : contrôle des naissances, extension du territoire national, émigration, et, pour finir, développement de l'industrie. Le problème du contrôle des naissances rencontre des difficultés mille fois plus graves au Japon que dans nos contrées. En Europe par exemple, l'opposition à ce contrôle s'inspire de cette idée

1. Puis-je renvoyer ceux de mes lecteurs qui en voudraient savoir davantage au chap. XXXIII de mon livre *les Bâtisseurs de l'Europe moderne?*

qu'il faut sauvegarder jalousement la vitalité nationale, elle s'inspire d'un amour de l'héritage historique de la race, et, naturellement, s'étaie sur des arguments religieux.

Ce sont des données plus importantes encore qui sont en jeu au Japon : il s'agit là de l'instinctive révolte d'un peuple tout entier, dont toutes les idées morales et sociales sont basées sur la piété filiale. Imaginer la possibilité du contrôle des naissances au Japon et en Chine c'est concevoir ces deux pays tels qu'ils existeront peut-être un jour, mais à une époque où ils n'auront plus aucun rapport avec ce qu'ils sont aujourd'hui.

Pas de doute que le mirage d'une extension de territoire, réalisable seulement à la suite d'une guerre, hante ce qui reste de vieil esprit nationaliste au Japon. Mais — et ceci est le point que je désirais mettre en lumière — nous aurions tort de prendre les événements actuels en Mandchourie et les manifestations qui ont eu lieu à Tokyo comme une preuve que l'idée d'une guerre est populaire au Japon.

Elle le fut en 1904 : le peuple eut alors l'impression qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. La majorité de l'opinion publique est, certes, en faveur d'une défense ferme des privilèges économiques gagnés en Mandchourie par tant de sacrifices, durant la guerre contre la Russie tsariste. Mais on veut en même temps la paix et un développement amical des relations avec la Chine. L'idée que les guerres sont vaines semble avoir été encore mieux adoptée par les masses au Japon qu'en Europe.

J'ai déjà dit comment la formule « coloniser la Mandchourie » passa de mode au Japon. Même en politique, quelques années d'expériences valent des torrents de rhétorique. Entre parenthèses, il en est souvent ainsi avec les formules généralisatrices au Japon. Elles prennent une forme presque épidémique pour un temps, et après quelques années elles disparaissent tout à coup aussi mystérieusement qu'elles s'étaient répandues. Comment expliquer, si ce n'est par ce trait national, les centaines de milliers de conversions au catholicisme observées il y a quatre siècles et le très petit nombre actuel de chrétiens?

L'absurdité d'entreprendre une bataille contre la lente

invasion des cultivateurs chinois est admise maintenant par tout le monde au Japon, excepté peut-être par la caste militaire. Après vingt ans de privilèges et de faveurs officielles, le nombre des Japonais résidant en Mandchourie ne dépasse pas 186 000. Rien que dans la zone du chemin de fer où le Japon représente un pouvoir souverain, les Chinois, qui n'y étaient que 50 000 il y a vingt ans, sont aujourd'hui 856 000.

Pendant mon dernier voyage en Mandchourie, j'ai été frappé par la courage avec lequel des Japonais, ayant là de grandes responsabilités politiques et économiques, considéraient la réalité : ils finissaient presque toujours par me dire franchement :

— Si nous n'avons pas toujours trouvé le succès dans nos entreprises, c'est parce que nous aurions dû n'envoyer ici que des gens capables de réaliser, ce qui est très difficile pour les Chinois : une parfaite organisation technique; point d'expédients; point d'affaires faciles, telle que la fabrication de l'huile de soya, qui devait fatalement tomber entre les mains des Chinois. L'échec de tant d'entreprises industrielles japonaises en Mandchourie est due surtout au manque d'étude, d'effort et d'union de la part de nos directeurs et de nos capitalistes. Les Japonais ont trop souvent cédé à leur tendance à compter sur la chance et à leur désir de succès immédiats. Et ainsi, ils ne peuvent lutter contre les Chinois, si redoutables en dépit de leur lenteur.

— Ne diriez-vous pas plutôt à cause de leur lenteur? interrompis-je.

— Si vous voulez. De plus nos gens se refusèrent à étudier les coutumes de la contrée, se considérant en pays conquis. Avec un dédain pour les Chinois que nous avons chèrement payé, on crut pendant longtemps que le premier venu des Japonais vaudrait plus qu'eux.

Ceux qui me parlaient ainsi étaient sincères. La légende de la duplicité japonaise est un des chefs-d'œuvre de notre hypocrisie européenne. Comme si nous étions, nous, toujours si sincères! Ce qui est regrettable; c'est que pour le moment ces Japonais ne semblent pas avoir grande influence sur les décisions de la caste militaire à Tokyo.

Il y a même des Japonais qui vont encore plus loin et pen-

sent que leur pays devrait tâcher de remplacer les États-Unis dans le rôle d' « ami de la Chine ».

On n'arrivera jamais à cela. Dans la vie internationale, les « voisins » sentent et agissent rarement comme « meilleurs amis »; les « meilleurs amis » ne sont que les voisins des voisins.

Le Japon ne peut pas espérer sauvegarder ses intérêts suprêmes par une politique de violence. Les généraux japonais pourront facilement remporter des victoires en Mandchourie; il sera facile, alors, de revoir des masses japonaises acclamer les nouveaux « héros ». En réalité, on aura préparé un avenir sombre à ce grand peuple, dont les chefs doivent tenter en Chine une politique difficile, mais non impossible : garder le plus longtemps possible des situations acquises en Mandchourie, situations dont, après tout, les populations locales bénéficient, surtout dans une époque d'anarchie gouvernementale en Chine; mais savoir conserver en même temps de bons rapports avec un peuple de 400 millions d'hommes, qui peuvent devenir les meilleurs clients de l'industrie japonaise.

C'est volontairement que je me suis limité dans les pages qui précèdent à étudier les traditions, les forces, les passions qui constituent en Mandchourie les éléments permanents du problème, quels que soient les incidents ou les « solutions » que l'avenir prochain nous réserve.

Devant un problème historique si complexe, et que seule l'histoire résoudra, l'intervention de la Société des Nations n'a qu'une valeur épisodique.

Ce n'est pas une raison pour ne pas tâcher de synthétiser, avant de finir, les impressions d'ensemble et les considérations d'ordre permanent qu'on peut essayer de tirer de ce qui s'est passé jusqu'ici à la Société des Nations.

D'abord l'intervention des États-Unis. Il est clair que les États-Unis ont senti qu'ils ne pouvaient pas affecter le désintéressement à l'égard des événements mandchouriens. L'*Open Door* en Chine reste, et restera, un des rares dogmes économiques et politiques des Présidents américains et — ce qui compte davantage — de l'opinion publique américaine.

On peut même aller jusqu'à affirmer que, si les États-Unis ont voulu être une puissance navale de premier ordre, cela

a été pour des préoccupations concernant bien plutôt le Pacifique que l'Atlantique.

Si une guerre, — une vraie guerre déclarée — semble impossible actuellement entre le Japon et la Chine, les événements de Mandchourie du mois d'août au mois de novembre 1931 doivent avoir fait sentir aux dirigeants du *State Department* que cette guerre pourrait bien un jour devenir une réalité et que, ce jour-là, il se pourrait qu'il devînt encore plus difficile à un Président de répéter que les États-Unis sont *too proud to fight.*

Pour qui connaît — comme j'ose penser que je connais — le dynamisme potentiel de certaines vagues de patriotisme aux États-Unis, il y a de quoi frémir — dans cette Europe qui mourra si elle n'a pas la paix — en songeant à ce que des démonstrations anti-japonaises de Californiens en délire, au cas d'incidents avec le Japon, pourraient contenir de follement dangereux.

Cela doit avoir été senti aussi à Washington. Rien d'étrange, donc, que — *entanglement* pour *entanglement* — on ait préféré se commettre tant soit peu avec la Société des Nations qu'avoir à le faire un jour avec une Chine en danger de guerre.

En tous cas, même en se méfiant de tout excès d'optimisme, on ne peut pas nier que l'intervention des États-Unis à la table du Conseil de la Ligue, tout entourée qu'elle ait été de réserves et de prudences excessives, constitue un événement assez important, du point de vue de la transformation en une réalité effective de cet article 2 du Pacte Kellogg, auquel on peut encore reprocher de n'être qu'une majestueuse affirmation morale sans aucune possibilité d'application positive.

Mais si la force potentielle du Pacte Kellogg s'est accrue au cours des discussions de Genève, peut-on en dire autant de la Société des Nations en tant que mécanisme agissant?

Il appartient, je crois, à ceux qui, comme moi, ont toujours essayé par l'action — lorsqu'ils étaient au pouvoir — et par les écrits, de fortifier l'institution de Gevève comme la barrière la plus sûre contre tous dangers de guerre, de ne pas cacher les insuffisances et même les erreurs éventuelles de l'organisme, que la volonté souveraine de Wilson imposa à l'Europe.

Loyalement attaché, comme je le suis, à l'œuvre de Genève, je ne peux pas cacher qu'il me semble que les organes techniques et permanents de la Société des Nations ne se sont peut-être pas pleinement rendu compte des difficultés presque insurmontables que la Société des Nations rencontrerait le jour où elle interviendrait dans les affaires de Mandchourie. Ils n'ont pas vu qu'il serait aussi dangereux qu'enfantin de considérer simplement le Japon comme un « agresseur » qui a violé la souveraineté et les territoires d'une nation voisine. J'ai déjà énoncé assez nettement, dans les pages qui précèdent, les erreurs, les illusions, les violences de la caste militariste du Japon, pour ne pas avoir besoin de sous-estimer les titres réels des intérêts japonais en Mandchourie.

Les chefs permanents du Secrétariat de la Société des Nations ont rendu depuis onze ans trop de services à l'Europe pour qu'on puisse les ravaler au rang de ceux qui n'aiment pas entendre des critiques. Il faut désirer le progrès de la Société des Nations; mais il ne faut pas l'entourer d'une atmosphère d'encens, comme on faisait pour les vieux rois de droit divin. Or, la vérité est que la Société des Nations s'est de plus en plus bureaucratisée en tant qu'organisme, ces toutes dernières années, et que par cela même elle risque de diminuer l'élasticité et l'esprit réaliste qui sont pour elle une nécessité de vie.

Un mot encore, pour terminer, sur la Chine.

Il se dégage des incidents de Mandchourie une moralité qui devrait être saisie par les *leaders* de cette admirable nation chinoise, qui, elle, ne demande qu'à développer dans la paix ses dons millénaires d'aptitude paisible au travail.

Cette moralité, la voici : même au cas, très rare, où la justice internationale se trouverait toute d'un côté, il serait vain de s'attendre à ce que cette justice soit reconnue, tout simplement parce qu'elle est la justice.

Seuls les hypocrites du droit international oseraient l'affirmer. Machiavel — dans sa pureté de cœur, qui lui fit envisager avec franchise tous les problèmes politiques, ce qui valut à ce pur d'esprit une renommée de cynisme — a courageusement affirmé dans ses pages les plus profondes[1] qu'il

1. Les *Deche*. Mais les néo-amateurs de la *real-politik* ne lisent que *le Prince*, et s'imaginent, après, avoir appris la pensée de Machiavel.

n'y a pas de vraie justice juridique si elle n'est pas accompagnée par une justice morale et historique.

Un peuple qui, comme le peuple chinois, n'a pas su contenir dans des limites normales (où alors elles deviennent utiles) les violences des luttes politiques, un peuple qui ne réussit pas à communier dans quelque idéal commun (comme l'idée de liberté en Angleterre), ce peuple-là ne peut pas espérer, n'a pas le droit de mettre son espoir dans une parfaite légalité internationale.

Ce serait tant mieux — on serait presque tenté de dire — si des déboires et des désillusions en Mandchourie apprenaient aux Chinois qu'il est avant tout une nécessité suprême : établir chez soi la concorde nationale et la paix civile.

SFORZA

SOUVENIRS D'UN HOMME VOLANT[1]

A JOHANNISTHAL

Anthony Fokker, après les premiers essais aéronautiques dont on a lu le récit dans la dernière livraison, partit faire un vol d'exhibition à Haarlem, sa ville natale. Puis, en 1911, il décida de continuer ses expériences à Johannisthal, près de Berlin.

En émigrant à Johannisthal, de grande grenouille dans une petite mare que j'étais, je devins en une nuit une toute petite grenouille dans une grande mare. Jusqu'à ce moment-là je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais campagnard. Non pas certes que Berlin m'en imposât, mon amour-propre instinctif était trop fort pour cela, mais je vis que j'avais encore bien du chemin à faire pour arriver à la notoriété. Au premier coup d'œil jeté sur mon aéroplane à l'aspect insolite, tout le monde se gaussa de moi. Les pilotes plus anciens et plus expérimentés, qui avaient une réputation mondiale, considérèrent mon appareil sans ailerons, aux ailes surbaissées, comme une simple plaisanterie. Il ne se trouva personne pour prendre sa défense. Irrité par leurs sarcasmes, je ne voulus pas cependant leur laisser voir ma colère en leur disant sans plus ce que je pensais d'eux et de leurs appareils.

Johannisthal était une petite cosmopolis prospère, car l'aviation était un sport qui avait séduit les esprits téméraires, les mauvais sujets et les aventuriers du monde entier. Il y avait bien aussi des pilotes et des inventeurs sérieux et

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

travailleurs, mais ils étaient la minorité. Bon nombre des pilotes amateurs étaient de riches fils de famille qui trouvaient là un prétexte pour organiser leur existence à leur gré. Éblouies par l'audace insensée de ces hommes, les beautés du théâtre et des boîtes de nuit venaient flâner dans le voisinage du champ d'aviation, se montraient complaisantes, déployaient toutes leur séductions, ne marchandant pas leurs faveurs à leurs héros habituels.

L'animation qui était dans l'air se concentrait en quelque sorte dans le petit café sportif et pimpant, adjacent au champ, que tenait papa Senftleben; le vin, les femmes et les chansons y figuraient toujours sur le menu.

Les pilotes et leurs amies préférées y passaient la plus grande partie de leur temps au milieu de la journée, car on ne volait vraiment que pendant une heure ou deux après le lever du soleil et avant son coucher, quand le vent était tombé. Cette existence dure et dangereuse, mais brillante et folle, était pleine d'attraits pour des jeunes gens qui avaient à peine vingt ans. Une telle réunion capiteuse d'hommes courageux et de jolies femmes créait un peu une atmosphère de roman. Le soir, des bandes joyeuses qui s'organisaient hâtivement allaient en trombe à Berlin faire le tour des endroits où l'on s'amuse.

Quand j'arrivai à Johannisthal, l'as des pilotes d'élite était Willy Rosenstein, un Juif allemand sec comme un sarment. Son nom était sur toutes les lèvres, son portrait partout. Il volait avec un Rumpler Taube, l'un des meilleurs parmi les premiers appareils allemands, et ses inclinaisons en virant à vingt ou trente degrés ne manquaient jamais de transporter l'assistance. Grand favori dans le ciel et au café de Senftleben, il se sentait roi et prenait de grands airs.

On écoutait avec respect toutes ses remarques sur les autres pilotes et leurs aéroplanes. Son opinion devenait par la suite celle de tout le monde.

Pénétrant dans notre hangar deux ou trois jours après notre arrivée, il alla jusqu'à l'endroit où j'avais monté mon appareil, embrassa d'un regard écrasant de mépris mon aéroplane bizarre et se mit à rire. « Voici un moyen de se tuer qui en vaut un autre », déclara-t-il, et il s'éloigna.

Les badauds sortirent sur ses talons en riant eux aussi, tandis que j'avais bonne envie de lui lancer à la tête une clé anglaise pour lui faire expier sa stupidité.

Je n'avais alors aucun ami pour me dire combien j'avais l'air gauche et peu dégrossi. Agé tout juste de vingt-deux ans, je devais sembler aussi ridicule que mon aéroplane à tous ces gens de mise élégante. Je n'avais jamais prêté la moindre attention à mes vêtements. Dans la journée, pendant que les autres pilotes dormaient ou menaient joyeuse vie au casino, je passais tout le temps qui me restait à travailler à l'avion que j'avais alors, ou à établir les plans d'un nouveau modèle. Quand c'était possible, je faisais un somme après le déjeuner, sinon, je m'en passais. Ceux qui se souviennent de moi à Johannisthal avouent que je n'étais rien moins que séduisant; que j'étais généralement très sale, avec les cheveux ébouriffés, le nez toujours fourré dans la culasse d'un cylindre et le visage et les mains barbouillés d'huile. Quand je volais, j'étais vêtu de vêtements de travail ordinaires ou de combinaisons. Les autres pilotes arboraient de superbes costumes d'aviateur, portaient des casques et de grosses lunettes, affectaient des airs de détachement. J'aurais été absolument incapable de parler à une des belles femmes qui se trouvaient là, si l'une d'elles m'avait adressé la parole, mais elles s'en gardaient bien. Je ne me rendais même pas compte que l'on trouvait que je me privais de tout ce qui faisait la vie belle.

Malgré le ressentiment que m'inspirait Rosenstein pour avoir dénigré mon appareil, je ne voulais pas sous-estimer son habileté. J'étais dehors à l'aube pour le regarder, le premier jour où l'on vola. Il savait voler. Il manœuvrait son Rumpler avec aisance et sûreté; non seulement il avait le sens de l'air, mais il savait aussi se faire valoir. Toutefois ce que je vis me redonna du courage. Je pouvais effectuer des inclinaisons plus verticales et des virages plus courts que les siens.

Je le lui montrerais sans tarder.

J'avais accepté l'hospitalité que m'avait offerte, dans un hangar, une compagnie de moteurs, la ***. Cette petite économie était une grande sottise, mais je n'étais pas encore initié aux tours que l'on jouait aux innocents. Le samedi et le dimanche après-midi, on venait en foule de Berlin pour

assister aux vols à Johannisthal. L'avion étant monté et le moteur mis au point, je me trouvais tout prêt pour mon premier samedi.

Comme chaque pilote touchait sur les entrées une part proportionnelle au temps pendant lequel il tenait l'air, la rivalité était vive pour l'emporter. Rosenstein s'adjugeait généralement la plus grosse somme de la journée. On ne s'apitoyait pas sur les pilotes dont les appareils n'étaient pas en état. Moins les aviateurs étaient nombreux dans les airs, plus chacun d'eux recevait d'argent.

Je ne m'étais nullement méfié de ce fait. Je confiai au pilote de la *** que j'allais tenter de rester en l'air plus longtemps que tous les autres. Il savait que je ne redescendrais pas tant que j'aurais de l'essence, car il m'avait vu voler à Mayence. Puisqu'il avait eu la générosité de me prêter une partie de son hangar, comment aurais-je eu l'idée de douter de son amitié? Il se contenta de sourire et me dit de ne pas me laisser donner de faux pfennigs. Je crus que c'était une fade plaisanterie et je m'en allai déjeuner.

A quatre heures, quand le vent fut tombé, je fis rouler mon aéroplane hors du hangar. Méthodiquement, j'injectai de l'essence dans le moteur avec l'aide d'un mécanicien. Le moment était venu de montrer à tous ces gens à quel campagnard ils avaient affaire. Je souriais d'avance de leur stupéfaction. Je fis tourner l'hélice. Le moteur se mit en marche aussitôt avec une rapide explosion et je plongeai sous l'aile pour gagner mon siège de pilote. Tandis que j'étais encore à me glisser sous l'aile, le moteur toussa, puis s'arrêta. Je revins en arrière, furieux, j'amorçai une deuxième fois le moteur avec de l'essence et j'esquissai un nouveau départ. Même résultat. Je supposai que l'essence était impure et encrassait le carburateur. Pendant près d'un quart d'heure, je recommençai la manœuvre — j'amorçais, je mettais l'hélice en marche, je me précipitais sous l'aile, pensant que tout allait bien — et chaque fois le moteur gargouillait, puis s'arrêtait. Une foule de gens s'était assemblée comme par enchantement. On aurait pu croire qu'on leur avait annoncé d'avance un spectacle comique. Ils faisaient des réflexions gouailleuses, insinuant que je n'avais peut-être pas l'intention de voler, que j'avais

peur. N'arrivant pas à comprendre pourquoi mon moteur partait si bien, puis s'arrêtait tout aussi vite, j'étouffais de rage.

Les autres aviateurs étaient tous en l'air, gagnant de l'argent, et je restais là à me démancher le bras pour faire tourner cette stupide hélice. Je n'avais que fort peu de temps pour découvrir ce qui clochait, car la nuit tombait tout de suite après cinq heures. Avec l'aide du mécanicien je vérifiai soigneusement le moteur, m'efforçant d'ignorer les quolibets que nous n'entendions que trop bien. Tout semblait en parfait état. Ce maudit moteur aurait dû marcher, il partait une fois amorcé et il aurait dû continuer à tourner.

J'avais filtré l'essence du réservoir de mes propres mains. Sûrement, il n'y avait rien de ce côté-là, et pourtant il s'était produit un phénomène mystérieux. Allons, autant tout examiner pendant que nous y étions.

En ouvrant le carburateur, nous y trouvâmes un dépôt blanchâtre qui ressemblait à de la cire. J'ignorais ce que c'était, mais je savais fort bien que rien n'avait pu passer à travers la peau de chamois dont je m'étais servi. Nous vidangeâmes néanmoins complètement le réservoir pour le remplir avec d'autre essence.

Le moteur se mit en marche brusquement et ronfla régulièrement. Mais alors il était trop tard pour prendre mon essor et rejoindre mes rivaux. Je ne pus que maudire ce sabotage qui m'avait rivé au sol.

Le lendemain, j'appris que le produit qu'on avait versé dans mon réservoir à essence était du sucre. C'était un procédé sûr pour paralyser un moteur. Si les aviateurs devaient s'envoler trop nombreux, on mettait du sucre dans les réservoirs de ceux qui ne se doutaient de rien, pour que les autres puissent gagner davantage.

Il n'y avait nulle chance de découvrir qui avait fait le coup. Mais je me gardai désormais des hangars partagés par économie. Cette nuit-là, je dormis sous mon appareil et je ne me relâchai plus de ma surveillance. Mon mécanicien m'apportait des sandwichs.

Le dimanche était un jour aussi bon que le samedi pour l'affluence. Toutefois le vent souffla l'après-midi. Deux

pilotes seulement se préparèrent à prendre leur essor, Rosenstein et Wsewolod Abramovitch. Ce dernier, un Russe fort bon pilote, montait un biplan Wright. Personne ne semblait penser que je volerais. On faisait toujours des gorges chaudes de la farce du sucre.

Jamais encore je n'avais volé par un vent aussi fort, soufflant à une vitesse d'environ 4 à 5 milles à l'heure. Si la tête des brins d'herbe s'inclinait imperceptiblement sous la brise, on considérait qu'il « ventait dur ». Le jour était loin d'être idéal pour un début. Par contre, je gagnerais une grosse somme. La part des pilotes ne serait divisée qu'en trois. J'arriverais probablement à me faire 700 marks. En outre j'avais là l'occasion de parvenir à la renommée d'un seul coup. Si je réussissais à voler quand seuls Rosenstein et Abramovitch osaient se hasarder dans le vent, on ne douterait plus de la qualité de mon avion.

Un vrai pilote faisait mille embarras quand il allait effectuer un vol. Il n'en aurait pas fait davantage s'il s'était mis en route pour tenter le tour du monde. Ses admirateurs et ses aides se comportaient comme s'il partait pour ne plus revenir. Un mécanicien s'affairait pour lui passer son costume d'aviateur et lui ajustait avec lenteur son casque sur la tête. Puis sa petite amie du moment se précipitait toute excitée, le serrait dans ses bras et l'embrassait d'un air dramatique. Il lui donnait de petites tapes sur le dos de son air le plus détaché et là-dessus, elle l'embrassait derechef. Pendant que cette petite comédie se déroulait sous les yeux d'une foule qui regardait bouche bée, d'autres mécaniciens faisaient sortir l'aéroplane du hangar avec tout le cérémonial réservé à un cheval de course au paddock. Tout en criant à la foule de leur faire place, ils amenaient l'appareil jusqu'à la ligne de départ. Alors seulement le pilote prenait place, et promenait un regard orgueilleux et farouche sur l'assistance. Le mécanicien mettait le moteur en marche, faisait en courant le tour de l'aile pour clamer quelques mots inintelligibles au pilote, qui agitait les bras comme s'il avait compris. Cette mise en scène truquée, qui était soigneusement réglée, portait à son comble l'excitation. Le public attendait fiévreusement, se dressait sur la pointe des pieds pour voir le décollage.

Moi qui n'avais jamais eu beaucoup de personnel, je faisais fi de telles niaiseries romanesques. Je mis en marche mon moteur et me hissai sur mon siège, puis je sortis du hangar, gagnai le champ et je me trouvais déjà dans les airs, tandis que la foule, attirée par le bruit du moteur, continuait à se diriger vers mon hangar.

La stupéfaction qui se peignit sur tous les visages, quand je passai au-dessus d'eux à 100 pieds d'altitude après avoir effectué une première fois le tour du terrain d'un kilomètre carré, valait la peine d'être vue. Ils étaient tous si sûrs que j'allais m'écraser sur le sol! Personne n'admettait qu'un aéroplane pût voler sans ailerons. Quand ils virent que le mien volait, ils en conclurent sur-le-champ que j'étais un grand pilote, capable de manœuvrer un avion avec lequel tout autre se serait rompu les os.

Le lendemain, les journaux publiaient des comptes rendus élogieux de mon vol, comme si c'était un exploit stupéfiant.

Quand je pénétrai dans le café de Senftleben pour le souper, je fus l'objet d'une attention dont je me serais bien passé.

Des gens qui m'étaient totalement inconnus me demandèrent mon autographe; des femmes qui jusque-là avaient complètement ignoré mon existence me sourirent tendrement. Dans mon inexpérience et ma jeunesse, c'est à peine si je comprenais pourquoi elles souriaient.

Ce brusque changement d'attitude m'ennuya plutôt; je fus satisfait cependant de voir que Rosenstein venait à moi pour se présenter et me serrer la main en me félicitant de mon vol et de mon appareil. L'aviation était toute ma vie. Il aurait fallu qu'une femme fût elle-même aviatrice pour m'intéresser. Je travaillais sans relâche jour et nuit et je n'avais pas le temps de m'amuser.

Ma vie consistait alors à me lever tous les matins à cinq heures, quand ce n'était pas plus tôt, à sortir mon appareil et à voler, si les circonstances le permettaient. Après cela, j'allais chez Senftleben pour le petit déjeuner, puis je montais parfois jusqu'au second, où se trouvait ma chambre à coucher-bureau. La plupart des autres pilotes, qui s'étaient levés de bonne heure comme moi, se couchaient alors jusqu'à midi. Moi je retournais au hangar pour travailler. Tant que mon père

me fournirait des fonds, je me sentais dans l'obligation de consacrer tout mon temps à atteindre le but que je me proposais. Je continuais toujours à lui envoyer des lettres enthousiastes, en lui demandant quatre ou cinq mille marks de plus. Bientôt je les lui rendrais. Sa confiance en moi persistait, bien qu'il protestât de plus en plus en comptant les sommes qu'il engloutissait dans l'aviation.

Ma renommée en tant que pilote, et aussi en tant qu'inventeur, grandissait à Johannisthal plus vite que mes revenus n'augmentaient. L'aéroplane qui devait me servir à initier des élèves à l'art du vol n'était pas encore achevé. Nous comptions toujours sur les exhibitions pour joindre les deux bouts, mais nous nous trouvions toujours en déficit à la fin du mois. Nous espérions tous les jours vendre un aéroplane, mais les acheteurs ne se décidaient toujours pas.

Quand les premiers délégués de l'armée visitèrent mon hangar-atelier « Fokker Aeroplan Bau » (Atelier de construction d'Aéroplanes Fokker), je leur aurais bien offert de leur construire un aéroplane juste au prix coûtant, s'ils en avaient voulu. Mais ils repartirent en se contentant de m'exprimer combien cette visite les avait intéressés.

Ils ne revinrent que six mois après pour me proposer d'effectuer un voyage de Johannisthal au centre d'aviation militaire de Doberitz, distant d'environ trente kilomètres, voyage qui devait servir à expérimenter mon appareil pour le faire adopter par l'armée. J'acceptai avec empressement.

Je ne m'étais guère éloigné de l'aérodrome pendant les vols d'exhibition, cependant le trajet de Doberitz était loin d'être difficile pour moi. Après avoir soigneusement révisé l'appareil, pour parer à tout accident, j'accomplis le trajet sans difficulté et atterris à l'heure dite en présence d'un petit groupe d'officiers convoqués à cette occasion. Ils ne laissèrent pas d'être impressionnés, mais ce ne fut qu'après mon retour de Russie qu'ils se rendirent. Comme j'étais alors plus réputé, on me commanda deux aéroplanes, au prix de 10 000 marks, et nous en entreprîmes aussitôt la construction.

Peu de temps après, je m'embarquai pour tenter un voyage beaucoup plus ambitieux, de Berlin à Hambourg; il fallait tenir l'air deux heures et demie. Je dus installer des réser-

voirs d'essence auxiliaires. Comme je n'étais pas bon navigateur, — et je ne le serai jamais — un officier de l'armée m'accompagna comme passager. Aussitôt que nous eûmes quitté Johannisthal, et une fois bien en route, je lui confiai la direction. L'avion étant automatiquement stable, sa conduite n'exigeait aucune autre manœuvre. L'officier maintint le cap sur Hambourg et nous atteignîmes la ville sans encombres, mais je n'en avais pas moins passé presque tout mon temps à me demander ce qui allait arriver.

A la suite de ce vol important, qui prouvait ce dont mon appareil était capable, je m'avisai que le gouvernement hollandais, qui, je le savais, figurait au nombre des acheteurs, pourrait devenir mon client. Je conçus le projet d'accomplir le parcours de Berlin-La Haye, mais je me démis le bras dans un accident d'aéroplane trois jours avant la date fixée pour le départ. Un Hollandais de mes amis, Bernard de Waal, qui avait appris à voler dans une autre école, me persuada que ce vol de longue distance me ferait une grande réclame. Il effectua le trajet de 400 milles, avec une seule escale à Hanovre, le 13 mai 1913. Moi, je pris le train. A la Haye, je dis que j'avais glissé en marchant dans une flaque d'huile, pour expliquer pourquoi j'avais le bras en écharpe.

On nous fit une chaleureuse réception et la presse célébra à l'envi notre exploit dans de nombreux articles. On nous filma et nous ne pouvions aller nulle part sans être acclamés. Je croyais que mon propre gouvernement allait sûrement me faire une commande, après toutes les ovations dont nous avions été l'objet. Les manifestations enthousiastes de Haarlem se renouvelèrent. Je me heurtai néanmoins aux difficultés habituelles quand je cherchai à voir un des grands généraux de notre petite armée. Lorsqu'enfin je fus reçu par le général C. T. Snyders, il me promit seulement que ses officiers d'état-major examineraient la question. L'un d'eux vint par la suite à Johannisthal, effectua quelques vols et apprécia notre appareil, mais de commande, point. J'appris par contre, et j'en éprouvai une déception profonde, que le gouvernement hollandais avait commandé des avions en France.

Plus tard, le général Snyders se montra un véritable ami

pour moi, mais la guerre avait passé, mon aéroplane avait fait ses preuves sur le front allemand, et je revenais célèbre. La guerre avait fait du général un enthousiaste de l'aviation et il fut un des pionniers qui organisèrent la randonnée aérienne de Hollande aux Indes.

Toute cette expédition ne fit que me coûter de l'argent. De Waal insista pour que je le laisse revenir à Berlin par la voie des airs. Je dus avoir une sorte de pressentiment. Je lui appris, en un tournemain, à atterrir sur les arbres pour amortir sa chute. Ils offraient une surface moins dure. Mais quand un culbuteur du moteur Argus de 100 CV. se cassa, il trouva un terrain encore plus mou dans une cour de ferme et vint s'enliser avec un floc dans le plus gluant des tas de fumier à cent milles à la ronde. Cette fin venait couronner le tout. L'appareil fut très abîmé et il fallut le ramener par le train à Johannisthal.

En 1912, le monde de l'aviation fut électrisé par la nouvelle que le Français Pégoud avait bouclé la boucle. Ce fut le premier aviateur du monde qui accomplit cette terrifiante acrobatie. Le public payait des milliers de dollars pour le voir. Lincoln Beachey quitta sa retraite pour apprendre la manœuvre qu'il n'avait jamais osé faire. Une fois qu'il sut s'y prendre, il se remit à voler et se tua en 1915.

Une des premières démonstrations de Pégoud à l'étranger eut lieu au champ d'aviation de Johannisthal, en 1913, peu après mon retour de Hollande. L'aéroplane Blériot dont se servait ce pilote avait un gouvernail de profondeur de plus grande dimension et la partie supérieure de son appareil était renforcée, pour offrir une résistance suffisante quand il se retournait. Pégoud était attaché à son siège par des courroies, pour ne pas tomber de l'appareil quand il se trouvait suspendu la tête en bas, au sommet de la boucle. Le jour où je le vis, ainsi que des milliers d'autres spectateurs, il boucla trois fois la boucle; le reste du temps, il se bornait à décrire des virages impressionnants.

Ma plus grande ambition fut de l'égaler.

Et je fus bien le premier aviateur qui boucla la boucle en Allemagne. A partir de ce moment-là, se précisa mon idée de renoncer à la structure automatiquement stable de mon

appareil. Les pilotes commençaient à se sentir en sécurité dans les airs. Sûrs d'être maîtres de leurs avions, ils leur demandaient une plus grande souplesse, afin de pouvoir se livrer à des acrobaties. Le mien était trop stable, il se montrait récalcitrant dès qu'il ne s'agissait plus de voler normalement. La stabilité n'était plus la question inquiétante; une puissance plus grande nous avait donné la facilité de direction qui nous faisait défaut au début. J'abandonnai donc tout à fait le modèle automatique pour le type classique. Mais tout d'abord, j'eus recours à la torsion des ailes, au lieu de faire usage d'ailerons.

Le premier appareil que je construisis après avoir pris cette décision rappelait beaucoup par son aspect les monoplans français, mais il en était totalement différent quant aux détails techniques de la construction. Pour la première fois je me servis d'un fuselage rectangulaire de tubes d'acier soudés. Les ailes, — cellules de bois recouvertes de tissu, — étaient soutenues par des câbles. Dès que j'eus terminé et essayé le nouvel aéroplane, je décidai de tenter ma première boucle.

Personne ne m'avait enseigné comment m'y prendre, je ne savais qu'une chose, c'est que je l'avais vu faire. Pour y arriver, une grande vitesse semblait nécessaire. D'autre part, quand on redresse l'avion subitement, les ailes doivent fournir une résistance extraordinaire. Il y a des chances pour que quelque chose cède. Après avoir décrit quelques cercles, en essayant mon avion avec précaution comme un homme qui tâte du bout de son pied l'eau d'un bain froid, je redescendis et je hurlai à mes mécaniciens de me regarder, que j'allais tâcher de boucler la boucle.

Quand j'eus pris un peu d'altitude, je me pris à souhaiter de n'avoir rien promis. Je me sentis tout à fait épouvanté, j'avais trop peur pour me lancer. Tandis que je m'efforçais de maîtriser mes nerfs, je fis semblant de monter plus haut, désirant que mon moteur s'arrêtât, ou que survînt quelque incident qui me permît de m'en tirer sans déshonneur. Plusieurs fois je piquai pour reprendre de la vitesse; mais chaque fois que je remontais pour boucler la boucle, je me redressais comme un cheval rétif qui se refuse à sauter une barrière.

Je me demandais toujours si j'avais donné à l'aéroplane une solidité suffisante pour qu'il résiste à une telle tension et je repassais dans mon esprit tous les détails de la construction pour être sûr de la force de chaque pièce. Ma situation était pire que celle du simple pilote qui doit se fier aveuglément aux autres. Finalement, je vis que le moteur n'aurait aucune défaillance. Les mécaniciens se tordaient le cou pour me regarder; il n'y avait pas moyen de reculer. Alors je serrai les dents et me dis : « Il faudra bien mourir un jour ou l'autre, autant aujourd'hui que demain. » Là-dessus, je plongeai, je pris de la vitesse jusqu'au moment où le vent se mit à siffler dans mes haubans et je tirai brusquement le gouvernail de profondeur.

L'avion bondit terriblement, se renversa sur le dos avec la rapidité de l'éclair et pendant un instant mes pieds perdirent le palonnier, pendant que nous restions suspendus la tête en bas. J'implorai le ciel que mes courroies ne lâchent pas. Puis nous fîmes un plongeon brusque vers la terre et je redressai l'appareil aussi vite que possible. Une minute après, il avait repris sa position normale et poursuivait son vol.

J'avais réussi ma première boucle et j'étais encore en vie! Cette exclamation dépeint exactement mon sentiment de triomphe et tout ce que j'éprouvais. J'avais bouclé la boucle à 1 500 pieds d'altitude et je n'en avais guère perdu que 200 au cours de toute la manœuvre.

On publia des comptes rendus de ma première boucle dans tous les journaux d'Allemagne. Des offres pour des exhibitions affluèrent de toutes parts. Un impresario se chargea de tout organiser pour moi et annonça la venue d'un aviateur allemand qui avait acheté un vieux Blériot semblable à celui de Pégoud et déclaré qu'il bouclerait la boucle, bien qu'il ne l'eût jamais fait auparavant. L'impresario conclut des engagements successifs dans toute une série de villes. Tout le monde brûlait de voir un aéroplane faire cette acrobatie. On avait peine à y croire, malgré les récits des journaux.

Coblence était la première ville de notre itinéraire. Les gens vinrent par milliers au champ d'aviation pour voir le fameux aviateur bouclant la boucle. La première fois que je m'envolai, je me bornai à effectuer des virages très inclinés

et à décrire des courbes impressionnantes. Je ne me sentais pas la moindre envie de boucler la boucle et j'éprouvais encore une terreur mortelle. Si je pouvais m'en tirer autrement, j'avais bien l'intention de ne pas m'y risquer. Je me livrai par contre aux acrobaties les plus savantes. Quand j'atterris, le public manifestait le plus vif enthousiasme. Il n'avait jamais vu voler ainsi.

De fait, certaines montées étaient si verticales que bien des gens crurent que j'avais vraiment bouclé la boucle.

Malheureusement, un aviateur militaire qui faisait partie du comité savait à quoi s'en tenir. Il réclama, disant que je n'avais pas rempli mon contrat. Nous devions recevoir 10 000 marks pour trois jours, plus 500 marks pour couvrir nos frais. On nous remettait après chaque vol tant pour cent de la somme convenue. Les entrées n'avaient pas atteint le total espéré, car les gens restés dehors voyaient tout aussi bien que dedans. En me dérobant ainsi, je fournissais au comité un prétexte pour refuser de verser le deuxième accompte.

L'impresario, très effrayé par les menaces du comité, me dit que si je ne m'exécutais pas, nous perdrions la plus grosse partie de l'argent. Il fit tant et si bien que je remontai dans mon appareil, et recommençai à décrire des cercles au-dessus du champ d'aviation, tout en me demandant si j'aurais le courage de satisfaire cette foule.

Je me souvenais à quel point la résistance de l'avion avait été mise à l'épreuve et comme il avait frémi, quand j'étais monté brusquement après le plongeon préliminaire

Les ailes allaient probablement se replier en étant soumises à cette pression excessive. Pourtant j'avais réussi une fois. Après avoir bien réfléchi, je résolus de ne pas cabrer aussi vite cette fois. Peut-être la boucle serait-elle ainsi un peu plus facile à effectuer.

Sans tergiverser davantage, je piquai vers la terre, puis je tirai doucement sur le manche à balai. Au bout de deux secondes j'étais sur le dos, sans effort excessif de l'appareil et avec une perte de vitesse moindre que la première fois. Puis je redescendis facilement et me redressai pour reprendre la position d'équilibre normale.

Je m'étais senti infiniment plus à mon aise. Je recommençai encore et un peu plus lentement cette fois; la boucle fut parfaite. L'aéroplane avait pris l'élan nécessaire et sa résistance n'avait pour ainsi dire pas été soumise à une tension exagérée.

Ce fut une révélation; maintenant je savais m'y prendre et à partir de ce moment j'accomplis ce tour de force avec plaisir; c'est d'ailleurs une des acrobaties favorites des aviateurs, quand ils ont saisi la manœuvre. Aujourd'hui les pilotes bouclent la boucle quand ils commencent leurs exercices, le matin.

A l'atterrissage, tout le monde manifesta sa satisfaction, excepté le comité, qui dut faire sortir de ses poches l'argent qui payait le spectacle passionnant dont avaient joui les gens restés dehors.

La tournée continua, mais l'autre pilote ne semblait nullement décidé à tenter l'aventure. Il inclinait et virait verticalement, comme j'avais fait le premier jour, mais n'eut pas le cran d'aller jusqu'au bout. En fait, il n'exécuta pas un seul looping au cours de toutes les exhibitions, mais n'en exigea pas moins 50 p. 100 des recettes. Moi qui savais ce qu'il devait éprouver, je n'eus pas le cœur de réclamer.

A Francfort, les vols eurent lieu à l'aéroport du Zeppelin et j'acquis là un certain savoir-faire qui me servit plus tard quand je voulus présenter des avions. Je m'aperçus qu'il était possible d'impressionner le public sans s'exposer à de véritables dangers. Les spectateurs voulaient avoir l'impression que vous alliez vous casser la tête et puis vous voir vous en tirer par des prodiges d'habileté. Le hangar du Zeppelin se trouvait loin du public, à l'autre bout du champ. Décollant dans la direction du hangar, je volais très bas, piquant droit dessus. A la distance où se tenait la foule, il était impossible d'évaluer exactement l'espace toujours moindre qui me séparait du bâtiment. L'assistance retenait sa respiration, croyant pendant une seconde que j'allais m'écraser contre le mur. Tandis qu'ils me suivaient des yeux haletants, je passais bien au-dessus du hangar, puis je disparaissais derrière, effectuant une brusque descente; je jouais à saute-mouton. Tout le monde, le cœur serré, s'attendait à l'annonce d'une catastrophe. Je volais plus bas que le toit et,

toujours caché par le hangar, je décrivais un vaste cercle au-dessus d'une forêt; caché par les arbres, je restais invisible de longues minutes. Presque tous croyaient déjà ne plus me revoir. Alors, tandis que les spectateurs, les nerfs toujours tendus, s'apprêtaient à apprendre la nouvelle sensationnelle d'un accident, je surgissais brusquement derrière eux, et je passais au-dessus de leurs têtes en leur faisant signe. Après avoir atterri rapidement, je sautais de mon appareil; d'un élan spontané, la foule se précipitait vers moi, hurlant ses acclamations, et m'emportait en triomphe, tandis que chacun me suppliait de signer des photographies. Des centaines de personnes m'offrirent séance tenante de l'argent pour être emmenées comme passagers; je reçus quantité d'invitations. Je refusais l'un et me dérobais aux autres. Je ne me souciais pas de risquer la vie d'autrui et j'étais trop fatigué pour aller dans le monde. Tout mon temps m'était nécessaire pour l'entretien de mon avion. Boucler la boucle était devenu la partie la plus facile du programme, mais semblait toujours la prouesse la plus difficile et restait le clou de la séance.

Notre première tournée se termina par une grande démonstration à Johannisthal, où l'on me proclama le pilote le plus audacieux d'Allemagne. De nombreux officiers de l'armée qui, à la fin de 1913, commençaient à faire de l'aviation, venus pour voir mes loopings et mes acrobaties, y assistaient.

J'évoquai alors mon arrivée à Johannisthal, tout juste un an auparavant, et les railleries dont j'avais été l'objet. J'étais bien aise de constater que Rosenstein était du nombre de ceux qui me regardaient avec envie.

Toutes les villes d'Allemagne qui n'avaient pas eu notre visite au cours de notre tournée dans le pays réclamaient à cor et à cri notre venue. Je continuai à m'exhiber ainsi jusqu'au moment de la guerre. Les journaux rédigeaient des comptes rendus fabuleux de mes prouesses, exagérant les dangers que je courais. Mon père s'en alarma et m'envoya une carte postale, m'adjurant de quitter l'aviation.

« Maintenant que tu es célèbre, écrivait-il, c'est bien le moment de t'arrêter. Tu ne risques plus que de te rompre le cou. »

Je vole toujours.

AUX PRISES AVEC LA MORT

Pour mettre au point l'aéroplane, nous dûmes, nous les premiers inventeurs, non seulement lutter contre la matière et les mécaniciens récalcitrants, mais aussi affronter la mort.

Tous les aérodromes où j'ai passé se sont abreuvés du sang des pilotes, mes frères ou mes amis. Trente-trois de ces vaillants compagnons se tuèrent rien qu'à Johannisthal. Mes souvenirs constituent une longue liste nécrologique. Des souvenirs des chutes ornaient les murs du café Tolinsky, rendez-vous des mécaniciens, qui se dressait à côté du café Senftleben. De fait, l'intérêt qu'éveillait l'aviation à ses débuts était dû en grande partie à la joyeuse perspective de voir les meetings se terminer par un spectacle sanglant digne des solennités romaines. Le public affluait toujours après une catastrophe particulièrement épouvantable. Les premiers pilotes le savaient bien; ils acceptaient le fait, et en tiraient même parti; nous étions des sortes de gladiateurs.

L'aile noire de la mort me frôla de près pour la première fois à Mayence, au début de mes essais. J'avais construit un nouveau gouvernail de direction avec un plan fixe triangulaire en tissu placé juste à l'avant. Le tissu était lacé à son cadre d'acier, offrant ainsi une résistance suffisante, comme je le croyais quand je pris mon vol. Mais lorsque le vent se mit à la faire vibrer violemment, la cordelette du bord avant du tissu se rompit et le plan fixe se mit à flotter librement d'un côté, faisant tourner l'appareil. Je franchis les limites du champ en le maintenant droit à grand'peine.

Je ne pouvais plus faire volte-face, et je n'avais que peu d'essence pour prolonger mon vol; je survolai des arbres, en courant le plus grand risque, pendant douze milles, jusqu'au moment où j'aperçus une petite clairière qui s'étendait en droite ligne devant moi. Mon essence était à peu près épuisée quand je me faufilai dans l'espace libre et j'atterris, en m'arrêtant bien juste devant les obstacles. Il me fallut quelques secondes pour être sûr que mes roues reposaient en sécurité sur le sol.

Peu après cet incident angoissant, on me demanda de voler pendant certaines manœuvres de l'armée dans la chaîne

du Taunus près de Francfort. Comme mon aéroplane à moi ne pouvait emporter qu'une quantité d'essence insuffisante pour un vol d'une certaine durée, j'acceptai qu'on me prêtât un avion que Gœdecker avait construit sur le modèle du Rumpler Taube. Celui-ci avait une queue en éventail, comme celle d'un oiseau, qui servait à la fois de stabilisateur et de gouvernail de profondeur. Cette queue triangulaire offrait une surface de tissu lacé dans l'armature. Il n'y avait pas de gouvernail de profondeur : mais son office était tenu par la partie arrière du plan de la queue que l'on pouvait incliner.

Tout alla bien jusqu'au moment où je survolai les montagnes bordant le Rhin. Je sentis tout à coup une sorte de frémissement dans la queue.

Je me retournai alarmé et je vis que le tissu lacé, déjà en partie déchiré, flottait librement. S'il se détachait tout à fait, je ne pourrais plus ni faire monter ni faire descendre l'appareil; celui-ci ne m'obéissant plus, tôt ou tard je tomberais sur le sol.

Le laçage en avant tenait encore, mais le tissu claquait violemment dans le sillage de l'hélice. J'espérais qu'il résisterait jusqu'à ce que je puisse tourner et atterrir en un lieu quelconque, dans la vallée du Rhin. Pour l'instant je ne voyais partout que des pics.

Chose étrange, j'étais beaucoup plus préoccupé de ne pas démolir l'avion que de sauver ma personne, parce que l'appareil n'était pas à moi. Il fallait presque trois mois pour réparer un aéroplane sérieusement endommagé. J'aurais pu atterrir facilement en le brisant et m'en tirer avec quelques égratignures. Mais je voulais absolument le ramener indemne.

Tandis que je me contentais d'attendre les événements, une pente nue surgit tout à coup sur une des collines que je survolais. En manœuvrant avec précaution, j'atterris dans le sens de la montée, dans une petite clairière à forte pente, et, sans avarie, je m'immobilisai en position normale.

Un groupe de mécaniciens militaires partis à ma recherche dans des automobiles et s'attendant à me trouver mort me découvrit en train de déjeuner de bon appétit dans une ferme du voisinage. Le lendemain matin, la réparation une fois soigneusement effectuée, je pus décoller en descendant la pente et reprendre l'air. Je volai le jour suivant, au cours des

manœuvres, avec les officiers enthousiasmés, heureux que l'appareil ait survécu à son premier parcours.

Le danger était toujours aussi grand, si les accidents auxquels on n'échappait que par miracle n'étaient jamais les mêmes. Une autre fois, alors que je faisais l'essai d'un aéroplane spécial pour le présenter à des délégués militaires allemands, un réservoir d'essence de 300 litres éclata sous la trop forte pression de l'air; la soupape d'échappement ne s'était probablement pas ouverte.

L'essence s'échappait, coulant à flots à côté du tuyau d'échappement d'où sortaient les gaz incandescents.

L'aéroplane allait prendre feu, ce n'était plus, je le savais, qu'une question de secondes. Périr brûlé est une des morts qui épouvantent l'aviateur le plus intrépide.

Je repoussai l'horrible vision qui s'imposait à mon esprit, je descendis rapidement en spirales et me glissai dans un étroit espace entre une rangée d'arbres et une rangée de maisons; jamais je n'atterris à une telle vitesse. Coupant l'allumage, je sautai à terre dès que mes roues touchèrent le sol, et je m'étais déjà mis à courir quand l'avion tout entier s'enflamma, tandis que retentissait un bruit d'explosion.

Le violent déplacement d'air me frappa dans le dos, me projetant à terre, mais je me remis debout et n'en courus que plus vite. Au bout d'une minute j'étais sauvé, mais tout roussi, et j'essayais de me souvenir comment j'avais fait pour échapper à temps à cette fournaise infernale.

J'aurais dû être tué plus de dix fois, car les incidents que je viens de relater ici ne représentent qu'un petit nombre des cas où je n'ai échappé à la mort que par miracle : cela finissait par faire partie de mon existence normale. Ce qui me dépassait, c'était la diversité des moyens dont disposait un aéroplane pour tenter de tuer son pilote. Si je m'en tirais, je ne le devais qu'à ma chance, car, au cours d'une chute, on n'était plus maître des événements à partir d'un certain moment.

Je faillis bien y rester quand j'essayai mon premier hydravion. Je l'avais construit pour remporter le prix de 100 000 francs offert par le comité des courses d'hydravions rapides de Monaco en 1913. Tous les aviateurs étaient invités à y prendre part. Mon appareil, un modèle sesquiplan,

avait été construit pour un moteur Renault 12 cylindres de 100 chevaux, à refroidissement à eau. L'hélice tournait à l'arrière du moteur, juste au-dessus de la queue, qui allait se rétrécissant. Mon mécanicien et moi étions assis l'un derrière l'autre, à la proue, juste devant le moteur.

L'hydravion décolla fort bien de la rivière qui coulait tout près de l'aérodrome de Johannisthal et sembla se bien comporter dans les airs. Mais à ma première tentative pour amerrir, les choses se gâtèrent.

Il fallait réduire le régime du moteur et descendre lentement en vol plané jusqu'à ras de l'eau. Puis, quand l'aéroplane perdait sa vitesse, on tirait sur le manche à balai jusqu'à ce que la coque se posât doucement sur l'eau.

Aussitôt que je réduisais les gaz pour amerrir, l'avant de l'aéroplane piquait vers le ciel. J'avais beau pousser sur le manche à balai pour descendre en planant, le poids de sa lourde queue ne se trouvait point compensé et l'avant se cabrait toujours dès que le régime du moteur baissait. Le gouvernail de profondeur était trop petit. Vivement je donnai plein gaz et je me mis à décrire quelques cercles, cherchant désespérément par quel procédé je pourrais venir me poser doucement sur l'eau.

Je me rendais compte qu'une chute était inévitable. Il s'agissait seulement de trouver le moyen de réduire le danger au minimum.

Ces évolutions au-dessus de la rivière n'étaient rien moins qu'agréables et je me disais que d'ici fort peu de temps, il faudrait descendre en risquant que le moteur de 12 cylindres n'allât creuser sa tombe en m'écrasant. J'eus tout le temps nécessaire pour apprécier la situation à sa juste valeur.

Finalement je décidai que la seule chose à tenter était d'amerrir en pleine vitesse, en venant frapper l'eau avant de couper l'allumage. Le frottement de l'eau risquait de déchirer le fond de la coque, mais il fallait courir cette chance.

Je ne pouvais m'y décider. Trois fois, je crus avoir rassemblé assez d'énergie, mais je remontai aussitôt, juste à l'instant où l'appareil rasait l'eau. La quatrième fois, j'eus assez de cran.

Après que l'emplanture de la coque eut frappé l'eau, je ne me rendis plus bien compte de ce qui se passa. Proba-

blement l'avant se brisa en deux à la carlingue et mon mécanicien passa à travers le fond. Je fus projeté en avant, loin de l'épave, et je surgis des eaux quarante pieds plus loin, nageant et indemme. Je ne voyais nulle part mon mécanicien. Il avait pu être tué instantanément, ou, ce qui était pire, gravement blessé, et, pris sous la masse des décombres, il allait périr noyé.

La queue se dressait en l'air toute droite. Parallèle à la surface de l'eau, à environ un pied au-dessus, l'hélice tournait encore. Au moment même où je fis cette constatation, je vis émerger lentement la tête du mécanicien, juste au-dessous de l'hélice encore en marche. D'une seconde à l'autre il risquait d'être guillotiné. Je ne pouvais arriver jusqu'à lui.

Je hurlai de toutes mes forces.

L'instant d'après, je lui tendais la main.

Pour ne pas nuire à l'aviation, j'avais, à La Haye, déclaré à la presse et à mes autres interlocuteurs, désireux de savoir pourquoi j'avais le bras en écharpe, que je me l'étais démis en glissant dans une flaque d'huile. La vérité était toute autre.

Les premiers mécaniciens, différents en cela des mécaniciens modernes, n'avaient pas toujours conscience de leurs graves responsabilités. Les ouvriers d'aujourd'hui se rendent compte que la vie d'autrui dépend de l'exécution impeccable de leur travail et ils ne s'estiment satisfaits que lorsqu'ils arrivent à la perfection.

Il en était autrement aux premiers jours de l'aviation. Tandis que je construisais des aéroplanes à Johannisthal, j'employais environ vingt hommes. Aucun d'eux n'avait de connaissances techniques sérieuses. J'en étais donc réduit à espérer qu'ils observeraient scrupuleusement mes instructions détaillées.

L'un d'eux fut chargé de faire l'essieu du train d'atterrissage d'un nouvel aéroplane. Deux roues tournaient sur cet essieu, fait de deux tubes s'adaptant juste l'un dans l'autre. L'ouvrier sabota son ouvrage et tâcha de cacher cette malfaçon. Le tube intérieur devait être glissé dans le tube extérieur. Quand il l'y introduisit, il ne put l'enfoncer qu'à moitié; il coupa le bout qui dépassait et l'entra par l'autre extrémité; en apparence, l'essieu semblait intact. Pourtant il avait un

1. Voir page 561.

point faible juste au milieu. J'examinai l'aéroplane une fois qu'il fut monté, je n'y découvris aucun vice de construction et je sortis avec pour l'essayer.

Aussitôt que l'appareil eut pris de la vitesse et rencontra un obstacle, l'essieu truqué se rompit sous le choc, l'aéroplane se mit en pylône et je fus projeté au dehors la tête la première. Les aviateurs n'avaient pas encore songé à faire usage de ceintures de sécurité. Je retombai sur le sol quarante ou cinquante pieds en avant de l'avion. En me relevant je sentis une douleur terrible : je m'étais démis le bras à l'articulation de l'épaule. L'aéroplane était très abîmé à cause de la grande vitesse à laquelle il roulait au moment où l'essieu céda. Seul un heureux hasard m'empêcha de me casser la tête.

L'accident le plus grave — celui qui représente pour moi le pire moment que j'aie vécu — se produisit au commencement de mon séjour à Johannisthal, pendant la semaine annuelle de vols à l'automne. Pendant sept minutes angoissantes, j'attendis la mort, tandis que mon avion désemparé descendait lentement d'une altitude de 2 400 pieds.

La manifestation aérienne de l'automne était le spectacle le plus couru de toute l'année et les spectateurs venus par dizaines de milliers des environs de Berlin allaient être témoins de ma chute.

J'avais pris mon essor malgré la brise que nous qualifions de « rude vent ». J'avais alors une réputation de « pilote des tempêtes ». Abramovitch était le seul aviateur qui volait aussi. Plusieurs autres pilotes moins experts avaient tenté l'aventure, mais les débris de leurs avions attestaient leur insuccès.

On s'écrasait pour faire un tour avec moi. Sa carrière jusque-là sans défaillance incitait les gens à avoir confiance en mon appareil automatiquement stable. Comme nous étions payés pour cela, je ne refusais pas de prendre des passagers.

Après avoir volé pendant vingt minutes, je redescendis pour prendre de l'essence et emmener un des deux officiers à qui j'avais promis de faire faire un tour. Il se trouva que le premier d'entre eux n'était pas dans le voisinage. Impatient de reprendre l'air, je fis monter le second, le lieutenant Schlichting.

Avec le moteur Argus 100 chevaux qui marchait à souhait, nous montâmes rapidement à une altitude de 2 400 pieds. Pendant les trois cents premiers pieds, nous fûmes très cahotés. L'air nous balançait violemment, nous secouait, mettant à une rude épreuve la résistance de l'appareil, et j'avais fort à faire aux commandes pour garder l'équilibre. Une ou deux fois, tandis que nous étions ainsi ballottés, l'officier se retourna avec une expression de curiosité railleuse, comme pour me demander si tout allait bien.

Je lui souris d'un air rassurant et il sembla satisfait. A 2 400 pieds, je mis le moteur au ralenti pour évoluer lentement autour du champ d'aviation. Chaque minute de vol représentait autant d'argent de plus.

Les passagers devaient en ce temps-là avoir une confiance aveugle en leur pilote, car l'aspect de l'aéroplane n'était guère engageant. Les ailes fragiles de mon monoplan simplifié à l'extrême étaient soutenues par huit fils métalliques, quatre en haut et quatre en bas, de chaque côté du fuselage ajouré. Avec les fils, le coefficient de sécurité de l'appareil était de cinq; sans eux, les mâts de l'aile pouvaient à peine se maintenir dans l'air. Mais j'étais alors aussi fier de mon appareil que de mon talent de pilote. Pour l'instant nous étions seuls dans le ciel. Je ne pus m'empêcher de songer que mon avion était le meilleur de Johannisthal. En contemplant le sol au-dessous de nous, j'apercevais les épaves des quatre accidents. Les affaires seraient fameuses le dimanche suivant. Les catastrophes amenaient toujours un public plus nombreux le samedi et le dimanche suivants. On espérait vaguement qu'il y aurait d'autres accidents. Allons, me dis-je plein de confiance, les autres pilotes peuvent tomber, mais moi un charme me protège.

Tout à coup! Poum!

Voilà comment les choses arrivent, inattendues et terrifiantes comme la foudre. Pendant quelques secondes, je ne parvins pas à découvrir ce qui s'était produit, tandis que mes regards parcouraient d'un bout à l'autre l'avion. Puis je remarquai que le fil du haut à l'avant, à droite, était lâche. Un simple coup d'œil à travers le fuselage m'apprit tout. Le tirant du dessous de l'aile, qui soutenait la première travée en vol, avait cassé et pendait, inutile, du chariot d'atterrissage.

Je subissais plus vite que de coutume la punition de mon orgueil excessif.

L'angoisse m'étreignit. A tout instant je m'attendais à voir l'aile se contracter. Une chute de deux mille pieds, nous n'en avions plus pour longtemps.

La catastrophe semblait inévitable.

C'était le fil — dix fois plus fort qu'il ne fallait — qui assurait toute la solidité de l'aile, beaucoup plus que l'armature d'acier, qui n'était pas destinée à soutenir deux travées sans support. Déjà elle pliait sous la tension.

Mais si je m'attendais à mourir, tout espoir ne m'avait pas abandonné. L'armature n'avait pas encore cédé. On voyait parfois des miracles.

En examinant rapidement le sol qui se trouvait au-dessous de nous, je constatai que nous survolions une petite forêt qui bordait l'aérodrome. Les risques seraient moindres en tombant dans les arbres que sur le sol dur. Je descendis en vrille avec précaution. L'armature de l'aile nous donnait une chance de salut. Elle n'allait pas se casser instantanément.

Je résolus alors de me servir de mon passager. Si je pouvais seulement le décider à sortir de la carlingue en rampant et à se maintenir sur le longeron, son poids, en pressant sur l'aile, la remettrait en place et l'empêcherait de se briser.

Je me livrai à une mimique frénétique. Il me regarda tout étonné, puis sembla comprendre. Je hurlai des ordres probablement peu explicites, je lui montrai du doigt l'armature. Il se hissa péniblement jusque sur l'aile, avec des mouvements incertains à cause du vent violent, il chancela, reprit son équilibre, puis son pied passa à travers l'entoilage de l'aile.

J'étais glacé d'effroi à l'idée qu'il pouvait saisir le tirant avant du train d'atterrissage pour se relever. Nous étions perdus dans ce cas. Mais il chercha à s'accrocher au fuselage, dégagea son pied et me regarda d'un air découragé.

Je vis qu'il n'y avait rien à faire. Il était brave, mais il n'était pas mécanicien. Les explications seraient trop compliquées. Il pourrait se rattraper à ce tirant si son pied glissait de nouveau. Il ne pouvait pas savoir que son poids, placé à l'endroit voulu, aurait fait pencher la balance en notre faveur. Je lui fis signe de regagner son siège.

Sans espérer en sortir vivant — j'avais vu trop de pilotes se tuer sous mes yeux — je m'efforçais de saisir la moindre chance de salut. Si l'aile s'affaissait à mille pieds, notre mort était certaine, je le savais. Néanmoins je continuai à décrire des cercles au-dessus des arbres pour amortir notre chute. Je ne voulais pas mourir, non pas tant parce que j'avais peur de la mort — j'étais trop jeune pour en avoir peur — mais parce que j'avais encore tant de choses à faire; j'avais la tête pleine de nouveaux modèles d'avions qui ne seraient jamais construits si je disparaissais.

Je pensais au chagrin de mon bon père et de ma bonne mère, à la triste façon dont ils seraient récompensés du mal et des soucis que je leur avais donnés.

Pour atténuer la pression qui s'exerçait sur l'aile endommagée, je descendais doucement en planant. Une fois descendu à une altitude d'environ 500 pieds, je repris un peu courage. L'armature semblait capable de tenir, tout en oscillant plus qu'auparavant. Tout cela n'avait duré que quelques secondes, mais en l'air, le temps paraît couler lentement dans de pareilles conjonctures. J'avais beaucoup plus de temps que je ne souhaitais pour réfléchir. Nous étions encore descendus de 150 pieds. Je me dis que je pourrais tout de même atterrir et je dirigeai l'avion de façon à survoler les arbres en lisière du champ d'aviation, avec l'idée qu'à la dernière minute, je pourrais encore ramener l'avion au-dessus du champ. Nous arrivions de plus en plus bas; l'aile tenant encore, je résolus de tenter l'atterrissage.

Nous atteignîmes la zone agitée de l'air, juste au-dessus du sol. L'aile eut à fournir une plus grande résistance et le frêle engin se mit à tanguer et à rouler. Je vis l'aile se recourber dangereusement. Je fis des efforts désespérés pour ramener l'avion au-dessus des arbres. J'entendis quelque chose se déchirer; c'était l'entoilage. Instinctivement je raidis tous mes membres dans l'attente de l'écrasement sur le sol.

Quand il se produisit, je ne le sentis pas. Le choc me fit perdre connaissance.

Quelques minutes plus tard je revins à la vie. Il y avait un rassemblement autour de nous. Je n'avais pas encore tout à fait repris mes esprits. Pendant un moment je me démenai

vainement autour de l'épave, obsédé par deux pensées : qu'était devenu mon passager et pourquoi le fil s'était-il rompu? On me dit que mon passager allait bien. J'appris seulement le lendemain qu'il était mort.

Je fouillai nerveusement dans les débris pour trouver ce fil brisé. Des amis arrivèrent et me pressèrent de monter dans mon automobile. Je refusai de laisser le volant à quelqu'un d'autre, mais comme je prenais place sur mon siège, je sentis mes forces m'abandonner. On me ramena.

Une fois rentré, je m'évanouis et restai plusieurs heures sans connaissance. Il paraît que j'avais des côtes brisées et une hémorragie interne.

Je ne pus rester plus de trois jours au lit malgré les objurgations du docteur. Mon sternum était un peu rentré.

J'appris à l'aérodrome qu'on avait fait une enquête officielle, mais ce n'était guère qu'une formalité. En examinant moi-même le fil, je ne pus découvrir que la matière fût défectueuse. La rupture n'était imputable qu'à une paille du fil d'acier trempé. Nous employâmes des câbles désormais.

Je craignais que cet accident, aggravé de la mort de l'officier, ne fût fatal à ma réputation. Mes rivaux s'employèrent à qui mieux mieux à tirer profit de ma chute à mon détriment, déclarant que mon appareil ne valait rien. Par moments je me prenais à souhaiter d'avoir péri avec le lieutenant Schlichting et mis fin de la sorte à mes tribulations interminables.

Quelques années plus tard, je rencontrai sur le front l'officier qui avait été inscrit pour effectuer le premier vol. Il se présenta en ces termes :

« Je suis l'officier que le hasard a sauvé quand vous êtes tombé avec l'Oberleutnant Schlichting. »

Nous frôlions souvent la mort d'aussi près. Nous qui fûmes les pionniers de l'air, nous devions l'affronter ainsi et recommencer indéfiniment.

ANTHONY FOKKER
et BRUCE GOULD

(Traduit par L. BAILLON DE WAILLY.)

(*A suivre.*)

CHEZ MADAME CORNUEL

UN SALON BOURGEOIS AU XVIIE SIÈCLE

Avant les premières années du XVIIe siècle, les femmes sont, comme le dit Carlyle de sa nation taciturne, « un grand peuple qui n'a pas encore parlé. » Elles vont se rattraper très vite, et tandis que Richelieu invente la monarchie absolue et l'Académie Française, elles établissent leur règne dans la société et la littérature par la conversation. « Causer devient la principale occupation de ceux qui ont quelque esprit », assure Madeleine de Scudéry, qui connut dans tout son éclat l'Hôtel de Rambouillet et en recueillit la tradition à son fameux Samedi.

Alors s'inaugure ce commerce charmant où hommes et femmes se font mutuellement les honneurs de leur intelligence. Ce fut une merveilleuse découverte, entre les années 1620 et 1660 environ, que le plaisir social, et un mot nouveau le consacre : l'*urbanité*. Paris, d'abord, puis la province, tout ce qui possède en France loisir et fortune, savoure les délices de l'urbanité.

Les grands seigneurs cessent d'être des soudards, les humanistes deviennent plus humains, les femmes moins frivoles, et les voici tous baptisés du même vocable : *les honnêtes gens*. Une élite désormais existe, capable de comprendre et même de favoriser l'éclosion de grandes œuvres. Le climat de l'art classique est formé.

La bourgeoisie, — parlementaires et financiers cossus —

veut prendre sa part de ce luxe. Cette classe, dont la force ascensionnelle a toujours eu chez nous quelque chose d'héroïque, travaille à s'élever par l'argent et par la culture, deux puissances alors conjuguées. Les femmes, avec l'application tenace héritée d'innombrables aïeules ménagères, se mettent à piocher le bel esprit. Les plus fines, dès leur coup d'essai réussissent, et celles qui sont nées avec un beau naturel parviennent sans effort à cet art de bien causer. Derrière la noble façade d'un hôtel du Marais, dans la salle haute, le meuble d'une sombre richesse, les ors discrets, les laquais bien dressés font à la bourgeoise et à la grande dame un cadre identique pour d'identiques scènes de la comédie mondaine, et les mêmes acteurs jouent les rôles. Mêmes assauts de madrigaux et de potins qu'on se lance et relance : une curiosité piaffante, universelle. Heureuse propension des oisifs à s'occuper de ce qui ne les regarde pas, sur quoi est fondée, sans doute, la médisance, mais aussi l'aménité, qui fait l'agrément du monde, et un désintéressement très utile aux beaux-arts!

Chez Madeleine de Scudéry, par exemple, fille de petite noblesse, mais qui se cramponne à son titre, c'est le savoir, le bien dire et la bonne grâce qui attirent des hôtes illustres, dans un milieu composé principalement de bourgeois lettrés et d'académiciens. De même chez madame Aragonnès, veuve opulente d'un partisan. Mais tandis que chez ces dames on subtilise à l'excès sur la galanterie, chez le millionnaire Cornuel, ce qui fait de sa maison l'une des plus agréables de Paris, c'est l'humeur joyeuse de sa femme : la célèbre madame Cornuel, esprit satirique et moqueur dont on cite partout les mots. Parmi tout ce qu'il y avait de distingué — ou, comme on disait, de *précieux* —, cette bourgeoise a vraiment tenu le sceptre de l'esprit, ce qui alors était à peine une métaphore.

Guillaume Cornuel, conseiller du Roi, adjudicataire, en 1620, des cinq grosses fermes de l'impôt, et en 1628 Trésorier de l'extraordinaire des guerres, représente une de ces puissances d'argent que le peuple envie et diffame, que les grands et les ministres eux-mêmes doivent prendre en considération. Son frère, Claude Cornuel, jadis Intendant des Finances puis Président à la Chambre des Comptes, atteint à une opulence

que la légende amplifiera peut-être et qui fera pleuvoir sur lui les plus cruelles mazarinades.

Guillaume Cornuel, d'abord marié à une veuve, madame Legendre, pourvue d'une fille, Marion eut d'elle une autre fille, Margot. Si de cette première femme nous ne savons rien, il paraît que cette Marion, cette Margot, toutes deux vives et jolies, réjouissaient le logis du financier, situé rue des Francs-Bourgeois. Cet homme, assurément, n'aimait pas les maisons tristes, car sitôt veuf il ne songea qu'à convoler.

C'est ici qu'entre en scène la fameuse madame Cornuel, la seule connue, dans l'histoire, des deux épouses du financier. Ce fut le jour même de l'enterrement de sa femme qu'il jeta les yeux sur une jeune beauté de vingt-deux ans, et « l'ayant ensuite rencontrée dans une assemblée où elle brillait par-dessus les autres dames, il lui prit un bouquet qu'elle avait à son côté. Cette liberté témoignait qu'il la voulait épouser[1] ». Quinze jours plus tard, le 7 février 1627, il l'épousait en effet.

La nouvelle mariée, aux yeux étincelants de malice, mais qui savait, malgré son humeur fringante, prendre de ces airs languissants qui affolent un amoureux, avait autant d'esprit qu'on en peut avoir et allait en égayer moins son époux, peut-être, que tout le reste du monde.

Elle s'appelait Anne Bigot. Elle était née à Orléans, en 1605. Son père, Jacques Bigot, était intendant du duc de Guise. Dans sa jeunesse, elle avait été, paraît-il, « furieusement dorlotée. » Dans les familles bourgeoises, une éducation moins figée par l'étiquette que chez les nobles, où sévissaient de revêches gouvernantes, favorisait l'éclosion du naturel. Ah, que celui de la petite Bigot dut avoir libre jeu! On imagine ses caprices, ses « mots » précoces d'enfant gâtée : tantôt gentils, tantôt cruels. Elle, qui disait du duc de Rohan qu'il « était bien né, mais qu'il avait été mal fouetté », ne dut pas souvent recevoir le fouet. Mais l'eût-elle reçu, — la sévérité s'alliait bien alors avec la tendresse, — rien n'était capable de refréner cette vive humeur, encore si verte quand elle mourut, à quatre-vingt-neuf ans.

Si Cornuel avait souhaité d'animer son logis, il y eut bientôt plus d'éclats de rire et de joyeux tourbillons qu'il n'en

1. Tallemant des Réaux : *Historiettes*.

voulait. Cette jeune femme, aussi gaie que ses belles-filles, a une vraie fringale de plaisirs; elle est jolie, amusante et coquette : un entrain du diable. Vraie diablerie, en effet, que cette scène rapportée par Tallemant, et tout à fait digne d'un fabliau : « Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient ensemble quand elle s'avisa d'une plaisante folie : un soir, qu'elle avait fait semblant d'aller dehors à une assemblée du voisinage, elle s'habilla comme on représente les âmes qui reviennent, et, sur le minuit, va tirer les rideaux de ce pauvre homme, et lui fit des reproches de son ingratitude et après elle se mit à rire comme une folle. » Mauvais goût? oui; méchanceté? non, sans doute. C'est la jeune mariée sûre de son empire qui se donne le plaisir de triompher de la première femme en taquinant l'époux trop épris.

Ce mari, en effet, la gâte et l'adule. Les sommes qu'il met dans ses mains pour ses fantaisies font scandale. En une seule soirée, il lui donne dix mille livres pour aller jouer. Elle, « nullement touchée d'avarice, abandonnait l'argent au premier venu ». Chez elle, la clef était sur son cabinet, prenait qui voulait. Pour elle encore, il fit bâtir à la campagne, « le plus mal à propos du monde », remarque Tallemant, car la réduction des rentes sur l'Hôtel de Ville le ruina en partie. Des satires de l'époque lui reprochent « ces palais » qu'il élève pour sa femme, et les cinquante mille livres qu'il dépense par an pour ses plaisirs. Ce sont là façons de nouveau riche. Le train de la maison est somptueux : carrosse, laquais, habits de la bonne faiseuse, soupers, bal, comédie, le financier prodigue tout ce qui peut divertir ces trois femmes enjouées qui attirent chez lui tous les gens du bel-air.

Les voici qui défilent maintenant dans le salon de la rue des Francs-Bourgeois; la situation de Cornuel et de son frère le Président, ses relations d'affaires avec les ministres et les grands l'ont mis à même de traiter avec ce qu'il y a de mieux à Paris, mais ce n'est pas pour lui qu'on vient au logis, c'est pour sa femme et ses deux jolies filles. Ce sont elles qui savent attirer d'abord le monde qui s'amuse, le premier, toujours, à franchir la barrière des castes. Elles sont sûres que l'autre suivra tôt ou tard. Ah! on ne s'ennuyait pas chez madame Cornuel, mais il fallait être capable de donner la réplique à

ce trio de Célimènes dont l'esprit était toujours en fortune. Un croquis de ce salon a été tracé par le poète La Mesnardière :

Chez Cornuel, la dame accorte et fine,
Où gens fâcheux passent par l'étamine,
Tant et si bien qu'après que criblés sont,
Se trouve en eux cervelle s'ils en ont.
Si n'en ont pas, on leur fait bien comprendre
Que fats, céans, onc ne se doivent rendre,
Et six yeux fins, par s'entreregarder,
Semblent leur dire : allez vous poignarder.

« Six yeux fins », c'est joliment dit, mais d'autres témoignages permettent de discerner un peu les physionomies des trois femmes. De Margot Cornuel, Vineuil nous apprend qu'elle avait « un air gai et enjoué répandu dans ses discours et ses actions, une taille d'une juste proportion, ni trop grande ni trop petite, un embonpoint honnête, le visage d'une forme agréable, des yeux brillants, animés par l'esprit ». Que voilà bien de ces portraits passe-partout comme le XVIIe siècle les a trop aimés!

Mademoiselle de Scudéry nous intéresse plus lorsque, dans le Grand Cyrus, elle nous fait le portrait de la jeune femme sous le nom de *Léonise* : « Elle avait je ne sais quoi de si doux et flatteur dans l'air du visage que ses yeux n'ont jamais pris de cœur sans donner apparence de toucher le sien[1]. » C'est, en termes galants, nous apprendre que la fille était coquette. Elle était courtisée par la plus brillante jeunesse, les La Rochefoucauld, entre autres : le duc et son fils, le prince de Marsillac, lui ont fait la cour. Les *Mémoires* de mademoiselle de Montpensier nous ont conservé un portrait de Margot et nous apprennent que Vineuil le composa pour M. de La Rochefoucauld. Il la nommait « la Reine Marguerite » et tous l'appelaient ainsi familièrement. Eut-elle des liens particuliers avec lui? Était-elle *sa* « reine », ou plutôt la coquette souveraine de toute cette jeunesse dorée? Ce qui est sûr, c'est que, pendant le carnaval, elle courait masquée avec la comtesse d'Olonne, dont on connaît les scandales, le marquis de Sillery, le prince de Mar-

1. *Le Grand Cyrus*, Tome V, Livre III.

sillac, à travers les lieux de plaisir de l'époque et notamment la célèbre Foire Saint-Germain.

« C'était, à l'autre bout de Paris, entre la rue de Seine et Saint-Sulpice, deux grandes halles couvertes d'une immense charpente. Neuf rues se coupant en angle droit les partageaient en vingt-quatre îles bordées d'innombrables huches où paradaient les marchands [1]. »

Dans un poème bouffon, en vers mirlitonesques, Scarron nous a conservé la curieuse physionomie du lieu. Incroyable tohu-bohu, où les carrosses n'avancent qu'avec peine dans des allées encombrées de chalands et de baladins :

Les cochers ont beau se hâter,
Ils ont beau crier : gare, gare,
Ils sont contraints de s'arrêter :
Dans la presse rien ne démarre.
Le bruit, les pénétrants sifflets
Des flûtes et des flageolets,
Des cornets, hautbois et musettes,
Des vendeurs et des acheteurs,
Se mêle à celui des sauteurs,
Et des tambourins à sonnettes
Des joueurs de marionnettes.

Boutiques des épiciers, annonçant le poivre blanc et la cannelle, des confituriers, qui vantent leurs dragées, leurs pâtes, leurs friandises, et chez qui l'on s'installe pour déguster de l'aigre de cèdre, breuvage exquis; étalages des marchandes de modes avec leurs affiquets tentants, des orfèvres où brillent les bijoux, des gaufriers d'où s'échappe l'odeur du fromage et de la friture, enfin les magasins de curiosités rares :

Menez-moi chez les Portugais,
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandises de la Chine,
Nous y verrons de l'ambre gris,
De beaux ouvrages de vernis
Et de la porcelaine fine....

Dans cet agréable désordre, on comprend que trouvent leur compte les filous et les tire-laine :

Maint petit diable chamarré
Fait au bourgeois guerre cruelle....

1. Sauval, *Antiquités de Paris.*

« Ce grand as de pique » qui se heurte à vous pourrait en avoir à votre pochette, et ce jouvenceau qui se glisse chez le confiturier saura bien se régaler gratis.

Mais la foire est aussi « l'élément des coquets ». C'est dire qu'elle devient le rendez-vous du beau monde :

Arrivent ici des beautés
Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre,

Elles y sont accompagnées de leurs galants

Poudrés, frisés, luisants, polis,
Les appelant soleils à l'ombre.

Il y a bien des refuges commodes dans cette presse, et bien des ententes qui se nouent :

Sous le prétexte de bijoux,
Que l'on fait de marchés chez vous
Qui ne se font qu'à la brune.

Cette foire où l'on vend de tout et où se fait plus d'un commerce clandestin est donc un lieu d'extrême licence; ce n'est pas un trop bon endroit pour mener s'y promener des jeunes filles. Mais Margot est depuis longtemps émancipée. Elle et sa sœur se sont établies dans l'usage d'être adulées et leurs soupirants servent leurs caprices, à moins que, de connivence, ils ne trouvent l'endroit favorable pour dissimuler une intrigue. On leur a prêté bien des amants. Qui peut savoir? Mettons que ce furent de trop riantes demi-vierges. Marion Legendre a été aussi une beauté recherchée autant que redoutée pour son esprit caustique. Elle semble avoir fait partie plus étroitement que Margot du cercle des Précieuses. Elle fut liée intimement avec Madeleine de Scudéry et ses amies, qu'elle rencontre souvent chez sa sœur, Jeanne Aragonnès. Plus curieuse que Margot, sans doute, des choses littéraires, elle est, d'après tous les témoignages du temps, une « illustre » du groupe Scudéry, nommée Glycérie par Somaize dans le *Dictionnaire des Précieuses*, bien qu'elle fréquente aussi chez elle un monde plus libre et même libertin. Aussi ne sera-t-elle nullement une renchérie, mais plutôt une de ces grandes moqueuses, qui ont la flèche rapide et qui font à leurs « mourants » la vie dure (assez jolies d'ailleurs et

séduisantes pour avoir ce droit de persécution). Un jour, pourtant, le jeu finit, les amants se lassent et elles restent filles.

Voyez *Cléodore* entrer dans un salon : c'est la beauté altière : « Cléodore était ce jour-là habillée de blanc et parée de diamants, ayant sur la tête quantité de plumes incarnates que l'on entrevoyait à travers son voile... les yeux admirablement beaux, le teint fort blanc et la mine fort haute. » Cette jolie femme ne laisse pas d'être un peu fière. « Il faut que tout le monde ait de la complaisance pour elle, quoiqu'elle n'en ait guère pour personne. Si ceux qui la voient ne sont pas fort honnêtes gens, elle ne pourvoit guère à la conversation et ne se soucie pas beaucoup s'ils l'estiment ou s'ils ne l'estiment pas. Elle ne parle point à ceux qui ont des défauts qui lui déplaisent, ou si elle le fait, c'est avec une langueur et une indifférence à désespérer ceux qui ont assez d'esprit pour s'en apercevoir. » Une pimbêche, direz-vous? Eh oui, mais quand elles ont le « je ne sais quoi », ces pimbêches-là tournent les têtes, et la bonté simple pâlit auprès d'elles. Ajoutons que la demoiselle montre le travers assez bourgeois qui est « de faire une notable différence des honnêtes gens de la Cour aux autres. Elle ne sait que dire à ceux qui ne savent pas les nouvelles de la Cour, qu'elle sait admirablement. » Il faut pour lui plaire être né et être galant. Elle a des mots cinglants, sait répliquer du tac au tac. Le maréchal de Gassion vieille « culotte de peau » assez rude, exprime devant elle son dédain de la galanterie : « Quel diable de plaisir d'aller au Cours et faire l'amour! Cela est bien comparable au plaisir d'enlever un quartier. Femmes et vaches, ce m'est tout un, mordiaux! — Et pour moi, lance Marion, bœufs et Gassions, ce m'est tout un! » On comprend qu'elle préfère à ces propos sans urbanité l'amitié, les fines cajoleries des beaux esprits qu'on rencontre chez sa sœur, surnommée « *Philoxène* », dans la *cabale* précieuse. L'un, entre autres, lui fait une cour assidue et badine, et cet amoureux écrit aussi bien qu'il parle. C'est Paul Pellisson, le chroniqueur du Samedi. Nous avons de lui deux lettres adressées à mademoiselle Legendre dont l'une, très longue, est un madrigal continu. Marion est alors à ce château de Fresnes, belle demeure de

madame du Plessis-Guénégaud, si souvent nommée par madame de Sévigné, qui s'y rendait avec madame de La Fayette. A ce moment, mademoiselle de Scudéry et quelques autres personnes de ses amies y séjournent. Pellisson, sigisbée à face camuse, mais académicien galant et disert, est retourné à Paris. Mademoiselle Legendre lui a « absolument ordonné » de lui écrire. Il trouve ce commandement bien doux, mais « il me semble, mademoiselle, écrit-il, que vous m'aimiez un peu mieux de loin que de près. Ne serais-je point pour vous comme cet homme dont M. Bautru disait « qu'il avait l'absence agréable? » Il plaide ingénieusement sa cause :

Cet esprit qui, dans l'ordinaire, paraît si souvent, malgré que j'en aie, froid, sombre et mélancolique, ressemble à ces grottes de romans, car il a l'ouverture fort petite, il se faut courber pour y entrer, il n'y a rien de plus triste en apparence, mais quand vous prenez la peine d'aller plus avant, vous y trouvez, je ne dis pas les richesses de la grotte de Merlin, Dieu m'en garde, ni un palais aussi beau et aussi vaste que celui de Fresnes, mais des appartements raisonnables et commodes jusque dans les moindres recoins, plus de joie, plus de lumière et de gaieté que cette entrée obscure n'en semble promettre.

Mais ce n'est entre eux que marivaudage; ce n'est pas chez Marion que l'on trouve à placer son cœur et déjà Pellisson a découvert l'amie délicate et tendre qui fixera son attachement : Madeleine de Scudéry.

Celle-ci semble avoir eu une sympathie marqnée pour Marion Legendre, car elle aimait les gens d'esprit. Elle écrivait un jour : « Je ne sais, mademoiselle, quelle vertu particulière vous avez. Quand on n'a ni le dessein ni la pensée de vous écrire, on vous écrit pourtant : cela ressemble tout à fait à : Je ne veux point aimer et j'aime. » La romancière devait faire aux deux sœurs une place dans le *Cyrus* : on y voit Cléodore et Léonise rivales l'une de l'autre, ce qui est fort vraisemblable, car elles n'avaient que trois ans de différence et elles devaient avoir les mêmes soupirants. Mais Margot était plus richement dotée. Pendant un temps, elle passa même pour une des plus grosses héritières de Paris, car on lui avait donné pour parrain Cornuel le Président. Cet oncle richissime avait même pris Margot chez lui, il l'aurait mariée et faite duchesse un jour, si les parents ne s'étaient

brouillés avec lui et n'avaient retiré leur fille. Il ne lui laissa en mourant que dix mille écus.

C'est de lui que les satires du temps font un sinistre portrait, en dépit des aumônes qu'il léguait par testament :

Ci-gît ce fameux gabeleur,
Ce tyran, ce roi des harpies,
Qui, plus subtil qu'un bateleur,
Changea ses vols en œuvres pies.

Il donna beaucoup, mais je gage
Qu'il pouvait donner davantage
Sans donner un double du sien.

Une autre épitaphe finit par ce trait :

Les pauvres ont perdu leur père :
Il en a fait un million.

Sans la dot du parrain, Margot s'établit pourtant, mais fort tard. Elle épousa en 1652 M. de La Ferronnays, Gouverneur du château de Vincennes. Marion ne se maria pas.

En 1657, Guillaume Cornuel « prit la peine de se laisser mourir. » On lui fit de belles funérailles. Toute la Cour y alla. Mais son oraison funèbre fut courte; elle fut prononcée par madame Pilou, une voisine, vrai caquet bon bec, dont tout le quartier citait les mots : « M'amie, ne vous affligez point, dit-elle à la veuve : votre mari est mort bien gentiment, et bien gentiment on l'a enterré. » Ces condoléances durent plaire à madame Cornuel, qui n'aimait pas les grimaces. Ce mari, « prédestiné » par son âge et son extrême complaisance, on ne se demande pas s'il fut trompé, mais combien de fois il le fut. Un certain Francinet, un sieur de Genlis, le marquis de Sourdis, et puis? Ce dernier semble avoir fixé assez longtemps l'attachement de la dame, autant qu'elle en était capable. C'était un original. Ami de madame de Rambouillet, de madame de Sablé, il ne manquait ni d'esprit, ni de savoir : romans, sciences, morale, théologie, il a touché à tout. Mais il était brouillon, versatile et vaniteux, il aimait le grand train et donnait terriblement dans la livrée. « Il n'irait pas à Jouy, dit Tallemant, sans tous ses mulets, son chariot et son fourgon. » Madame Cornuel s'égayait de le voir en cet équipage : « Que vous voilà aise, lui disait-elle, il me semble

que c'est Jacob et ses chameaux. » Car elle ne le ménageait pas plus que d'autres. « Pourtant elle faisait la maîtresse chez lui et d'une manière assez haute : la marquise en enrageait. » Lui subissait la fascination de cet esprit mordant, mais se divertissait mieux quand sa verve s'exerçait sur d'autres. A la fin, pourtant, il regimbait. Il lui semblait qu'elle voyait à travers son pourpoint ses plus secrets sentiments et il ne voulut plus s'exposer à ses épigrammes. Pendant la Fronde, comme il était Gouverneur d'Orléans (« Gouverneur d'eau douce », disait-elle, car elle ne pouvait le prendre au sérieux), elle voulut se réfugier dans cette ville, lors des troubles de Paris. Il ne le voulut pas, de peur qu'elle ne le tournât en ridicule, et il n'avait pas tort, car le duc de La Feuillade assurait que « si elle voulait, elle tournerait en ridicule la bataille de Rocroy, qui était pourtant la plus belle chose qui se soit faite depuis les Romains. » Elle était de ceux qui poussent l'esprit au point où il est une limite pour l'intelligence.

La seule lettre que nous possédions de madame Cornuel est justement relative au marquis de Sourdis. Elle est adressée à son amie la comtesse de Maure, le 25 octobre 1659. L'âge des amours est passé. Madame Cornuel a cinquante-quatre ans, elle est telle que nous la représente le seul portrait qui nous en soit resté : une figure un peu grasse, où les fossettes malicieuses encadrent le double sourire des yeux et de la bouche, avec l'air d'assurance d'une femme qui a régné par l'esprit et la beauté. « Il y a longtemps qu'elle a fait le calus sur cette amourette » avec le marquis; les sentiments se sont changés en bonne amitié et elle garde pour le vieux maniaque spirituel une indulgence narquoise qui n'ôte rien à sa verve :

Nous avons vu le marquis de Sourdis, céans. Si M. le comte de Maure se récrie du portrait que j'en fis, il y a quinze jours, ce n'est rien de le peindre de mémoire. Il en faut faire sur l'original. Vous savez, Madame, qu'il n'y avait pas trois semaines qu'il était parti de Paris, dimanche, qu'il arriva céans le matin. Il a donc vu quatre de ses maisons, Amboise, Tours, les Religieuses proches de Tours, affermé et rehaussé des terres, vendu des hauts bois, gagné (cela entre nous) cent mille francs sur le marché avec le Roi... Il a bâti en deux maisons abattu à Amboise, ordonné des levées de la rivière de Loire, avancé pour cela son argent, fait sa provision de bougie, de vin... Vous croyez donc, Madame, qu'à tout cela, et n'être que deux jours en chaque lieu,

il n'a pas eu de temps de reste. Excusez : il a fait un roman, vers, prose, aventures... De la même plume il prend un autre portefeuille et a écrit même un traité de la grâce, un de la médecine, et quelqu'autre de la physique. Dans le carrosse, il a fait des devises avec Dom André, lesquelles mon ignorance ne connaît que pour emblèmes très chétives. Je m'enhardis de lui dire. Il en convint, mais disait qu'elles étaient meilleures qu'autrement pour mettre sur des cheminées. Vous ne vous étonnez pas, s'il ne m'a pas demandé comment je me portais, ni dit un mot de ma maladie en sorte quelconque... A la quantité de choses qui lui passent dans la tête, rien ne peut y demeurer assez de temps pour passer au cœur; les frivoles bouchent le passage aux sérieuses.

Bien qu'elle augure dans cette lettre qu'il vivra longtemps, pensant aussi de lui, sans doute, qu'il « se conserve dans l'extravagance comme les cerises dans l'eau-de-vie », son vieil ami devait mourir peu d'années après, en 1666, âgé de soixante-dix-huit ans.

Pour elle, étant sonnée la cinquantaine, elle saura « faire la retraite », et se résigne allégrement à ne plaire que par l'esprit.

***

« Elle a de l'esprit autant qu'on en peut avoir. Elle dit les choses plaisamment et finement. » C'est Tallemant qui parle, le collectionneur fameux d'anecdotes et de bons mots, si divertissants, mais terriblement crus. Il l'a bien connue, faisant partie, lui aussi, de ce monde des financiers dont le Marais était le quartier général[1]. Il dut recueillir directement de cette grande moqueuse, et qui savait tout dans le Paris du bel-air, les plus savoureux potins, les historiettes les plus salées, auxquels il ajoutait encore son piment. On s'imagine les deux compères — ne serait-ce pas plutôt les deux commères? — faisant *a parte* pour mieux draper les voisins, pouffant à la dérobée, jusque sous le nez de leurs victimes, sans pitié, sans vergogne, entraînés par la vieille humeur satirique, à la gauloise, que la Fronde a déchaînée : jamais l'esprit n'a été plus débridé et plus audacieux. Et quel correctif aux sucreries qui se débitent dans les cercles voisins, ceux des faiseurs de madrigaux, des quintessenciés de l'amour! Le contre-poison de la préciosité, nous le trouvons, avant Molière et Boileau,

1. Cf. E. Magne, *Bourgeois et Financiers au XVIIe siècle.*

dans les propos de cette bourgeoisie « accorte et fine » qui n'a pas une once de sentimentalité ni de poésie dans la tête. L'esprit, au lieu de l'employer à raffiner sur le tendre, de le dissiper dans les feux d'artifices des propos galants, elle en fera l'usage traditionnel en France : attraper le ridicule, donner la chasse à la sottise et aux vices du temps; prompte intuition qui est une espèce de génie, notre génie propre, car nous sommes un peuple de satiriques et de moralistes. Malice et bon sens, l'envers et l'endroit d'une même humeur. Des conteurs du moyen âge, des auteurs de fabliaux qui ont fourni à Rabelais la substantifique moelle de son énorme drôlerie, aux auteurs de la Menippée, aux chansonniers de la Fronde, tous ces rieurs sont bien de chez nous, et de chez nous seulement; ils nous mènent d'étape en étape au seuil de la comédie essentielle : Molière. Notre comique, si gai qu'il soit, même accompagné des entrechats de la fantaisie, il faut qu'il signifie quelque chose, il faut qu'il plaise à la raison. Il est douteux que les autres nations s'y reconnaissent parfaitement. On trouve ailleurs un rire plus chargé d'instinct ou de poésie : ce n'est pas tout à fait le nôtre. C'est à son rire qu'on devrait reconnaître le sérieux du Français : quand il rit, c'est qu'il s'amuse, bien sûr, mais c'est aussi qu'il juge, condamne, exécute, et cette juridiction du rire était autrefois chose assez redoutable.

Madame Cornuel et son tribunal de la médisance deviennent vite célèbres et ses mots à l'emporte-pièce, — toute la saveur populaire et l'aiguillon de Paris — se colportent en tous lieux : « Comme dit madame Cornuel... » Bussy en a émaillé ses lettres, Madame de Sévigné en fait provision pour les mander à sa fille : « Ne trouvez-vous pas madame Cornuel admirable? » Madame de Rambouillet, dans sa retraite, se les fait rapporter par la comtesse de Maure et les déclare impayables. Elle les débitait sur un ton de pince-sans-rire, d'un air négligent et chagrin qui les rendait encore plus drôles : « Elle écoutait avec une attention qui débrouillait toutes choses et répondait encore plus aux pensées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeaient; quand elle considérait un objet, elle en voyait tous les côtés, le fort et le faible, et l'exprimait en des termes vifs et concis, comme ces habiles dessinateurs qui, en trois ou quatre

coups de crayon, font voir toute la perfection d'une figure[1]. »

C'est encore à mademoiselle de Scudéry que nous devons le portrait le plus complet de cette grande satirique :

Zénocrite est une personne qui est en droit de dire tout ce que bon lui semble sans qu'on s'en ose mettre en colère. En effet, on passerait pour ne savoir point du tout le monde si on s'avisait de trouver mauvais que Zénocrite dît une chose un peu malicieuse, et, quoiqu'il soit assez rare de voir qu'on cherche avec soin la conversation de celles qui ne pardonnent rien, qui n'excusent presque jamais personne et qui parlent quelquefois indifféremment des amis et des ennemis, il est pourtant vrai qu'il y a toujours plus d'honnêtes gens chez cette dame dont je parle qu'en tout autre lieu de la ville. Zénocrite est belle, sa personne est bien faite, sa physionomie est fine, quoiqu'elle ait quelque air languissant : elle dit des choses comme si elle n'y pensait pas, et les dit pourtant plus spirituellement que ceux qui y pensent le plus. Elle a une imagination admirable qui fait qu'elle tourne toutes choses agréablement et qu'elle ne prend des événements qu'on lui raconte que ce qui peut servir à les lui faire redire plaisamment. Elle fait quelquefois un récit avec une exagération si éloquente qu'elle vous fait voir tout ce qu'elle veut vous apprendre, et quelquefois aussi elle fait une grande satire en quatre paroles. Elle est pourtant née bonne et généreuse, et, si elle parle en désavantage de quelqu'un, c'est plutôt par excès de raison et de sincérité, et par son impétuosité d'esprit et d'imagination qu'elle ne peut retenir, que par malice. Ce qu'il y a de plus rare en cette personne, c'est que le chagrin de son esprit fait souvent la joie de celui des autres, car lorsqu'elle se plaint ou des malheurs du siècle ou du mauvais gouvernement, elle le fait d'une manière si agréable qu'elle divertit plus par ses plaintes et par ses murmures que les autres ne peuvent faire avec l'humeur la plus enjouée... Il y a un grand abord de monde chez elle; la liberté y est tout entière; ceux qui veulent se plaindre se plaignent, ceux qui veulent railler raillent, ceux qui veulent ne point parler se taisent; de sorte que chacun suivant son humeur trouve en ce lieu-là de quoi se satisfaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait des heures où ils l'importunent; mais l'ennui qu'elle en a ne laisse pas de servir au divertissement de la compagnie; enfin, je puis vous assurer que Zénocrite est une personne tout à fait extraordinaire. (*Le grand Cyrus*, épisode d'Arpalice et Trasymède, tome VI, livre III.)

Croirait-on que ce portrait assez bénin n'eut pas le don de plaire à la dame et qu'elle se vengea en disant de la romancière, une de ses bonnes amies d'ailleurs, que si elle était noire de peau, c'était que « la Providence l'avait destinée à noircir le

1. Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1701.

papier, vu qu'elle suait l'encre par tous les pores »? Notez que Zénocrite n'était pas elle-même sans prétentions littéraires et rédigeait de petites pièces sur lesquelles les éloges de « Sapho » ne lui auraient pas été indifférents[1]. Mais ses écrits se sont envolés, ce sont ses paroles qui restent, et nous y gagnons sans doute.

Sainte-Beuve, à propos de la liberté du langage chez les femmes au début du XVIIe siècle et de la décence que la préciosité y apporta, remarque : « Il n'y avait plus que madame Cornuel à qui l'on passât les grosses paroles à cause de l'esprit qu'elle y mettait. » Il est vrai qu'elle eut le mot leste et même cru, mais il restait encore bien de la gaillardise dans le langage des grandes dames, et madame Cornuel, qui sait son monde, n'ignore pas l'art d'envelopper les hardiesses, ne serait-ce que pour en aiguiser le plaisir. Elle n'est pas bien loin de La Fontaine qui fait si joliment la théorie du propos scabreux :

Qui pense finement et s'exprime avec grâce
Fait tout passer, car tout passe,
Je l'ai cent fois éprouvé,
Quand le mot est bien trouvé.
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne;
Ce n'est plus elle, alors, c'est elle encor pourtant :
Vous ne faites rougir personne
Et tout le monde vous entend.

Un exemple. Elle a fait attendre le marquis de Sourdis à sa porte. Rendez-vous galant? Peut-être. Mais, désinvolte, la dame ne se hâte pas, vaque à sa toilette, écrit ses billets, donne des ordres aux laquais. Passe une jeune chambrière. Notre homme va « en conter » à la servante pour se distraire, en attendant la maîtresse. Cette heure d'antichambre et les impatiences du marquis ayant eu des conséquences, madame Cornuel ne chassa pas cette fille, la fit accoucher secrètement, et fit élever l'enfant à ses frais : « Il a été fait à mon service », disait-elle.

Le ridicule des gens, elle le pinçait jusqu'à l'os, lui donnait un tour impayable. Comme on admirait devant elle la comtesse de Fiesque, toujours jeune et étourdie, elle disait que « sa beauté était salée dans la folie. » Cette dame lui soutenait

1. Cf. E. Magne : *Scarron et son milieu.*

un jour que M. de Combourg n'était pas fou : « Bonne comtesse, lui dit-elle, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail... »

Les amis, on l'a vu, ne sont pas à l'abri de ses flèches. Elle aimait bien la comtesse de Maure et s'en alla faire avec elle un voyage. Ces dames furent ensemble quinze jours en litière. La pétulante Cornuel avouait au retour : « J'étais si lasse d'avoir toujours une même personne devant les yeux que j'ai eu deux ou trois fois envie de l'étrangler. » Les gens d'esprit sont avant tout des gens qui ne savent pas s'ennuyer. Elle pensait, comme Ninon de Lenclos, que « la joie de l'esprit est le signe de sa force ». Elle aimait la joie et haïssait les sots. La morgue taciturne des petits maîtres ne lui en imposait pas : « Elle parlait l'autre jour des jeunes gens et disait qu'avec eux il lui semblait qu'elle était avec les morts, parce qu'ils sentaient mauvais et ne parlaient pas. »

Avec une « rosserie » toute féminine pour les vains artifices des coquettes sur le retour, elle disait par exemple de madame de Piennes, « qui commençait à se passer » et portait un masque : « Sa beauté est comme un lit qui s'use sous les housses. » Et de madame de Lionne, qui soutenait le débris de ses charmes par beaucoup de pierreries : « C'est du lard dans une souricière. »

Qui n'a-t-elle pas criblé de ses épigrammes? Sur les événements publics, les personnages en vue, elle improvise de ces « satires en quatre paroles » qui courent bientôt tout Paris. C'est elle qui a trouvé le surnom d'*Importants*, pour les princes brouillons : Beaufort et sa cabale, qui veulent mettre la régence en tutelle; et les Jansénistes, elle les drape aussi de cette épithète : « Ce sont les *Importants* spirituels. » Mais les Jésuites auront leur compte : on vante l'austérité du Père de Gonnelieu, prédicateur fort sévère : « Oui, il surfait en chaire, mais il donne à bon marché au confessionnal. » Une Provinciale en trois mots! C'est du Pascal, ou déjà du Voltaire.

Les abbés galants ne sont pas ménagés, comme de juste. A certaine messe de minuit où il officiait, ayant reconnu l'abbé de Bois-Robert : « Voilà toute ma dévotion évanouie, s'écrie-t-elle. » Le lendemain, comme on voulait la mener au sermon : « Je n'y veux pas aller, car après avoir trouvé Bois-

Robert disant la messe, je trouverais Trivelin en chaire. » Et elle disait que sa chasuble était faite d'une robe de Ninon.

L'autre se vengea par un sonnet mordant, mais belle joueuse, elle s'en souciait peu et ne faisait de cela « ni mise ni recette. » (Tallemant).

Peu dévote, un jour qu'elle avait un procès et qu'elle ne pouvait faire entendre ses raisons à son rapporteur, M. de Sainte-Foy, elle voulut le solliciter chez lui, mais le portier lui dit que son maître était allé entendre la messe. « Hélas, mon ami, soupire madame Cornuel, il n'entend que cela. »

On a beaucoup répété son mot sur les laquais. Un jour qu'elle attendait dans l'antichambre d'un commis de Colbert, remplie de laquais fort impolis, il survint un honnête homme de sa connaissance qui lui dit qu'elle était bien mal en ce lieu-là : « Hélas, dit-elle, j'y suis fort bien, *je ne les crains point tant qu'ils sont laquais* ». Montesquieu ne dira pas mieux sous la Régence, lorsqu'il dénoncera le corps des laquais comme un « séminaire de grands seigneurs. »

A propos de la fameuse affaire des poisons, comme on racontait devant elle qu'on se proposait de brûler avec les empoisonneurs toutes les pièces de procédure : « L'on fera bien, vraiment, mais il faudra aussi brûler les témoins et les juges. » Vieille admiratrice de Turenne, on lui a prêté ce mot célèbre sur les huit maréchaux qui lui succèdent : *La monnaie de Turenne*. En revanche, elle n'aimait pas le maréchal de Luxembourg. Quand il se laissa surprendre à Steinkerque par le prince d'Orange : « Ne voyez-vous pas, dit-elle, qu'il l'a fait exprès, afin de prouver qu'il n'était pas sorcier? »

Bourgeoise peut-être en ceci, qu'elle était plus que personne pointilleuse sur les préséances, elle dédaignait fort ces commis, gueux de la veille, et roulant carrosse « qui, disait-elle, nous avaient décrottés autrefois et nous crottaient à présent. »

En 1689, quand on fit une promotion de l'ordre du Saint-Esprit, beaucoup de nouveaux chevaliers étaient d'une naissance fort au-dessous de cet honneur. Comme le duc de Choiseul, qu'elle en jugeait digne par sa naissance et son mérite, disputait avec elle : «Taisez-vous, dit-elle, je vous nommerais vos camarades! »

En 1693, la situation inchangée aux armées impatientait

l'arrière, d'autant que les troupes coûtaient des sommes immenses. Madame Cornuel murmurait qu' « on n'avait guère de nouvelles pour son argent » et remarquait que les victoires de Luxembourg étaient comme les blés de cette année-là : « elles ne rendaient pas. »

Versailles, dans son premier faste, ne l'éblouit pas. Peut-être, en vieille Parisienne, boudait-elle la nouvelle résidence pour laquelle Louis XIV avait déserté le Louvre. Elle visita le château en l'absence du Roi : « N'est-ce pas, lui dit-on, un séjour enchanteur? — Oui, mais, réplique-t-elle, il faut que l'enchanteur y soit. » Toute la mélancolie du lieu ne tient-elle pas aujourd'hui dans ce petit mot-là?

Le Roi même n'était pas épargné. Un jour, revenant de la Cour où elle avait trouvé de trop jeunes ministres, auprès du vieux Roi (M. de Seignelai, entre autres, qui n'avait pas trente-cinq ans), elle hocha la tête et dit d'un ton chagrin : « Je viens de voir l'amour au tombeau et les ministres au berceau. »

En 1691, le Roi ayant mis M. de Beauvilliers et rappelé M. de Pomponne dans le ministère, elle déclara que « c'était la vertu et la prudence dans le conseil, mais qu'on n'y voyait pas la force. »

On n'en finirait pas de la citer. Cette femme valait toutes les gazettes pour l'information, toutes les « nouvelles à la main » qu'on faisait courir sous le manteau, et elle les surpassait infiniment par l'esprit. Aussi, malgré cette ironie implacable, ou plutôt à cause d'elle — que ne pardonne-t-on à l'esprit? — son salon ne cessa pas d'être fréquenté. Moins sévère que madame de Rambouillet sur le choix de ses hôtes, préférant encore la quantité à la qualité, en bourgeoise qui n'a pas le droit de faire la difficile, pourvu qu'il y ait du monde chez elle et qu'on s'amuse, elle eut même, assure un contemporain, l'art de se rendre aimable : « Jamais personne n'a mieux entendu que cette dame l'art de se faire des amis. » Aucune maison n'était plus accueillante. Madame Cornuel profita de cette situation exceptionnelle pour caser richement sa famille. Bel exemple d'étape franchie en une génération par la riche bourgeoisie de finances. Sa fille sera marquise, son fils sera d'épée. De plusieurs enfants qu'elle eut, deux seulement sont connus : une de ses filles, Geneviève, épousa

le marquis de Guerchy. L'usage n'était pas nouveau de ces alliances. Une fille de partisan, cela commence à devenir un beau parti. Bientôt la Bruyère écrira : « Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille. » Cette fois, pourtant, il paraît que les deux familles firent quelques façons. Guerchy était veuf et il avait eu beaucoup d'enfants de sa première femme, une fille de la comtesse de Fiesque. Madame Cornuel dit qu'elle redoutait « ces maris qui se défont de leur femme à force d'en être amoureux. » Mais ce second ménage n'eut point d'enfants.

Son fils, Charles-Léon, seigneur de Villepion, fut d'abord à la tête du régiment de Sourdis, puis colonel de cavalerie d'un régiment de son nom. Il fit preuve de valeur à la sanglante bataille de Saint-Denis, près de Mons, en 1678, où le maréchal de Luxembourg battit le prince d'Orange. Après l'échec de Mayence, le chevalier de Sourdis, ami de son fils, vint conter la déroute à madame Cornuel et s'en prit à la cavalerie qui l'avait abandonné et avait fait onze lieues sans regarder en arrière. Alors, la vieille dame, toujours narquoise, et qui, bien que fière de son fils, cultivait encore l'antiphrase : « Voilà de bons chevaux, dit-elle, ne pourrais-je avoir de la race pour en envoyer à mon fils? On ne sait ce qui peut arriver. » M. de Villepion fut nommé par la suite maréchal de camp (*in partibus*, grondait sa mère). Fait chevalier de Saint-Louis, inspecteur général de la cavalerie, il fut lieutenant de Catinat pendant ses campagnes en Italie. Il se distingua à la Marsaille, à Luzzara et à Guastalla, et mourut en 1728 sans postérité. Avec lui s'éteignit cette branche des Cornuel.

Madame Cornuel porta gaillardement la vieillesse. Quand une de ses bonnes amies, un peu plus âgée qu'elle, vint à mourir, elle s'écria seulement : « Ah, il n'y avait plus qu'elle entre la mort et moi, me voilà découverte! » Quand M. de Montausier fut à l'agonie, elle l'était allé voir, il lui manda par un gentilhomme qu'il la priait de l'excuser et qu'il ne voyait plus de femmes. Elle répondit à l'envoyé : « Va, va, mon ami, il n'y a plus de sexe à mon âge de quatre-vingts ans. »

Elle eut de l'esprit jusqu'au bout, comme cette Ninon de Lenclos dont la verve cynique n'était pas pour lui déplaire.

Toutes deux, la bourgeoise caustique et la belle courtisane, appartiennent déjà au XVIIIe siècle, elles annoncent les audaces d'une madame de Tencin, l'esprit à l'emporte-pièce d'une marquise du Deffand.

Mieux avisé qu'il ne pensait, le plat rimeur qui fit cette épitaphe quand mourut madame Cornuel, le 9 février 1694, a bien justement associé les deux femmes pour la postérité :

Malgré la froide vieillesse,
Son esprit léger et charmant
Eut, de la brillante jeunesse,
Tout l'éclat et tout l'enjouement.
On vit chez elle incessamment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin, pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut son mérite,
Elle eut l'estime de Lenclos.

CLAUDE ARAGONNÈS

LA RETRAITE AU DÉSERT[1]

Il a rechargé son foyer, dont les braises rougeoyaient sous un monceau de cendres blanches. La flamme jaillit du bois résineux.

C'en est assez pour que la mémoire, un instant lasse, retrouve ce mouvement régulier de la bobine qui déroule le film.

D'ailleurs, pour aider au souvenir, des images et des odeurs apportent leur concours.

En quittant la rue Saint-Dominique, il a déjeuné dans un restaurant dont la clientèle appartient visiblement au ministère. Une serveuse rousse était l'objet des attentions de trois vieux officiers débonnaires. Un petit bossu est venu offrir des violettes. Il n'y avait aucune femme à ces tables. François a choisi la plus belle touffe de fleurs humides, l'a posée à côté de son pain. Et ses voisins ont souri, en se poussant du coude.

Passé trois heures, il a remonté les Champs-Elysées lentement, abandonné à la langueur printanière. Images de femmes. Il se souvient des tailles, des visages embellis par la fourrure, de cette fraîcheur revenue sur les traits. Au Bois, il a flâné, croisé des promeneuses; il est revenu par l'avenue Henri-Martin vers le Trocadéro.

Promenade sans but, mais dont chaque pas avait sa valeur : cette parcelle de Paris emmagasinée. A cinq heures, il a songé à deux ou trois visites qu'il eût pu faire pour jouir des visages effarés quand il aurait annoncé son départ. Il a préféré renoncer à cette satisfaction puérile. Les heures lui ont alors

1. Voir les livraisons du 1er et du 15 novembre.

paru longues. Il a attendu la nuit sur le parvis Notre-Dame, puis, à pied encore, comme s'il eût craint de n'être pas assez las, il a gagné la gare de Lyon, le bistrot où le matin les deux affranchis lui avaient donné rendez-vous. Les cinq engagés étaient là. Le nègre et le Japonais souriaient. Les apaches avaient avec eux deux femmes. Cérémonieux, ils présentèrent François. On but, on mangea sur le pouce. Blaise, le plus vieux des deux messieurs, s'attendrissait. Il larmoyait, en caressant le cou de sa femme : « Si c'est pas malheureux de quitter ça. » L'autre répondait : « Avec ça qu'on sera cocu demain ou ce soir et, quand je dis cocu, c'est donc pas question de fric. Mais je te jure, ma petite, que je saurai si t'as pas attendu au moins huit jours, comme je t'ai demandé. Et à nous deux, si je reviens!

— Tais-toi, tais-toi, — pleurait la petite; — je t'enverrai tout ce que tu voudras. Tu sais bien que je t'aime et que je suis à toi pour la vie.

Le chagrin déformait le mince visage sans grâce. Le fard avait coulé, les yeux étaient plus larges. Pauvre figure grimaçante, dont la joue cherchait la joue rugueuse de l'homme.

Soudain, une détresse immense envahit François. Il envia le marlou, dont le départ allait être adouci par ces larmes, ces caresses. Il n'avait rien, rien et son amertume s'accroissait de ce qu'il se savait seul coupable de ce dénuement. Il eût voulu être câliné, bercé, qu'une bouche fermât ses yeux, qu'elle détendît lentement son visage crispé, donnât l'essor aux larmes déraisonnables. Combien de fois ne l'a-t-il pas éprouvé depuis, ce besoin de douceur, de tendresse, de soins!

On but derechef pour vaincre l'émotion. Il y avait encore une demi-heure jusqu'au départ du train. La porte du bistrot s'ouvrit. Un géant entra bruyamment, hurlant : « Vive la Légion! » Il se présenta : Légionnaire Verecken. Cinq ans de service. Et en deux minutes il eut informé la société qu'il avait servi en Algérie, au Maroc, qu'à la libération il avait cru pouvoir réussir dans la vie civile, qu'il en avait assez d'une existence pleine d'aléas, que trois mois d'expériences lui suffisaient, qu'il allait enfin retrouver son régiment et la tranquillité, l'absence de soucis. Des *Got Verdom* scandaient ses phrases. Il s'assit, retira les deux bidons militaires qu'il portait en ban-

doulière, les fit emplir de vin, offrit une tournée générale et, aux trois quarts ivre, se hissa sur sa chaise pour chanter le « Tin, t'auras du boudin », hymne national de la Légion, disait-il. Des ouvriers, appuyés au comptoir, écoutaient. L'un dit : « Faut qui s'en ressentent, pour aller là-bas! » L'autre aquiesça : « Puisque c'est leur idée! »

Corvey, dès ce moment, sentit distinctement qu'il appartenait à ce mystère. Légionnaire, c'était tout l'inconnu pour ces ouvriers, contents de leur journée terminée. François était désormais bien sûr de ne plus appartenir au monde.

Sur le quai, il suivait le groupe, les femmes accrochées à leur soutien, le Belge tonitruant, guide naturel, le Japonais réticent et le nègre hilare. Ils trouvèrent à se caser dans un compartiment aux trois quarts plein.

— C'est insensé : j'aurais pu prendre une place convenable, — pensa-t-il; — j'en ai encore le moyen. Bah! Il installa son bagage dans le couloir et redescendit pour fumer une cigarette, acheter des journaux, un livre.

Un employé cria : « En voiture! » Il remonta. Il se heurta aux deux couples. Les femmes et les hommes étaient étroitement serrés. Ils se tenaient par le milieu du corps, yeux clos. Celle qui avait pleuré gémissait. Le plus vieux dit : « Assez, le train part. » Les couples se désunirent. Les femmes firent un pas pour descendre, puis, d'un même élan, se rejetèrent, bouche tendue, vers ceux qu'elles perdaient. L'un d'eux murmurait : « C'est malheureux! » Le train s'ébranlait. Les femmes sautèrent. François se mit à la portière. Il vit disparaître, dans une brume lumineuse, leurs bras qui agitaient un mouchoir. Il éprouva une fausse douceur à intercepter ces adieux qui n'étaient pas pour lui.

Il chercha un coin où il pût dormir. Le Belge pérorait, chantait les mérites de la Légion, contait son histoire et ses histoires. De larges rasades de vin rouge soutenaient sa verve. Recroquevillé sur la banquette, voulant gagner son sommeil, François ne pouvait se défendre de songer à son dernier voyage, au retour d'Italie.

Il aperçut, au moment où il allait céder au sommeil, cet homme d'âge, vu le matin au bureau d'engagements. L'homme dormait, le visage tiré par le tic. Quelle paix allait-il cher-

cher si loin, quel oubli qui dénouerait ce masque trop étroitement serré, des maxillaires au front dégarni?

François s'éveilla à Lyon. L'arrêt du train avait rompu la chaîne de ses rêves informes. Il craignait de réaliser, soudainement et dans la tristesse d'une gare nocturne, sa situation nouvelle. Délibérément, il ferma les yeux, chassa toute pensée qui ne fût pas : « Je vais dormir. »

Il louvoya quelques minutes dans une demi-inconscience. Puis le train repartit. Il s'endormit alors.

Des arbres en fleurs, à la portière du wagon, une échappée sur la mer d'un bleu glacé lui firent oublier le malaise de son corps brisé par les positions incommodes de la nuit. Lentement, le compartiment revenait à la vie.

Le Belge ne manqua pas de hurler un sonore : « Debout les Bleus! » puis il entonna son bidon, but longuement et déclara : « Me voilà d'attaque! »

Les autres — hormis le Japonais impassible — manquaient d'entrain. Ils avaient les tristes visages des mauvaises nuits.

François conçut alors tout ce qui faisait de lui un privilégié. Ils avaient perdu tout espoir. Lui en était ivre. Le soleil avait pour lui, comme chaque matin, sa vertu tonique. Il dilatait ses muscles, accélérait le cours de son sang. Bel optimisme, que ne partageait point l'homme âgé, dont les yeux fixes, par delà le paysage fuyant, contemplait quelle décevante image? François fut tenté d'aller se présenter à lui. Il hésita devant cet être dont il semblait qu'il n'y eût là que les apparences charnelles.

A la gare Saint-Charles, deux plantons vinrent prendre livraison du détachement. C'étaient deux vieux soldats, très médaillés, un rien goguenards.

Ils crânaient sous la vareuse bien ajustée. Ils avaient un rien de hauteur qui plut à François.

— Mettez-vous par deux et direction le fort Saint-Jean.

François n'éprouvait nulle honte à suivre ses camarades. Il portait une valise. L'un des apaches s'était offert pour porter l'autre. Par une rue étroite, le détachement dévala vers la mer. François retrouvait des lieux où il avait erré quand, âgé de seize ans, en proie au mal du départ, il faisait à pied la route de

Nantua à Marseille. Pendant deux mois d'automne, il avait suivi le Rhône, louant ses services dans les fermes et sur les vignes. Les gendarmes l'arrêtaient, de huit jours en huit jours, pour l'allure singulière que lui donnait ce vêtement de sport encore convenable et deux musettes en sautoir, dont l'une contenait son casse-croûte, l'autre des livres. Dans cette rue borgne de Marseille, une nuit qu'il marchait lentement, soucieux, comme les gens qui n'ont pas de logis, de gagner du temps sur la nuit, d'atteindre, sans trop de peine, l'heure des messes matinales où l'Église des Réformés lui offrirait un asile tiède, il avait été racolé par une fille qui, prise de pitié pour son air de jeune Arabe farouche et désespéré, lui avait offert, devant un comptoir, un café bien arrosé. Elle était laide et sale. Il avait couché, jusqu'au petit matin, dans son lit défraîchi. Puis, écœuré, il était reparti vers la mer.

Le fort Saint-Jean lui apparut comme une vieille connaissance. Il avait failli, alors, franchir le pont-levis pour s'engager aux spahis ou dans la légion. Mais il était trop jeune. Le besoin de l'ordre ne le tenaillait pas encore.

Dans la cour du fort, le détachement de nouveaux fut entouré bientôt d'engagés en instance de départ, qui cherchaient, sur ces visages, un souvenir.

François évoquait ces cinq jours d'attente à Marseille. Il avait peu à peu vendu tout son bagage au gargotier qui le volait. Il achetait des bonbons, des chocolats, des livres. Entre les corvées, il passait de longues heures solitaires devant le spectacle du Vieux Port. Vu de ce bastion, le havre avait, au crépuscule, les teintes d'une eau-forte, précise, fouillée et lumineuse.

L'animation décroissait sur les quais avec la nuit. Les petits cafés allumaient leurs lampes. Corvey reconnaissait ce bar à matelots, où, autrefois, il avait attendu trois heures le retour d'un malin qui, le voyant errer sans but, lui avait demandé ce qu'il cherchait. L'homme, qui portait une casquette de navigateur, avait promis, moyennant trente francs, de trouver au collégien échappé un engagement sur un steamer en partance pour l'Australie. François avait attendu trois heures. Puis, fatigué, il avait payé les champoreaux avec son dernier billet de cent sous.

Que tout cela paraît lointain maintenant!

Il se demande même s'il a été le héros de tant d'aventures! Quel enfant naïf que celui qui interrogeait les libérés, dans la chambrée du fort Saint-Jean, sur l'Afrique et l'Aventure! Leurs discours eussent dû le décevoir. Il y trouvait l'aliment de sa foi.

Sur le bateau qui le conduisait vers Oran, il avait grelotté, mal couvert, étendu sur le pont avant. La mer était dure. Autour de lui gisaient, dans les ordures, des corps geignants. Rien n'avait pu entamer sa joie, même pas les brimades d'un vieux caporal qui raillait son visage de séminariste.

Puissance du souvenir! Tandis qu'il va maintenant, dans la chambrée, éveiller les hommes de la relève, la mémoire, fidèlement, continue son travail. Cette chambrée du poste, empuantie par le sommeil des hommes mal tenus, comme elle lui rappelle ses premières nuits de Bel-Abbès, quand il s'éveillait en sursaut, parce que son voisin de lit pleurait en dormant, halluciné, torturé!

Il n'était, à ce moment-là, qu'un corps meurtri par l'exercice intensif. Il devait être caporal au bout de quatre mois. On l'entraînait en conséquence. Parfois la fatigue était telle qu'elle le tenait éveillé, les yeux grands ouverts dans l'ombre.

Douloureuse insomnie, où toutes ses raisons de croire disparaissaient, où il tremblait d'angoisse, doutant de son mérite, point certain de ne pas devenir bientôt la pauvre brute sans espoir qui demande au vin de lui donner, chaque jour, une fausse sérénité.

Et ces soirées de Bel-Abbès, tandis qu'avec des camarades qu'une commune misère rapprochait de lui, il faisait le tour de la place Carnot où jouait la musique! Des femmes, des jeunes filles au beau visage sensuel se promenaient, balançant leurs hanches, mais la tête haute, sans un regard pour ces légionnaires, hors de la vie. Quelle revanche ne souhaitait-il pas de prendre sur elles!

Quelle correction son orgueil d'adolescent gâté recevait là! Une correction brutale. Il n'était plus rien, moins que rien. Les seules femmes à qui il pût porter son désir, c'étaient les Mauresques infâmes du village nègre, où il allait, les soirs de prêt, s'avilir dans les cases sordides.

Mais il y avait aussi les beaux jours de grand soleil, les revues, les manœuvres qui exaltaient son goût du service, les conversations avec des officiers intelligents et discrets, enfin cette promotion qui lui donnait deux galons de laine.

Il était désormais sauvé. Chef, pour si mince que fût son autorité, rien ne saurait plus l'atteindre. L'exercice du commandement l'armait contre toutes les défaillances.

Il fut un bon caporal, dont on fit un sergent. Le galon d'or apporta dans sa vie matérielle un grand bouleversement.

Légionnaire ou caporal, il touchait, chaque dix jours, deux francs cinquante ou quatre francs cinquante. Mince somme, dont il faisait un partage minutieux : dix sous pour le seul paquet de cigarettes de ces dix jours, dix sous pour la boîte de cirage indispensable; le reste permettait de boire un café à une terrasse sur la place Carnot. Humble réjouissance bimensuelle! Mais, sergent, voici qu'il touchait deux francs par jour. Il mangeait au mess, retrouvait les simples délices d'une assiette propre, d'une table servie. Il pouvait acheter des journaux, des livres parfois. Puis c'est le départ pour le Maroc. La longue marche de douze jours, l'apprentissage des étapes interminables. Il connaît la lancinante douleur des pieds meurtris, le froid nocturne sous la tente givrée, qui interdit le sommeil. Il prend avec ses hommes un contact plus intime. La discipline de Bel-Abbès mettait un écart entre sous-officiers et légionnaires. Sur la route, chargé de leur nourriture, il est contraint de se pencher sur eux.

Il se souvient maintenant de l'arrivée à Fez, de cette merveilleuse allégresse devant la ville au crépuscule.

Il allait donc réaliser une part de ses rêves d'enfant! Quel mystère ne récélaient pas les ruelles sombres, les maisons aveugles, les portes ogivales ouvertes sur les cours vides!

Tout l'exalte dans ce Maroc : le passé, la vie indigène, comme la cadence américaine des réalisations du Maréchal. Le Maréchal! De quel extraordinaire rayonnement il n'illumine pas ce jeune esprit en quête d'un prince! Tout, chez François, trouve à se satisfaire dans cette admiration. Le cœur autant que la raison.

Ses camarades plus anciens lui content des histoires du « vieux » qui remontent, — mais c'est si proche dans le temps

— à l'aube de notre Maroc, plus loin encore, à notre installation sur les confins algéro-marocains.

Dans le bled, de Meknès à l'Atlas, une histoire vivante s'inscrit sur les murs des postes désaffectés. François y retrouve la Légion, dont le signe domine la porte des ouvrages et le porche des cimetières. Il vit désormais en pleine épopée. Voué à l'action constante, soumis à une discipline paternelle, il ne s'appartient plus, ardent, soucieux de toujours faire plus qu'on ne lui demande, non par zèle, mais par fougue.

François sourit maintenant, quand il évoque son arrivée dans le secteur, sa fièvre de servir mieux, de payer sans cesse de sa personne. Il a été maintes fois déçu, rebuté, malgré son parti pris de tout trouver bien, il s'est souvent heurté à des camarades, à des chefs. Ils n'étaient que des hommes, à qui il avait trop prêté.

Il sourit quand il pense à cette soirée des Aït Chérif, où il a pleuré de découragement, comme un gosse, la nuit, sur sa paillasse dure, parce qu'un officier, sans comprendre son élan, l'avait blâmé avec les mots qui pouvaient le mieux le toucher.

Puis l'élan a faibli. Il a acquis, en quelque mois, un esprit de vieux soldat, discipliné et surtout plein de mesure et de philosophie, n'attendant rien que de lui-même.

Il a été un bon gradé, sans plus. Il le serait encore, minutieux dans le détail du service, éloigné de ses hommes, juste et distant, si le commandant ne lui avait confié, un jour, ce poste à bâtir, ces légionnaires à conduire.

— Minuit moins cinq. Sa veille est finie. Il a sommeil. Lentement, l'apaisement est venu. Le feu est bien éteint : trois points rouges sur un tas de cendres. Il faut éveiller Langen, qui prend le deuxième quart, les sentinelles.

Il pleut dehors, comme s'il devait toujours pleuvoir. Nuit hermétique. Des fusées jettent leurs étoiles filantes. Un halo nimbe une montagne dont le poste s'inquiète. Lointaines détonations de grenades.

— Debout! Langen, minuit.

— Voilà! — L'Ancien, tout habillé, se lève d'un mouvement d'automate et cherche son bidon de vin.

François est de nouveau chez lui. Il a froid. La chambre sent la fumée et l'eau. Il est déshabillé en un tournemain. Il va

dormir, malgré les évocations. Elles étaient trop vivantes, si vivantes qu'elles ont émoussé sa sensibilité. Il n'est plus qu'un animal transi, livré au sommeil sans rêve.

***

Les jours se ressemblent tous. Rien n'est plus monotone que cette garde à la lisière de l'insoumission.

Le pays paraît vide. Les habitants ont fui devant notre avance vers les hautes vallées, d'où ils reviennent, en se défilant par les mille cheminements d'un pays chaotique, pour tendre des embuscades, enlever des armes, tuer des sentinelles.

Ce n'est pas la guerre, mais une constante menace pèse sur le secteur, dont les postes, tour à tour, reçoivent la visite d'un djich. Un djich, c'est douze hommes sous la conduite d'un guerrier hardi, qui partent d'un village, en direction de nos lignes, sans savoir ce qu'Allah mettra dans l'axe de leurs fusils. Quand ils ont la chance, une corvée mal gardée traverse leur zone d'action, qui leur donne armes et mulets; des frères soumis se laissent surprendre et enlever du bétail. Si la fortune est mauvaise, c'est le goum lancé en chasse qui taille en pièces les pillards au sortir de quelque défilé. C'est la corvée de légionnaires rapidement ressaisie qui fait tête et tue aux agresseurs une demi-douzaine d'hommes. Constamment le secteur est en état d'alerte. Les messages succèdent aux messages : Djich Aït Bazza, cinquante fusils, sorti nuit dernière, direction inconnue. Djich Aït Tserrouchen... vingt fusils. A mesure que les indicateurs rendent compte au Bureau de Renseignements, celui-ci lance les avertissements.

Les corvées sont réduites. Il faut rationner l'eau, le bois, attendre qu'une opération d'ensemble mette assez de monde sur les pistes pour que les dissidents hésitent à s'y risquer.

Le danger de mort est relativement faible. Un bataillon perdra, pendant l'hiver, une centaine d'hommes.

Ce risque n'est rien au prix des souffrances qu'imposent les factions doublées, les vivres médiocres, le pain mal cuit, la chair des moutons malades, la claustration sur cet espace exigu d'où il est interdit de s'écarter, la cohabitation étroite

des hommes que rien ne rapproche, enfin cette solitude si lourde que les mois d'hiver vont encore aggraver.

Parmi les hommes du poste, il y a d'anciens soldats, de toutes nations, qui ont fait la grande guerre. Tous disent : « Il vaut mieux se battre en Europe : évidemment on risque sa peau plus souvent, mais on est sur le sol de son pays, épaulé par des hommes qu'on connaît, qui sont de même race. On sait ce qu'on fait, pourquoi on se bat et surtout on sait que tout le monde paie autant, qu'on ne peut se défiler. Rien de tout cela ici. »

François comprend bien que, pour ces hommes en proie à un cafard constant, la vie de poste est déprimante. Elle affaiblit la discipline, fausse les rapports d'hommes à gradés.

Il le sait, mais il n'a pas encore assez d'expérience, de doigté pour conserver ses gens dans la main et néanmoins ne pas les heurter par ses exigences.

Surtout, il ne les aime pas assez. Ils sont pour lui des étrangers, dont rien ne touche à sa vie intime, soigneusement tenue à l'écart. Mais, comme il est sensible, il réagit secrètement à chaque incartade, souffre à chaque punition qu'il inflige.

***

Mais aujourd'hui, les soucis sont écartés. C'est jour de fête, puisque la chambre qu'il a fait aménager pour Langen, derrière l'abri à munitions, est terminée. C'est un cagibi où l'eau ni le vent ne pénètrent. Une table, un poêle, une caisse dressée en guise d'armoire, c'est tout le mobilier. Langen est satisfait. Il souffrait autant que François de partager la même chambre. Ils se heurtaient sans cesse, ne trouvaient rien à se dire, se gênaient par leurs habitudes différentes.

François va disposer pour lui seul de la grande chambre dont la moitié sert de magasin à vivres. (Le seul moyen de les soustraire aux chapardeurs.) En moins d'une demi-heure, Peil a aménagé la carrée. Une grande bâche masque les caisses de vivres. Des toiles de tentes couvrent les murs d'une étoffe beige. Le lit occupe un des côtés. Une porte, inutilisée, posée sur deux chevalets, sert de table. Vaste table comme François les aime, où il peut étendre ses paperasses. Des éta-

gères, simples planches suspendues à des fils de fer, supportent les bouquins. Une poterie chleuh, trouvée au souk, recevra des fleurs, quand le printemps sera revenu.

Cela tient de la guitoune et de la cellule. Tout le luxe de la pièce réside dans la cheminée, haute et large, où flambent les troncs de genévriers.

Le dîner a réuni Corvey et Langen. Ils étaient gais l'un et l'autre et l'un et l'autre pressés d'être seuls. François n'a eu de cesse qu'il n'ait été assis à deux pas du foyer. Jambes écartées, les mains aux genoux, il a fumé, les yeux pris par la flamme, la pensée floue, heureux d'une allégresse animale qu'il souhaiterait de connaître souvent.

***

François est malade. Le matin, il est parti pour la corvée de bois avec la protection, ses quatre hommes préférés. Il pleuvait. Trois heures entières, il a grelotté, mal en train. Il s'est dépensé avec sa fougue habituelle, mettant son point d'honneur à ignorer sa fatigue.

Au retour, il avait froid. Peil lui a servi du thé bouillant, qui ne l'a pas réchauffé. Tout son corps douloureux tremblait. Langen a opiné : « Tu as un accès, couche-toi et je vais te faire du vin chaud. » François a obéi, incapable de résister. Langen a dosé le mélange : vin, sucre, poivre, tafia. Il en a fait boire deux grands verres à François, l'a minutieusement recouvert de bâches, de capotes, de tout ce qu'il a trouvé de vêtements. « Et maintenant sue un bon coup; je prendrai ton quart. T'en fais pas pour le service. »

Le remède agissait. Une ivresse lourde écrasait le fiévreux. Il ne sentait plus ses jambes. Toute la sensibilité de son corps était réfugiée dans ses tempes heurtées par le sang, et, dans son dos glacé, parcouru d'un frisson continu.

François ne pensait à rien, bercé et engourdi par le bruit de ses veines, le claquement de ses dents. Il voyait vaguement Peil bourrant la cheminée, tournant dans la pièce.

Le sommeil le saisit. Il eut des cauchemars, s'éveilla en sueur, découvert et brûlant. Langen était entré, en tenue

de quart, sentant le vin et le vêtement mouillé. Il ronchonna :

— Tu n'es pas raisonnable. Tu te découvres comme un gosse. Je vais encore te préparer un grog. Tiens! bois, mon fils.

François but et retomba, abruti. L'Ancien tirait sur sa moustache avec un air d'ennui affectueux. Il bougonna :

— Reste tranquille. Peil va venir. Je viendrai te voir, quand j'aurai fait la relève. La nuit est noire. Il faut que je surveille mes types.

François eût voulu le retenir. Il avait une angoisse, soudaine, inexplicable, cette brusque frayeur devant la maladie, qui empoigne les êtres dont le corps a toujours ignoré les défaillances.

Peil tardait à revenir. « Où est-il, cet imbécile? Quand je n'ai pas besoin de lui, il n'en finit pas de s'en aller. » Mais le vin chaud agissait sûrement, non point ainsi que l'eût voulu le malade. Il ne trouvait ni le sommeil, ni la paix. Sa confiance, son espoir, tout cela fondait, tandis que, comme une tache envahissante, s'étalaient les pires perspectives offertes à son avenir.

Ce n'est pas la première fois qu'il est assailli par le doute, qu'il se demande ce qu'il fait ici, que l'ampleur du risque couru l'effraye. Ah! il n'est pas encore guéri de ce pessimisme foncier, qui, pendant son adolescence, le portait, sans effort, aux frontières de la mort. Bien avant d'être légionnaire, il a connu ces soudaines dépressions à l'instant même qui suit la gaieté, le succès. Triste sentiment, que cette basse peur qui l'étreint, le tord sur son matelas, geignant comme un enfant malade.

Nul ressort ne le redresse plus. Tout ce qui le soutenait est maintenant sans consistance. Où qu'il appuie, il trouve le vide. Ce qui l'attend, c'est la mort idiote, d'une maladie bénigne, aggravée par l'absence de soins, ou, s'il réchappe, l'abrutissement progressif qui fera de lui pis que Langen, parce que la chute aura été plus grande.

Mais que quelqu'un encore vienne près de lui. Il accepterait n'importe quelle compagnie, pour n'être pas seul, entendre des paroles de réconfort médiocre.

Langen entra avec un coup de vent humide.

— Alors? ça gaze mieux?

— Assieds-toi et parle-moi.

Langen regarde sans étonnement, approche une caisse, s'installe tout près de François, qui voit le long visage triste, la moustache grise, l'œil pleureur. Ce visage ne le dégoûte plus comme auparavant. C'est celui d'un frère.

— Parle-moi Langen.

— De quoi, mon petit?

Pas d'étonnement dans la question. De nouveau se manifeste cet étrange privilège du légionnaire que sa solitude et le contact du malheur ont affiné. Langen ne sait de quoi souffre François, mais il est prêt à le consoler. Il prend la main brûlante dans sa grosse main crevassée.

— Alors petit, cafard?

— J'en ai marre, Langen. C'est la crise.

Marre! marre! Il a jeté cela comme un cri, un appel. Il sanglote maintenant, la bouche fermée sur l'étoffe rude, le visage baigné. Langen tient toujours la main fébrile et il passe un doigt hésitant sur le front moite, lente caresse, celle qu'il prodigue aux chiens pour les apaiser.

— Allons! allons! mon petit, ça va se tasser.

C'est un très gros chagrin d'enfant, que sa violence même nourrit et prolonge.

— Non, non, — répète François.

— Non quoi? non, si tu veux, petit.

L'Ancien se demande ce que son bleu peut refuser, rejeter avec tant d'énergie. Bah! il connaît ça, les vieilles histoires qui remontent. Aussi répète-t-il docilement :

— Non, non, mon petit.

L'enfant s'est calmé. Oui, il est jeune, se dit Langen. Malgré la barbe qui bleuit les joues, le visage allumé par la fièvre a un éclat extraordinaire. Les larmes lui confèrent la patine du bronze, sous l'éclairage mobile de la bougie. La chemise largement ouverte laisse voir le cou vigoureux, le torse maigre que la respiration pénible dilate.

Une dernière larme glisse, s'arrête au coin de la narine.

— Allons! c'est fini.

François n'a pas honte de sa défaillance. Il est désarmé, mais quiet, comme un convalescent.

— Tu veux boire?

— Oui. Je vais te dire des choses.

— Sur toi?

— Oui. J'ai besoin.

— Ne dis rien, si tu dois le regretter.

— Non, non, je vais te dire. J'ai besoin de parler. Tant de mois que je n'ai rien dit de moi! J'en suis fatigué.

— Va.

— Tu crois que je vais réussir?

— Réussir quoi?

— Mais... à sortir d'ici en bon état, pas abruti?

Il a jeté cette précision d'un ton impatienté, comme s'il faisait grief à Langen de ne point suivre le mouvement de sa pensée.

Langen réplique du ton dont on rassure un enfant :

— Mais oui, mais oui, tu vas réussir.

— Ne me raconte pas d'histoires pour me faire plaisir. Je te demande : Est-ce que je sortirai d'ici plus fort, plus armé que je n'y suis entré? Réponds.

Langen le regarde et François est frappé par ce regard qui transforme le visage las. Ce n'est plus le même Langen, toujours entre deux vins, le soudard vieilli, mais un homme inconnu, d'une singulière finesse. Et quelle tristesse!

— Oui, tu réussiras, Corvey, parce que tu as tout ce qu'il faut. Tu crois en ton étoile. Tu as de la dent, tu es dur. Pas beaucoup de cœur, même pas pour toi. Je me demande ce qui te mène.

— La passion de la puissance, — murmure François pour lui-même.

— La puissance, c'est bien vague! Mais tu l'auras, crois-moi. J'ai parfois de ces illuminations de prédestiné, comme si je devais claquer bientôt et que l'avenir me soit révélé.

Cette voix, ces phrases, François ne les connaît pas. C'est bien la voix du visage inconnu. Quel est ce Langen rénové?

— Quand je me moque de toi à cause de tes livres, des choses que tu écris, c'est que je souffre justement de cette certitude que tu sortiras d'ici. Je suis jaloux parce que je me suis perdu, sans remède. Et cependant j'aurais pu, moi aussi...

— Travailler?

— Ne pas me laisser envahir, démolir. Mais j'étais trop

vieux. On ne réagit plus. Si tu t'étais engagé à vingt-huit ans, je te dirais : Corvey, tu es foutu. Mais tu es entré ici en sortant de l'école. La vie, à cet âge, on la risque pour le jeu. On a si peu à perdre et il semble si invraisemblable qu'on perde! Trop riche! A mon âge, on n'a plus rien : alors on boit et on rêve.

— Mais ce qui te fait croire que je réussirai, c'est quoi?

— Ça se sent. Tu pues la chance, comme d'autres puent la défaite. Tiens! un tiers qui nous regarderait ce soir, malgré ta fièvre, ne s'y tromperait pas.

— Langen, il faut que je parte d'ici plus fort. Je me suis engagé parce que je n'avais devant moi que le couvent ou le pistolet. Ne ris pas. Je ne suis pas un romantique. Mais, à dix-neuf ans, j'étais fini, si je ne trouvais pas, séance tenante, une armature solide. Je vois bien ce que j'ai évité en signant mon engagement. Tu comprends, le couvent, c'était pour toujours, ou, en tout cas, ça me flanquait des œillères, ça mettait des interdits sur mes routes. Ici, tout m'est permis, pourvu que je fasse mon boulot, même de me croire un surhomme. Seulement, il ne faut pas m'abrutir.

— Tu ne risques rien. Moi, quand je me suis engagé, j'avais vingt-neuf ans. J'étais consciencieux et cocu. (Ah! pense François, la voici, sa clef, car le visage est maintenant torturé.) Oui, mon vieux, cocu, le roi des cocus. Je me suis engagé comme un romantique que je suis, en désespéré, pour en finir. Le vin m'a guéri et la vie de chaque jour aussi. Mais il y en a eu des révoltes, les premiers temps!

Je voulais me maintenir, huiler mon esprit, mais le vin et le métier, pour qu'ils opèrent, ne veulent pas de partage. Toi, tu as choisi tout de suite.

— Tu es catholique, Langen?

— Oui, pourquoi?

— Parce que, ainsi, tu peux comprendre pourquoi je me suis engagé. Je suis catholique. J'ai été élève chez les religieux, j'ai failli devenir prêtre. Puis, j'ai eu assez de la contrainte.

— Ton père?

— Très dur. Il m'aimait mal.

— Je connais ça.

— J'étais bien son fils pour l'entêtement. Alors, tu comprends...

— Ça a cassé.

— Très vite. J'avais de l'argent.

— Beaucoup?

— Assez pour faire l'imbécile. J'appelais ça des expériences. Bientôt, toutes ces agitations, ces défaites constantes, pour partir simplement, j'en ai été las. Je partais, comme on a un accès de fièvre. Rien ne pouvait me retenir. J'aurais tué pour partir. Je claquais mon argent, puis je revenais.

— Chez toi?

— Oui. Tu comprends, j'avais seize ans, dix-sept. Alors, j'étais tout d'abord grisé. Je n'en faisais qu'à ma tête. Les femmes. Puis tout cela me paraissait vain. La réaction était brutale, aussi brutale que le besoin du départ. Je ne pensais plus qu'à notre maison, à la ferme, aux chevaux, aux chiens, aux champs, à la sécurité du foyer.

— On t'accueillait bien?

— L'enfant prodigue. On avait eu si peur! Mon père s'attendait à tout, au pire. Revenu, malgré ses amertumes, j'étais là bien vivant.

— Qu'est-ce qu'il voulait faire de toi?

— Son continuateur. Le maître d'un domaine que nous aurions agrandi. Tu n'es pas né paysan?

— Non.

— Alors tu ne peux pas comprendre ce que c'est que la passion de la terre. Moi, qui m'en croyais libéré, je la retrouve violente et, au delà de mes réalisations, si je sors d'ici, je vois, comme terme, de la terre, des domaines, dont je m'occuperai moi-même.

— Tu as de la chance, Corvey.

— Pourquoi;

— Parce que tu sais où te raccrocher. Moi, je n'ai rien; je n'avais rien et c'est pour cela que je suis perdu. Catholique, oui, mais pas assez marqué pour sentir le besoin de la servitude. Bourgeois, citadin, donc pas de terre où me rattacher Alors, tout a foutu le camp. Tu as de la veine. Tu t'es engagé pour t'améliorer, moi pour oublier. Alors?...

François compatit, mais sans flamme. L'histoire de Langen

ne l'intéresse plus. Il est moins déprimé, parce que ces confidences l'ont confirmé dans sa force. Certes, il n'y a rien de commun entre l'Ancien et lui. Comment a-t-il pu se laisser aller à tant de faiblesse! Il en a honte, maintenant; gêné il retire sa main que Langen avait gardée.

Comment a-t-il pu!

— Ça va mieux, Langen. J'ai moins chaud. Je crois que je vais dormir.

Il a hâte d'être seul, pour s'abandonner à son espoir revenu.

L'autre comprend. Ce sentimental a des intuitions. Il sent qu'il n'est plus bon à rien, que François l'a pressé, a tiré de lui ce qui pouvait le servir. Il en est attristé. Il avait cru à la naissance d'une amitié. Il se lève pour aller prendre sa garde.

— Bonsoir, François, repose-toi. Pense à ce que t'a dit Langen, qui est un vieil abruti. Tu es de la race des voraces; rien ne peut t'arriver dont tu ne tires parti au mieux de ton avantage. Tu ignoreras toujours la gratitude; tu appelles ça de l'indépendance. Je plains ceux qui t'aimeront. Bonsoir, petit.

Il est sorti, plus courbé, plus écrasé. François n'en a cure. Si, au fond de lui, une faible voix murmure : « Ne méprise pas l'amitié. Sache te pencher. Langen a besoin de toi », il ne veut pas l'entendre. Il ferme les yeux, fait le mort, pour atteindre cet état de transe, pendant lequel son esprit, détaché du présent, crée, compose l'avenir.

***

François a, d'emblée, marqué une prédilection pour ce pauvre être contrefait, dont les yeux seuls ont quelque grâce. « *Ich bin ein Dichter* (je suis un poète) », a-t-il fièrement déclaré, une nuit que, de garde sur le bastion, il donnait au sergent les harmonies de la nuit. Voué au rêve sans fin, consacré à la douleur, pauvre Rotweiler, qui n'est même pas bon à faire un soldat! Le courage ne lui fait point défaut, mais son corps le dessert. Il voit mal et ne saurait donc tirer. Il traîne une patte. Il a l'épaule droite plus haute que la gauche, mais son nez pointe fièrement entre deux joues pâles, timbrées de

taches de rousseur. Rotweiler a été le martyr de ses camarades enfants, la risée des jeunes filles à qui il déclamait des vers, le pantin des jeunes Allemands nationalistes, dans le club desquels il faisait de beaux discours.

Il s'est engagé dans la Légion pour l'aventure, voir le Sud, pousser vers le Sud; ce mirage qui touche les cerveaux allemands l'a particulièrement fasciné. Il est parti vers la lumière, servir sous le tricolore, comme il dit non sans emphase.

Souvent François bavarde avec lui, pour la fraîcheur qu'il retire de ces causeries. Toute la naïveté, la pureté de l'homme tiennent dans ce corps difforme, derrière ce front veiné qu'éclairent mal les doux yeux clairs. Il lui prête journaux et revues, pâture sur laquelle le poète se jette avidement.

Les camarades raillent, mais sans méchanceté. C'est un poète, prédestination qu'ils respectent. Corvey l'a souvent interrogé :

— Après ces cinq ans?

— A chaque jour suffit sa peine. Je suis dans la main de Dieu. La mort sera ma fiancée. Que me donnerait la vie? Elle n'a su que me décevoir. Mes vers, la poésie m'ont aidé à vivre. Quand mes ailes ne me porteront plus, je tomberai lourdement. En attendant, vivent l'enthousiasme et l'amour!

Verbiage que tout cela, se dit François. Selon les jours, il est indulgent ou sceptique. Et Rotweiler, qui a l'intuition des faibles et des aimants, sait jouer le rôle qui plaît à l'humeur du moment.

L'essentiel, conclut François, est qu'il prenne soin du troupeau que je lui ai confié. Le reste... Tant que les moutons ont leur ration, tout va bien.

GEORGES R. MANUE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE THÉÂTRE ANGLAIS

DEPUIS LA GUERRE

Le pays de Shakespeare est redevenu un pays qui compte dans la littérature dramatique de l'Europe. On sait de quel mépris singulier, sous le règne de la bonne reine Victoria, le théâtre y avait été tenu, à la fois par ce qu'on appelle l'homme de la rue et par l'homme de lettres. On sait de quels patients efforts la renaissance qui se manifesta dès les premiers jours de notre siècle se trouva être le résultat.

Remontons plus haut. Rappelons que, mû sans doute par l'exemple d'Antoine à Paris, le Hollandais J. T. Grein, qui faisait depuis trois ans de la critique dramatique à Londres, y établit l' « Independent Theatre » en 1891. Il y accueillit dès l'année suivante un débutant qui s'appelait Bernard Shaw et une pièce qui choqua tout le monde et qui s'appelait *Widowers houses* (littéralement « Maisons de veufs »). Ce fut la toute première pierre de l'édifice, mais, cette première pierre posée, tout restait à faire. La maison n'avait pas de fondations.

Il n'existe pas en Angleterre comme en France une longue tradition ininterrompue. Entre l'époque élisabéthaine et le XIXe siècle, tous les liens étaient défaits. La Restauration n'avait point renoué avec le passé. Ses auteurs, quelque brillants qu'ils fussent, n'avaient pas fait école. Les écrivains anglais, ayant abandonné le soin de faire des pièces à des artisans inférieurs, perdirent toute connaissance d'un métier dont on ne peut pas bâcler l'apprentissage. Il fallut recon-

quérir l'outil perdu, le placer dans des mains dignes et besogner lentement, assidûment, sans qu'aucun arrêt, aucun échec ne décourageassent la continuité d'un travail périlleux. Heureusement les matériaux vinrent d'un peu partout et la ténacité est une vertu très anglaise. L'éducation des auteurs, des metteurs en scène, des comédiens, de la critique, et enfin — et surtout, serais-je tenté de dire — du public, se fit petit à petit, mais avec une merveilleuse progression. Ce fut l'œuvre de tout le pays, et la collaboration des provinces fut peut-être plus efficace encore que celle de Londres.

Certes, c'est à Londres que fonctionna la « Stage Society », qui, dès 1899, remit à l'affiche les pièces de Shaw, dédaignées par les théâtres réguliers et qui en dix ans sut révéler des auteurs comme Granville Barker, Somerset Maugham, Saint-John Hankin, Charles Mc Evoy, Arnold Bennett, Edward Garnett, George Calderon. C'est à Londres que l'association Vedrenne-Barker, maîtresse du Court Theatre de 1904 à 1907, créa la première pièce de John Galsworthy et consacra la gloire de Bernard Shaw. C'est à Londres que l'impresario anglo-américain Frohman conçut en 1910 l'idée d'un théâtre dit de répertoire groupant et coordonnant tous les résultats acquis.

Mais c'est de Dublin, où l'« Abbey Theatre » naquit en 1903, que partit cette vague de néo-romantisme et d'ardeur lyrique qui devait déborder bientôt de l'Irlande même et vivifier plus ou moins toute la littérature dramatique de langue anglaise. Faut-il mentionner les noms de W. B. Yeats, J. M. Synge, Lady Gregory, Padraïc Colum, qui restèrent toujours farouchement de là-bas, et faut-il oublier ceux de Lord Dunsany et de Saint-John Ervine, qui un jour échappèrent à l'ambiance d'Erin et se contraignirent à devenir des auteurs anglais, tout comme, avant eux, les Irlandais Oscar Wilde et Bernard Shaw? C'est à Manchester, où, grâce à la munificence de miss Horniman, le Gaiety Theatre était devenu depuis 1908 un centre rayonnant d'activité dramatique, que Stanley Houghton, Harold Brighouse, Allan Monkhouse brillèrent avant d'éblouir Londres. C'est à Birmingham, dans cet admirable Repertory Theatre que Sir Barry Jackson fonda en 1913 et qu'il a réussi, au prix de quels sacrifices! à faire vivre

depuis, que furent créés, en pleine guerre, l'*Abraham Lincoln*, de John Drinkwater, et *The farmer's Wife*, d'Eden Phillpotts. Transplantées à Londres, ces deux pièces y devinrent les deux plus grands succès de l'époque actuelle. C'est à Birmingham aussi que Bernard Shaw a désiré que fût jouée pour la première fois, en 1923, son œuvre la plus ambitieuse et la plus originale : *Back to Methuselah* (Le retour à Mathusalem), pentateuque métabiologique qui réclame pour sa représentation cinq soirées consécutives. La pièce part de l'aventure d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden et ne se termine que dans les nuées du plus distant avenir, « aussi loin que la pensée peut atteindre ». C'est à Malvern enfin, dans le Comté de Worcester, où Sir Barry Jackson a établi depuis 1929 un festival d'été qui en fait une sorte de Bayreuth anglais dont Bernard Shaw serait le Wagner, qu'on a pu applaudir pour la première fois en anglais *The Apple-Cart*, cette charrette de pommes que les Pitoeff viennent de faire entrer dans leur magasin d'accessoires, si curieusement cosmopolite déjà.

Bernard Shaw continue à régner sur le théâtre d'aujourd'hui, non seulement en Angleterre, mais à peu près dans tous les pays où l'on trouve des salles de spectacle et des comédiens. Je ne sais si, depuis Ibsen, il s'est trouvé d'autre écrivain dramatique jouissant d'un crédit pareillement étendu. Certes, les légendes qui croissent et s'épanouissent autour de sa personnalité, ses boutades que la presse recueille et répand avec un soin à la fois religieux et scandalisé, certaines de ses attitudes dans les conjonctures critiques que les conflits mondiaux ont fait naître, tout cela n'est pas sans avoir attisé le feu d'une telle renommée, mais c'est beaucoup trop peu pour l'expliquer. Reconnaissons-le : l'homme et ses œuvres constituent — bien que l'homme ait atteint soixante-quinze ans et que sa première œuvre dramatique remonte à plus de huit lustres — une des forces les plus actives de la littérature mondiale.

Mais gardons-nous de l'idolâtrie. Un critique zélé l'a poussée jusqu'à écrire que, s'il lui fallait désigner les six pièces les meilleures du théâtre anglais contemporain, il lui suffirait de nommer, au hasard, six pièces de Bernard Shaw. Cela est injuste. D'abord tout n'est pas égal dans une production

qui compte, si je ne me trompe, trente-sept ou trente-huit œuvres écrites pour le théâtre. Ensuite cette production n'est pas, pour autant que nous puissions juger des proportions exactes, sans la vision rectifiée que permet le temps seul, semblable à une montagne isolée se dressant au milieu d'une plaine plate et nue de laquelle rien n'émergerait, ou peu s'en faut. Il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, beaucoup de collines, et des plus agréables, et quelques montagnes donnant nettement une impression de grandeur, dans le paysage qu'offre la littérature dramatique anglaise d'aujourd'hui.

Les écrivains à qui l'on doit l'impulsion et le mouvement dont le point culminant se trouva être atteint à la veille de la guerre, étaient certes de tendances et de valeur très diverses. On les peut situer aux pôles opposés de l'art dramatique, mais un certain nombre d'aspirations communes les réunit. Ils ont tous ambitionné à peu près la même chose.

Pour régénérer la scène ils se sont contraints à une même simplicité foncière. Ils ont banni l'artifice commode, la sentimentalité facile, l'effet grossier qui s'obtient au détriment de la vérité profonde. Ils ont compris que cette vérité ne pouvait pas être la vérité photographique et que le dernier mot de l'art n'avait pas été dit par le réalisme, pas plus au théâtre qu'ailleurs. Ils ont senti que les moules trop étroits où le XIXe siècle enfermait les comédies pouvaient être élargis, voire brisés, et qu'une pièce se pouvait maintenir aux chandelles et n'être point cependant ce que l'on avait accoutumé d'appeler une pièce bien faite. Ils s'en aperçurent d'autant plus aisément que le public anglais, beaucoup moins soucieux de logique que les publics latins, a toujours fermé les yeux sur des négligences de composition dont se fût mal contentée la rigueur de l'intelligence française. Une certaine liberté d'allures apparaît moins révolutionnaire outre-Manche qu'ici. Et peut-être, qui sait? ce qui dans l'une ou l'autre pièce anglaise nous semble une piquante audace, analogue à celles qui meuvent chez nous un H.-R. Lenormand ou un J.-V. Pellerin, n'est-il après tout, de la part d'un auteur qu'aucun cartésianisme, même inconscient, n'a jamais dominé, qu'un aimable laisser-aller, tout involontaire et que nul ne songerait à relever là-bas.

Quoi qu'il en soit, les auteurs du théâtre dit nouveau formaient à la veille de la guerre un ensemble imposant et solide dont nul ne songeait à nier l'importance. On leur pouvait adjoindre quelques écrivains, qui, tout en n'ayant recouru ni aux théâtres irréguliers, ni aux scènes dites de répertoire installées en province, avaient profité cependant, directement ou indirectement, dans une plus ou moins grande mesure, de leur enseignement et de leurs expériences. Nommons Sir Arthur W. Pinero, Sir James Barrie, Alfred Sutro, Rudolf Besier. La guerre n'entama pas ce bloc, ou bien peu.

C'est que, pour l'Angleterre, les années fatales ne creusèrent pas au théâtre un gouffre aussi profond qu'en France. A Paris, le théâtre d'avant-guerre et le théâtre d'après-guerre semblent former deux entités quasi indépendantes. La plupart des comédies écrites entre 1900 et 1914 apparaissent, quand on les reprend sur une scène parisienne, aussi hors de l'actualité que celles qui ont été composées de 1870 à 1900. Elles n'ont rien perdu de leur valeur en soi, mais on dirait qu'elles ont vu disparaître tout — ou presque tout — de leur opportunité. Ce n'est pas seulement l'esprit qui a changé, mais l'expression. Ce serait trop peu de parler d'évolution. Toutes les étapes ont été brûlées.

En Angleterre, la production dramatique ne s'est pas arrêtée. On l'a simplement ralentie et son niveau a baissé d'un bon cran. Les théâtres d'avant-garde, momentanément délaissés, n'ont pas insisté. Il s'agissait de satisfaire une clientèle composée en majeure partie de soldats en congé, parmi lesquels beaucoup de soldats coloniaux, et de « flappers », leurs petites amies, parmi lesquelles beaucoup de petites amies d'un soir. Cette jeunesse ne demandait qu'une chose : un spectacle qui la menât le plus loin possible de la vie réelle. Les uns souhaitaient oublier l'horreur de la guerre ; les autres, les ennuis quotidiens d'une existence médiocre. C'est pour eux que *Chu-Chin-Chow* déroula ses splendeurs orientales, *Chu-Chin-Chow* que l'Allemagne inventa (un critique spirituel, Frank Vernon, l'affirma en souriant) pour essayer de gagner la guerre en amollissant les cerveaux anglais. Mais tout rentra dans l'ordre sitôt la paix revenue et l'on s'aperçut que le beau travail d'avant-guerre n'avait pas été accompli

en vain. Chacun retrouva, sans avoir à la reconquérir, la place qu'il occupait en 1914. Il ne semble pas qu'en Angleterre les aînés aient dû, dans la même proportion que les auteurs français, céder du terrain à une génération neuve. Il ne leur fallut même pas toujours se donner le mal de composer des pièces nouvelles. Leurs pièces d'avant-guerre (ce fut le cas pour Bernard Shaw notamment, et pour Sir James Barrie) se trouvèrent presque toutes, dès qu'on les eut remises à la scène, rencontrer et captiver un public beaucoup plus nombreux qu'avant les hostilités. Jadis audacieuses, originairement destinées à des auditoires restreints et sélectionnés, elles étaient maintenant de plain pied avec un état d'esprit général qui avait évolué dans leur direction. Sir James Barrie a pu rester depuis plus de dix ans l'auteur le plus largement populaire de l'Angleterre sans donner aucune œuvre inédite. Depuis *Marie-Rose*, qui date de 1920, on n'a plus affiché de lui que des reprises, mais ces œuvres, dont le sens vrai, parfois aigu, se dissimule sous des airs d'innocence, ces actions qui se situent à mi-chemin entre le rêve et le réel, où une sorte de féerie constante illumine et transfigure la banalité de tous les incidents, même de ceux qu'on serait tenté de trouver puérils, ces comédies aisées, qu'une fraîcheur voisine de la poésie baigne toutes, continuent à faire les délices de ce public qui est peut-être de tous les publics de l'Europe celui qui exige avec le plus d'insistance que *Peau d'Ane* lui soit conté.

A côté de ce vieillard écossais en qui chante encore l'âme de « Peter Pan », le petit garçon qui n'a pas voulu grandir, Bernard Shaw, de cinq ans (ou de mille ans) son aîné, (n'a-t-il pas voué son pentateuque au problème de la longévité?) fait figure du génie malicieux, maléfique, qui oppose aux divagations la négation d'une sagesse sceptique, désabusée, déromantisée. On sait que toutes ses pièces, qui sont peut-être aussi en un sens des féeries, mais des féeries d'un ordre tout intellectuel dont les mots forment la seule magie, visent à dissiper, par la vertu de coups de baguette inattendus, la brume romanesque dont la plupart des hommes, avec l'aide de la mauvaise littérature, ont fini par envelopper les notions primordiales de la vie. Soit qu'il affirme, le plus sérieusement

du monde, que Jeanne d'Arc, *Sainte Jeanne*, fut la première protestante et quelque chose en somme comme le précurseur inconscient de toute la Réforme, soit qu'il insiste pour qu'on ne renverse pas la « charrette de pommes » (traduisez par le « pot de fleurs » de l'argot parisien), la charrette étant en l'occurrence la royauté en Angleterre, contrepoids, affirme Shaw, seul contrepoids au régime électoral, seule barrière opposable aux oligarchies financières, pour surprenantes que puissent sembler, dans une telle bouche, ces professions de foi, un peu de réflexion fait reconnaître qu'elles viennent à leur place dans une œuvre qui demeure cohérente et où rien n'est tout à fait inutile. L'auteur a donc voulu écrire un drame sur la Pucelle, comme il en avait écrit un sur Cléopâtre et une comédie sur Napoléon, un drame d'où tout élément romanesque serait exclu, c'est-à-dire tout élément mélodramatique, le mélodrame étant la forme primaire du romanesque au théâtre. Mais le fait d'exclure le romanesque n'exclut ni le merveilleux, ni la sensibilité. Bernard Shaw nous l'a bien fait voir et le public français ne s'y est pas trompé lorsque l'œuvre lui fut accessible par le truchement de Ludmila Pitoëff, inoubliable Jeanne.

De même, le marxisme de l'auteur ne lui inspire pas la haine ni le mépris des rois. Le souverain qui ne veut point qu'on bouscule sa « charrette » ne joue pas le rôle odieux ou grotesque qu'exigent les traditions les mieux établies. La comédie est-elle moins divertissante pour ne côtoyer aucun poncif? Ce miracle s'y accomplit, qu'un acte qui dure une heure et demie à peu près et n'est en somme qu'un long débat d'idées (le roi Magnus causant avec ses ministres du lever au baisser du rideau) occupe la scène et l'esprit des spectateurs à l'égal d'une aventure à rebondissements multiples. Aucun manieur de notions générales — ou de paradoxes — atteignit-il jamais à pareil ascendant sur le public, en le pliant plus souplement à son caprice?

Par contre, les piècettes dites « de guerre » qu'a composées Bernard Shaw ne pèsent pas lourd dans l'ensemble de son œuvre, ni d'ailleurs dans l'ensemble de la production actuelle. D'autre part, *Heartbreak House* (la Maison des Cœurs brisés), comédie terminée dès 1916, mais publiée en 1919 seulement

et qui attendit jusqu'aux années 1920 et 1921 pour être représentée à New-York d'abord, à Londres ensuite, appartient nettement à l'avant-guerre. La maison des cœurs brisés, c'est la vieille Europe, gavée d'oisiveté, de sensations et d'ennui, lasse de tout et d'elle-même, que secoue et réveille brusquement le fracas des hostilités.

Pas plus en Angleterre qu'ailleurs la guerre ne semble avoir été l'inspiratrice des auteurs dramatiques. *Der Tag* est peut-être la moins bonne pièce qu'ait écrite Sir James Barrie. Il y a par contre dans le recueil *Echoes of the War* (Échos de la Guerre) cet acte touchant : *The old Lady shows her medals*, que la Comédie-Française a mis à son répertoire sous ce titre : *La vieille Maman*; c'est bien peu de chose que cette fantaisie charmante, mais menue, dont l'humour et l'émotion sont d'une naïveté très calculée, si l'on considère l'horreur et l'étendue du conflit qui lui sert de toile de fond.

The Conquering Hero (le Héros conquérant), d'Allan Monkhouse, est certes une réussite d'une autre envergure, mais, quelles qu'en soient les qualités, il serait exagéré d'y voir une très grande œuvre.

Nous devons à John Drinkwater, un poète sensible et fin que gagnèrent à la scène l'influence de Sir Barry Jackson, étonnant animateur, et l'héroïque activité du Birmingham Repertory, un acte en vers dont la fortune fut assez éclatante. Il porte ce titre énigmatique : *X = 0, a night of the Trojan War* (Une nuit de la Guerre de Troie). C'est un petit drame plein de vigueur, où, par la force d'un exemple symbolique, l'inutilité des destructions guerrières se trouve mise en évidence.

Mais il revenait à un inconnu, qui n'avait jamais fait de théâtre et ignorait tout des lois du genre, de donner au redoutable sujet, que les mains les plus expertes avaient été impuissantes à modeler, la forme qu'il fallait.

Un obscur agent d'assurances, revenu du front, reproduisit, à l'intention d'une société de comédiens amateurs, le plus naïvement et le plus simplement du monde, ce qu'il avait vu et entendu pendant les jours d'épreuve. C'est ainsi qu'il réalisa ce qu'aucun professionnel de la scène, arrêté par trop de préventions et de scrupules, n'aurait osé concevoir : ouvrir

une tranchée devant le public, comme on ouvre sous les yeux de l'entomologiste un nid de fourmis ou une termitière, et lui dire : Regardez... Écoutez... *Journey's End* (en français, le Grand voyage), créé à Londres en 1929, reste l'exemple le plus frappant du chef-d'œuvre inconscient. Un instinct inné du théâtre s'y révèle à un degré rarement égalé. Se fût-il jamais éveillé sans l'aide de circonstances exceptionnelles et qu'eût-il donné si une sincérité absolue ne lui eût apporté le plus indispensable des secours?

Somerset Maugham est un des créateurs les plus féconds de l'Angleterre actuelle. Il y a trente ans qu'il écrit pour le théâtre et ses œuvres sont d'une diversité que le public français aura pu apprécier lorsque lui furent montrées, à moins d'un an d'intervalle, deux pièces aussi opposées d'allure, de ton et d'inspiration que *le Cercle* et *la Lettre*.

De graves problèmes se présentèrent à lui lorsqu'il composa *The Unknown* (L'Inconnu), trois actes joués en août 1920.

Un officier est revenu de la guerre. La vue de la mort quotidienne et de la souffrance partout présente lui a fait perdre la foi. Sa fiancée, que la guerre a exaltée en sens contraire, s'éloigne à jamais de lui. Son père, que les pratiques religieuses ont toujours guidé et qui se juge fort parce que croyant, s'affole et désespère aussitôt qu'il sait qu'il est en proie à un mal incurable et qu'il va mourir. Une amie de la famille enfin, dont les deux fils sont tombés devant l'ennemi, se détache de la vie et des convictions de sa jeunesse. Elle a cessé de sentir la présence de Dieu. A côté de chacun des personnages se dresse « l'inconnu ».

Le sujet est beau. Il est de ceux qui tentent les dramaturges et les désappointent lorsqu'ils les ont traités. On ne peut reprocher à Somerset Maugham de n'avoir pas abordé de front la question, mais la pièce apparaît un peu mesquine, un peu étroite pour l'ampleur du dessein que l'auteur a formé.

C'est également le retour d'un soldat que dépeint Charles Mc Evoy dans sa pièce *The Likes of her* (Les Femmes comme elle) qui fut un des grands succès de l'année 1923. La première pièce de Mc Evoy, *David Ballard*, remonte à 1907 et est fréquemment citée comme une des étapes du renouveau drama-

tique en Angleterre. Tout comme *David Ballard*, ce tableau de la vie ouvrière à Londres est fait de petites touches accumulées, valant par leur exactitude. L'auteur ne s'occupe guère du soldat, ni de ce qu'il pense. Toute l'attention est concentrée sur un type de femme du peuple, courageuse, patiente, fidèle, obstinée. Cette femme est placée souvent dans des situations conventionnelles, mais l'auteur prend le soin de l'en délivrer chaque fois par des moyens qu'aucune convention ne règle. Il sait quand il le faut se mettre à l'école du silence. Il n'y a là aucune vulgarité et Dieu sait si les occasions de recourir à un pathétique facile abondaient.

Le jeune premier de *The Choice* (Le Choix), comédie qu'Alfred Sutro, un auteur dont l'entrée dans la grande notoriété date de 1904, fit applaudir pendant plusieurs mois en 1919 et en 1920, a lui aussi fait la campagne, mais il appartient à ce que l'on est convenu d'appeler le meilleur monde. Invalide amputé d'une jambe, il enlève à un grand homme d'affaires — ce grand homme d'affaires puissant et silencieux dont les succès d'argent et d'amour ne se comptaient plus au théâtre depuis le siècle dernier — sa fiancée, une belle jeune fille pourvue de toutes les séductions. Ce dénouement parut, à l'époque, essentiellement symbolique.

En 1928, un dramaturge lucide, Robins Millar, se demanda ce qu'étaient devenus, dans la mémoire de ceux qui les chérirent, ou simplement les connurent, les morts de la Grande Guerre. Par un de ces soirs où l'électricité sature l'atmosphère — d'où le titre : *Thunder in the air* (De l'orage dans l'air) — tous les membres de la famille Vexted revoient Ronnie, le jeune officier qui succomba en France la veille de l'armistice, mais à chacun d'eux il apparaît sous des traits différents. De son vivant il fut un assez méchant garnement, mais le souvenir épure tout. Une fois l'orage éloigné, ce qui s'installera dans la maison peu à peu rassérénée, ce sont les images jumelles et unies d'un adolescent vêtu de flanelles blanches et sportives, et d'un petit enfant rieur.

Chercher à reconstruire le passé, c'est obéir à un séculaire besoin de l'humanité. Ce fut de tout temps la mission du poète. Est-ce parce que hier peut expliquer aujourd'hui? La faveur vient-elle de là que le public accorde aux biographies romancées

ou dramatisées, à condition qu'elles ne soient pas romancées ou dramatisées au point de n'être plus des biographies? L'*Abraham Lincoln* qui popularisa le nom de John Drinkwater, en Angleterre d'abord, puis en Amérique, dut certainement le meilleur de son succès à l'honnêteté de l'auteur vis-à-vis de l'histoire, à la façon simple et directe qu'il a d'épuiser le sujet par une série de tableaux brefs, de les ordonner suivant une belle ligne droite, de les orner du seul dessin nu et dépouillé des personnages avec, çà et là, sans exubérance, une échappée opportune de poésie; mais les allusions aux événements actuels qui perçaient sous le couvert du passé touchèrent sans doute plus vivement les cœurs que l'exactitude des reconstitutions. Celles d'entre les paroles que prononce le Président Lincoln qui atteignirent le mieux la conscience du public furent sans doute les suivantes : « La cause était une cause juste il y a deux ans. Elle n'a pas changé... Moi aussi, j'ai la conviction que faire la guerre est mal. C'est la faiblesse et la jalousie et la folie des hommes qui rendent un tel mal possible... Les plus mauvais d'entre nous sont encore intraitables et agressifs... Quelques-uns d'entre nous sont sortis de ce stade. Mais les meilleurs d'entre nous ont en eux un instinct qui les pousse à résister à l'agresseur s'il ne veut pas prêter l'oreille à la persuasion. Vous pouvez dire que c'est un mauvais instinct. Je ne sais pas, mais il existe chez des millions de braves gens. Je ne crois pas que ce soit un mauvais instinct. »

De même, la scène la plus applaudie de *Robert E. Lee* (1923), ce drame qui forme comme une contre-partie d'*Abraham Lincoln* et dans lequel John Drinkwater présente l'autre face des mêmes faits, fut celle où l'on vit le général sudiste et ses officiers suivre la marche et les progrès d'une bataille. Les acteurs se dressent devant le public, les yeux fixés sur des points invisibles et les mouvements des armées en présence sont censés avoir lieu au loin, derrière le fond de la salle. Brusquement, un officier roule aux pieds de Lee, frappé par une balle; un autre s'affaisse, le bras brisé. Le dialogue, sobre, ramassé, sans emphase, met en relief ce pathétique précis.

C'est à des qualités du même ordre, encore que la pièce soit sans doute de valeur littéraire moindre, que la suite de scènes intitulée : *The Lady with a lamp* (La Dame à la

lampe) où Réginald Berkeley raconte sans romantisme la longue et miraculeuse carrière de Florence Nightingale, dut la sympathie que lui témoigna le public.

Par contre, les gens qui se divertirent aux aventures imaginées par J. B. Fagan (un auteur d'origine irlandaise auquel le théâtre actuel doit beaucoup) autour de la personnalité savoureuse de Samuel Pepys, le Pepys du journal, dans : *And so to bed!* (Et maintenant, au lit!), trois actes représentés en 1926, se rendirent compte aisément qu'il s'agissait d'une époque (le XVIIe siècle de Charles II) gaillarde, insouciante, abandonnée, avec laquelle la nôtre n'a plus aucun contact.

Et les jours victoriens évoqués dans une très remarquable comédie en cinq actes de Rudolf Besier : *The Barretts of Wimpole Street*, qui poursuit encore à Londres une carrière commencée à Malvern en août 1930, apparaissent aux spectateurs non moins lointains. Est-il rien de commun entre l'Angleterre du roi George et le milieu austère, hypocrite, tyrannisé par les scrupules et les préjugés, où Robert Browning alla cueillir sa fiancée?

Mais, dans *Mary Stuart*, un petit drame qui date de 1921 et que John Drinkwater a entouré d'une atmosphère de poésie voluptueuse et sensuelle, assez rare là-bas, même de nos jours où la pudeur anglaise ne compte plus ses concessions, le passé se mêle tout intimement au présent et va jusqu'à se confondre avec lui. La reine d'Écosse elle-même parle à un jeune homme d'aujourd'hui qui souffre dans sa chair et dans son orgueil, et lui révèle tout ce que peut contenir de contradictoire un cœur de femme.

Et dans *Berkeley Square*, une œuvre délicate due à la collaboration de John L. Balderston et du poète J. C. Squire, inspirés par un fragment posthume de Henry James, la fusion entre hier et aujourd'hui est à tel point complète qu'il est impossible de détacher et même de discerner les deux éléments. Ces trois actes oscillent entre les années 1784 et 1928. Le rideau se baissera sur la douleur de Peter Standish, citoyen américain, que l'on voit sans étonnement pleurer sur l'épitaphe d'une jeune fille morte depuis 141 ans.

Contre-partie de ces évocations du passé, il est devenu de mode, pour les dramaturges anglais, de recourir au pro-

cédé de l'anticipation. Il a permis à Bernard Shaw de conserver le roi Magnus (de l'*Apple Cart*) à l'Angleterre et de ne le point exiler dans quelque imprécise Ruritanie. Au terme de *Back to Methuselah*, l'anticipation atteint une ampleur à laquelle j'ai fait allusion déjà.

Plus modeste, Clémence Dane, à qui *A bill of divorcement* (Une loi sur le divorce), trois actes pleins et vigoureux représentés en 1921, ont valu d'emblée la célébrité, ne demande à son public que de se transporter en 1933 et de supposer votée la loi accordant le divorce à ceux dont le conjoint est atteint d'aliénation mentale. Une fois le postulat admis, l'auditoire se laisse pleinement entraîner par l'intérêt du conflit porté à la scène. Ce conflit permet à Clémence Dane d'analyser, en profondeur, un impressionnant caractère de jeune fille d'après-guerre.

Au capitaine H. M. Harwood, un écrivain dont la technique un peu nonchalante et le dialogue en soubresauts ne sont pas sans faire penser à un Alfred Savoir qui serait non pas francisé, mais anglicisé, l'anticipation fournit, pour sa pittoresque comédie : *The Man in possession* (Le Gardien), créée au début de 1930, la matière d'un épilogue ironique. L'homme et la femme que l'auteur réunit dans un baiser à la fin de l'acte III — un jeune premier cynique, à peine échappé de l'ombre où l'ont mis les singuliers procédés commerciaux dont il usa, et une veuve douteuse, cousue de dettes et réduite aux expédients — se retrouvent face au public, vingt-cinq ans écoulés, placides, prospères, embourgeoisés, et rêtés comme le sont seuls ceux qui ont réussi dans la vie.

Mais la fantaisie ne s'arrête pas là dans les pays sis outre-Manche. Sir James Barrie n'est point le seul à unir le réel à l'irréel dans les filets du rêve. Lord Dunsany, qui ne serait point Irlandais s'il n'était pas un peu visionnaire, recourt à un songe matérialisé pour indiquer à son héros ce qu'il lui fût advenu si, par exemple, il avait pu, dix ans auparavant, sauter dans un train malencontreusement raté. Un train opportunément pris peut conduire un petit employé surburbain à la souveraineté d'un royaume oriental. *If*... (Si...), qui vit le feu de la rampe en 1921, est au demeurant une pièce

fort agréable, qui prête à de jolis effets de mise en scène.

Un seul songe ne suffit pas à W. J. Turner, jeune auteur en qui l'on crut découvrir, témérairement, des tendances expressionnistes. Il lui faut davantage pour aller jusqu'au bout de sa pensée. La curieuse pièce qu'il a intitulée : *The Man who ate the Popomack* (l'Homme qui a mangé le Popomack) causa quelque scandale à Londres en 1922, à Cambridge en 1926. Lord Belvoir s'endort et rêve qu'il mange un fruit mystérieux dont le goût est suave, mais qui communique à qui en absorbe le moindre morceau une odeur insupportable et persistante. Celui qui a mangé le popomack devient un objet de dégoût pour tous ceux qui l'approchent, et sa fiancée, après de loyaux efforts, l'abandonne. Comme l'auteur assure qu'il s'agit là d'une tragi-comédie d'amour, il n'est point déraisonnable d'attribuer à ces trois actes un sens symbolique. La conclusion de W. J. Turner est qu'il faut que les amants mangent ensemble le popomack. Comme plusieurs rêves s'entrecroisent au cours de l'action, que le héros rêve qu'il se met à rêver ceci ou cela et que l'auteur matérialise chaque fois le rêve nouveau sans prévenir qu'il s'agit d'un rêve au second degré, la compréhension du spectateur, sinon du lecteur, est assez rudement mise à l'épreuve.

Il y a plus de profondeur, reconnaissons-le, et moins de désir de heurter le public, dans la pièce où Sutton Vane mène « au grand large » (c'est sous ce titre que Paris a connu *Outward Bound*) une cargaison d'âmes pécheresses destinées à l'éternité. Rarement un auteur réussit de façon aussi effective à mêler le surnaturel à la réalité et à le rendre tangible même à des auditoires peu accoutumés aux spéculations métapsychiques.

Retournons sur la terre. La société actuelle offre à l'observateur une matière suffisante pour que lui soit épargnée la tentation de recourir à l'extravagance.

La courbe que trace l'œuvre considérable, au théâtre comme dans le roman, de John Galsworthy se modèle exactement sur l'évolution des mœurs depuis vingt-cinq ans. Nul n'a regardé son temps d'un œil plus attentif. Ses pièces, les plus solides que puisse offrir le théâtre anglais contemporain, marquent toujours le point précis où ses compatriotes sont

arrivés. *The Skingame* (La Lutte à outrance), son premier succès d'après-guerre, que le public français n'a connu qu'à travers une adaptation étrangement infidèle, campe l'un en face de l'autre un gentleman et un nouveau riche. La bataille est rude. Le nouveau riche ne parvient pas, bien qu'il soit le plus fort, à réduire son adversaire à merci, parce que le gentleman ne recule devant aucun moyen pour se défendre, et jusqu'au bout.

Neuf ans ont passé. Un autre gentleman, baronnet, douzième du nom, et un autre nouveau riche, roi de l'industrie, s'affrontent dans un conflit définitif que développent les trois actes d'*Exiled* (Exilé), une des dernières pièces de John Galsworthy. Cette fois le gentilhomme ruiné n'essaye même plus de lutter. Exilé déjà, spirituellement parlant, dans son propre pays, il se résout à un exil complet. Il abandonne la partie. Il s'éloignera vers les Indes. Ainsi s'accomplit l'évolution pressentie. John Galsworthy, qui connaît admirablement les éléments qui composent le gentleman anglais, a passé sa vie à démonter ce produit complexe de plusieurs siècles de civilisation. Il n'a pas épargné les sarcasmes à la classe à laquelle il appartient lorsqu'elle était classe dirigeante. Il s'incline aujourd'hui devant le vaincu avec une sorte de respect, et quelque chose qui ressemble fort à de l'attendrissement.

On a parfois accusé ce puissant dramaturge, dont la noblesse d'esprit n'échappe à personne, de manquer d'humour. L'accusation est grave dans un pays où la plaisanterie à froid fait partie du patrimoine national. Il ne saurait exister à pareil reproche réponse plus jolie que cette comédie : *Windows* (les Fenêtres) que Galsworthy fit jouer en 1922 et qu'il dédia « aux idéalistes ». Elle occupe, dans l'ensemble de son œuvre, la place à peu près que prend *le Canard Sauvage* dans le théâtre d'Ibsen. En exposant aux sourires le jeune Johnny March, à qui mal en prend de faire de l'apitoiement à contre-sens et de la générosité sans discernement, Galsworthy donne un avertissement significatif à ceux qui seraient tentés de tirer des conclusions trop formelles de certaines de ses comédies. Voilà de l'humour, et du meilleur.

Windows oppose les enfants aux parents. Cet antagonisme

a été porté souvent sur la scène anglaise, où le théâtre nouveau fait souffler un vent de révolte depuis *The younger Generation* (La jeune génération) de Stanley Houghton, qui date de 1910. Le thème de la jeunesse ayant raison de l'âge mûr, simplement parce qu'elle est la jeunesse et qu'elle doit avoir raison toujours, commence à lasser un peu tout le monde. Certes, dans *Young Woodley* (le jeune Woodley), une incisive étude de la vie des collèges et de l'âme adolescente, que John van Druten fit applaudir pendant de longs soirs en 1928, l'amour, charnel et naïf à la fois, qui consume un collégien pour la femme de son directeur, est décrit avec la plus indulgente sympathie et l'auteur prend le soin d'accumuler tous les défauts dans la personne du mari. C'est l'attitude traditionnelle de l'écrivain, mais une réaction se dessine et Galsworthy n'est pas le seul qui dise leur fait à ceux que la littérature a trop systématiquement encouragés.

Mrs. Fraser, l'héroïne de *The first Mrs. Fraser* (la première madame Fraser), comédie adroite et vive de Saint-John Ervine qui triompha pendant deux ans au moins à Londres, réussit, rien que par le charme de sa vertu quadragénaire, à débarrasser son mari, divorcé et remarié, d'une femme jeune, inconstante, égoïste à souhait. C'est une revanche qui s'est fait un peu attendre, mais qui n'en a pas moins été accueillie avec une sorte de soulagement. Parallèlement, la récente comédie de Somerset Maugham : *The Breadwinner* (le Gagne-Pain) pourrait s'appeler la révolte de Géronte. On y voit un père de famille, lassé de pourvoir à la subsistance d'une femme indifférente et d'enfants ingrats, se rebeller brusquement et partir en claquant la porte, résolu, tout comme la Norah d'Ibsen, à vivre sa vie. La pièce est alertement menée, le dialogue étincelant.

Même les auteurs derniers venus dans la carrière adressent aux générations neuves des critiques plus ou moins déguisées. On sait la fièvre d'intellectualisme dont la violence imprévue s'est emparée soudain d'une partie de la jeunesse anglaise. Rien ne l'immunisait contre une telle maladie, qui s'accompagne d'un abandon total de la vieille morale traditionnelle, séculaire orgueil d'Albion. Aldous Huxley a décrit les ravages de la curieuse contagion dans son roman *Point counter point*

(Contrepoint), le plus proustien des romans anglais. On en a tiré une pièce, comme aussi du récit chatoyant et sensible que Margaret Kennedy consacre à la musique et aux musiciens.

C'est d'un intellectualisme plus facile, plus à fleur de peau, que Noël Coward, le comédien-auteur, l'enfant gâté du public londonien qui lui passe toutes ses impertinences, se gausse dans *Hay fever* (littéralement : Fièvre des foins). Le public parisien connaît la pièce sous le titre : Week-end. Et il a suffi au jeune et brillant écrivain de placer une de ces affranchies qui lisent *Sodome et Gomorrhe* dans un milieu traditionnel et bourgeois de la province anglaise, pour obtenir une version moderne et inattendue de cette *Seconde Mrs. Tanqueray* qui reprit en 1893 le sujet classique de « l'Aventurière » et mit le Londres d'alors sens dessus dessous. *Easy virtue* (Vertu facile) est l'aboutissement d'une longue lignée de comédies. Est-il rien de nouveau sous le soleil des herses?

Le mal de l'intellectualisme à haute dose est d'ailleurs fort circonscrit dans la patrie du golf et du hockey. Il n'y a pas encore là de danger national.

A côté du public réfléchi et lettré que les écrivains dignes de ce nom considèrent seul et qui, en vérité, s'étend tous les ans, il existe évidemment des foules de spectateurs moins raffinés que les dramaturges ne sauraient négliger tout à fait et qui demeurent amateurs de plaisirs faciles et d'émotions fortes. Les insipides comédies musicales et les affligeantes « pantomimes » attirent toujours de nombreux « playgoers ». C'est à ces gens-là que songe Edgar Wallace, constructeur de drames policiers, de « thrillers », comme on dit là-bas. Il réussit à arracher des milliers de victimes aux délices du cinéma parlant, redoutable concurrent du théâtre. Sans qu'ils aillent aussi loin que lui dans l'exploitation des curiosités morbides, nous voyons maints auteurs corser d'une énigme l'intérêt d'un spectacle par ailleurs conforme aux exigences de la littérature. Une part de la faveur qui accueillit *Loyalties* (Loyautés), une des pièces le plus fréquemment représentées de Galsworthy, ne vint-elle pas du fait que l'auditeur s'y pouvait poser la question : « Qui a commis le vol d'argent dans la chambre de l'invité juif? » et Frank Vosper, un des jeunes à qui l'on fait confiance et dont Paris vient d'adopter

une pièce où le freudisme joue son rôle, n'a-t-il pas réussi à faire admettre par les spectateurs dits cultivés son *Murder on the second floor* (Meurtre au second étage), en prenant la seule précaution d'écrire un prologue et un épilogue explicatifs où il se moque agréablement du genre qu'il aborde, de lui-même et de son public.

Ce que réclame au fond ce public, qu'il s'agit en somme de conquérir puisqu'il est maître de la situation, bien fin est celui qui le pourra dire au juste. Lorque Monckton Hoffe fit jouer en 1926 *Many Waters* (Beaucoup d'eau), une pièce où il ne se passe rien de ce qui attire d'ordinaire la foule, il employa deux tableaux à persuader ses auditeurs qu'il savait fort bien que la pièce ne les intéresserait pas, mais qu'il la faisait jouer quand même, sans espoir, et l'agrément des auditeurs fut tel qu'on rejoua la pièce plus de trois cents fois. Les succès au théâtre comportent une forte proportion d'imprévisible.

On ne discerne pas encore ceux des jeunes qui prendront un jour la place des chefs de file que le théâtre anglais a hérités de l'avant-guerre et qui demeurent vaillamment à leur poste, mais l'avenir peut être envisagé avec optimisme.

Dans l'Angleterre tout entière, le théâtre est remis à sa vraie place. L'amitié de ce pays pour le théâtre est redevenue fervente comme aux jours où l'Angleterre était une des grandes puissances dramatiques. Il faut insister sur ce point : le succès d'une comédie ne s'élabore guère dans les milieux étriqués des petites chapelles londoniennes. Mieux encore qu'avant la guerre, il jaillit à la fois de tous les points du pays. Bien des pièces nouvelles sont promenées dans les provinces avant d'atteindre le public de la capitale. De plus, il n'est pas de localité, si infime soit-elle, où ne travaillent plusieurs sociétés de comédiens-amateurs, animées du désir de bien faire et soucieuses de bel art dramatique. Si l'on vient à songer que le Birmingham Repertory, dont l'influence a été prépondérante depuis la guerre, est sorti tout entier d'un groupement bénévole qui jouait la comédie pour son seul plaisir, tous les espoirs semblent permis à ceux qui pensent que le mouvement dramatique né avec le siècle peut progresser encore.

Et je note pour ma part, et non sans joie, parmi les pièces que le public anglais a le plus aimées, de simples farces villageoises, allègres et drues, comme *The farmer's Wife*, d'Eden Phillpotts, où sont retracées les mœurs du Devon, comme *Bird in hand*, de John Drinkwater, qu'anime la vie rurale des Midlands. Le salut n'est jamais refusé à un art robuste et sain qui se tient en contact permanent avec les forces vives de la province et de la campagne.

ROBERT DE SMET

A LA POURSUITE DU VENT[1]

Et le lendemain, satisfait de l'avoir vue asservie à ses embrassements, auxquels il apportait maintenant plus de douceur parce qu'il y mettait moins de conviction, demeurait de sang-froid et mesurait ainsi mieux son empire, il fut très bon avec elle. Il se reprochait d'avoir, la veille, montré ses soupçons : mais il n'avait pu se retenir, tant ils s'étaient imposés à son esprit, avec une soudaineté inattendue. Basil reconnaissait qu'il commettait des maladresses avec les femmes parce qu'il était trop franc. Cette absence de dissimulation tantôt le rendait cruel, tantôt le mettait en état d'infériorité parce qu'il leur révélait ainsi, de bonne foi, ses points faibles.

Au grand jour, Michelle montra une certaine réserve, alors que, quelques heures plus tôt, elle avait semblé sans rancune. « Bizarrerie des femmes », songea-t-il en bourrant sa pipe, après avoir laissé la jeune femme seule dans sa chambre. « Bizarrerie de certaines femmes », reprit-il après un moment. Les Anglaises, professait-il, ne sont pas si retorses. Il y a plus de droiture en elles, et aussi plus de naturel. Sincèrement il considérait le type anglais, réduit à quelques lignes simples, comme supérieur à tous les autres. « Je ne dois pas oublier que Michelle n'a rien de *british*. Il faut être juste, c'est un sang-mêlé, une fille de Française et de Syrien. » Il tira sur sa pipe d'un air rêveur. Il croyait être équitable en la plaignant de ne pas être sa compatriote.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre, 1er, 15 novembre.

A Londres, ces hérédités lui avaient paru séduisantes : elles composaient à Michelle une figure semi-orientale pleine d'étrangeté. Maintenant elles lui apparaissaient, et quoiqu'il s'en défendît, comme des signes d'infériorité. « Non, disons des différences », protesta-t-il intérieurement, sans se douter que pour lui c'était la même chose. Une Levantine ! Et il se rappela avoir été un peu choqué par l'habitude qu'avait Michelle, à table, d'appliquer ses mains à plat sur son assiette pour en sentir la chaleur, ou bien, quand elle avait fini, de mettre la lame de son couteau entre les dents de sa fourchette. « Détails », fit-il en haussant les épaules.

Mais il y en avait d'autres, qui revinrent à sa mémoire. Son parfum, par exemple, était agréable, mais elle en mettait un peu trop. Il avait quelque chose d'insistant, de bizarre. Cette odeur capiteuse avait flatté les sens de Basil, mais elle le faisait aussi penser à un sérail, à un endroit exotique où l'on s'aventure sans vouloir s'y attarder. Michelle n'était pas une personne de plein air, de sport, qui aime prendre du mouvement; elle préférait le fond des divans, l'intérieur des maisons, dont s'accommodait son teint mat. Basil n'avait jamais aimé que des femmes blondes et roses : cette créature brune, impétueuse, désordonnée, assez sauvage, l'avait provoqué, mais l'étonnait aussi, et parfois le laissait hésitant.

Qu'importait d'ailleurs que Michelle n'appartînt ni à sa tradition ni à sa race, qu'elle ne ressemblât pas au type féminin qu'il préférait ! Il l'aimait, voilà l'essentiel. Ses compatriotes ne lui auraient pas inspiré un sentiment si trouble, si poignant, qui tenait, dans son illogisme, de l'enchantement magique. Avec elles, avec n'importe laquelle, amie ou maîtresse, il aurait eu des connivences inconscientes, des sujets de conversations communs, peut-être des souvenirs et des parentés. Mais Michelle et lui ne se parlaient que d'eux, ils ne rattachaient pas leur amour à autre chose, ils devaient le conserver clandestin, isolé. Le lien qui les unissait était illégitime et passionnel.

Une ombre passa dans son esprit. Il avait toujours considéré la passion comme un appétit du corps, un mouvement bestial dont il n'y avait pas lieu de se vanter. Et l'illégitimité répugnait à sa franchise autant qu'à son sentiment des con-

venances : les gens qui avaient un attachement secret lui semblaient mentir à tout le monde en même temps qu'ils trahissaient la discipline sociale. Il n'était pas « affranchi », comme Michelle avait prétendu l'être, il éprouvait au contraire de la crainte et du mépris pour toute irrégularité. En somme l'amour obéissant et fidèle qu'il avait éprouvé pour la jeune fille aurait eu besoin de demeurer platonique : une attitude chevaleresque ne se justifie que par la chasteté. Depuis que Michelle s'était donnée à lui, Basil instinctivement la classait à part des autres femmes, dans une catégorie spéciale, et il lui était impossible d'avoir pour elle exactement la même estime. De la gratitude, du désir, une politesse empressée et, plus profond, un sentiment de complicité, soit : mais jamais il ne pourrait ressentir autant de considération pour sa maîtresse que pour sa femme, ni avoir en elle autant de confiance... Il se reprocha ces réflexions venues moins de la conscience que du préjugé. Précisément parce que cette jeune fille s'était donnée à lui, se dit-il, elle méritait tous ses respects. Mais mêlés, malgré lui, de condescendance et d'une sourde réprobation. Quels que fussent la sincérité, l'ardeur, le désintéressement de Michelle, elle avait un amant — peu importait que ce fût lui. C'était une femme « en marge ». Il dit ces deux mots en français : il lui parut que le français, mieux que l'anglais, convenait à ce genre de nuances.

Comme Basil avait le sentiment désagréable d'avoir été trop loin dans sa sévérité, il secoua la cendre de sa pipe avec humeur et alla rejoindre Michelle.

— Eh bien, — fit-elle, — êtes-vous plus raisonnable, plus sage?

Honteux de ses réflexions, il baisa la main qui pendait du fauteuil. Michelle, songea-t-il, n'est pas une Levantine : elle est occidentale par ses pensées, par sa voix — ou, au moins, continentale. Mais il fut tout de même ennuyé de flairer sur ses doigts le parfum qu'il critiquait.

— Te rappelles-tu, — fit-elle en reprenant le tutoiement, — avec quelle amitié, naguère, tu m'offrais tes services, avec quel zèle, imprudent même, tu voulais me trouver une place dans tes bureaux?

Il secoua la tête.

— Ta ferveur envers moi, — reprit-elle, — était si gentille, si désintéressée : elle méritait sa récompense. Tu as été généreux, si scrupuleux aussi...

Basil souffrit dans sa loyauté à s'entendre ainsi juger; pour rétablir la vérité, il chercha à se donner tort :

— Maintenant que tout de même nous y voyons plus clair, je me reproche terriblement...

— Quoi donc?

Il hésita, leva vers elle des yeux tristes et, pour se libérer tout en s'accusant, dit :

— J'ai mal agi avec toi.

Elle regarda avec sympathie ce visage aux lèvres entr'ouvertes, aux traits réguliers et nobles, devenu soudain très juvénile.

— Mon chéri, — fit-elle avec une douceur ironique, — je ne t'en veux pas, bien au contraire.

— Si, si, — insista-t-il pour ne pas perdre l'avantage de la moralité, — j'ai de lourds remords.

Elle jugeait ses scrupules absurdes, mais elle devinait quelle force explosive ils pouvaient prendre dans une nature comme la sienne. Pour qu'ils ne finissent pas, en le travaillant, par l'écarter d'elle, elle chercha à l'en débarrasser et les revendiqua.

— S'il s'agit de responsabilité, — fit-elle, — nous sommes deux à l'assumer. Ou plutôt non, je suis seule responsable. Un homme se propose, c'est son droit. Il est comme un chasseur : tant pis pour la femme si elle se laisse prendre.

— Sauf s'il abuse de sa force.

— Mon chéri, quand un homme prend une femme, c'est toujours parce qu'elle l'a voulu.

La phrase vexa l'amour-propre de Basil, mais allégea sa conscience : il demeura partagé.

— Nous nous sommes mal conduits, — murmura-t-il.

Michelle s'impatienta de ces préoccupations morales qu'elle ne comprenait pas, parce qu'elle n'avait pas reçu la même éducation. Puisque leur liaison était ignorée de tous, pourquoi se tourmenter? Pour elle, elle était libre. Jusque-là elle avait tenu à être honnête, mais par fierté plus que par vertu. Maintenant elle mettait sa fierté dans son amour : que lui impor-

tait son honnêteté? Elle reprit, avec une feinte négligence :

— Ne te frappe donc pas.

Basil se sentit déçu qu'elle considérât comme sans importance ce qui le troublait grandement. Et d'autre part, cette indifférence le soulageait. Au fond il aurait voulu conserver ses scrupules sans en souffrir, jouir d'un amour coupable tout en cultivant ses délicatesses de conscience.

— Peut-être as-tu raison, — fit-il.

Michelle battit des mains. Il reprit :

— Mais à défaut de remords, n'oublions pas les précautions à prendre.

Si madame Tadros n'éprouvait pas d'inquiétude, il craignait que son bureau, sa famille commençassent à se demander ce qu'il devenait. Il avait pensé qu'il pourrait filer en auto à Paris, prendre le courrier qui lui était peut-être arrivé, écrire chez lui de là-bas.

Michelle acquiesça tout de suite, d'autant plus que ce projet laissait supposer qu'il comptait prolonger son séjour à Dieppe.

— Je partirai de très bonne heure, — dit-il, — je ne te réveillerai pas.

Mais elle lui fit jurer qu'il viendrait l'embrasser avant son départ. Et à onze heures du soir, sagement, elle le renvoya dans sa chambre, pour qu'il dorme bien.

XVIII

Michelle décida qu'elle aussi, puisqu'elle se trouvait seule pour la journée, irait se promener à Dieppe. Elle descendit donc le chemin de la falaise, suivit la grand'rue en s'attardant à toutes les boutiques, fit deux ou trois achats et s'aperçut qu'elle s'ennuyait. Basil lui manquait considérablement. Mais cet ennui même n'était qu'un désir en attente, qui l'alanguissait. Elle n'était plus du tout contractée, contredisante, elle acquiesçait par avance à ce qui pourrait arriver.

Peut-être eût-il été plus adroit d'accompagner Basil à Paris. Elle l'aurait fait naguère, au temps où elle adorait manœuvrer les gens, leur suggérer des pensées ou des démarches, combiner des situations. Mais elle avait perdu cette combativité, et elle se disait paisiblement qu'après cette journée de vacances

Basil lui reviendrait sans doute plus épris. Il y avait du fatalisme dans sa résignation.

Elle avait joué la partie sur une seule carte, et peut-être avait-elle perdu : car Basil, naïvement, laissait trop voir qu'il cherchait une issue. Elle ne l'aimait pas moins, au contraire. Plus elle l'observait vivre et penser, avec sa candeur énergique, sa générosité en lutte avec de petites lâchetés, son besoin d'estime, sa bonne foi, plus elle s'attachait à lui. Elle l'aimait sans illusions, elle attendait tout de lui, le bonheur ou la souffrance, avec le stoïcisme de certaines femmes qui acceptent l'homme de même que l'homme accepte le destin.

Michelle gagna l'église Saint-Jacques, qui présentait au fond d'une rue sa tour gothique, blanche et grisâtre, ses clochetons rongés par l'air de mer, sa rosace tremblée, ses lignes amollies par l'usure, presque fléchissantes, couleur de vieille neige et comme un peu fondue. Elle entra, fit le tour de la nef sans penser à grand'chose, ressortit, et, au coin de la place, se heurta à Adès.

Son premier mouvement fut de passer. Mais elle s'ennuyait, elle était seule pour la journée. D'ailleurs il la retint par le bras.

— Je voudrais vous parler, — fit-il en jetant autour de lui des coups d'œil fiévreux.

— Comment n'êtes-vous pas encore parti? S'il allait vous rencontrer! Je vous préviens qu'il rentre ce soir.

— Ah, il n'est pas à Dieppe aujourd'hui?

Adès se redressa et ricana :

— Nous pouvons bien avoir deux mots d'explication.

Michelle fit tête :

— Où vous êtes-vous caché jusqu'à présent?

— Dans un petit hôtel sur le port, — répondit-il sans percevoir son ironie. — Je ne voulais pas partir sans vous avoir revue. J'ai erré de vos côtés, mais sans succès. Je pensais bien qu'il ne vous quittait pas et je me dépitais.

Il ne raconta pas ses larmes d'humiliation, durant ses nuits d'insomnie, et les projets absurdes qu'il avait échafaudés, quitte à les rejeter au petit jour. Vaniteux, outrancier, craintif, Adès n'était pas vil, il avait un cœur tremblant mais sensible, et l'injustice dont il avait été victime l'ulcérait. Mais que faire, que faire?

— Pourquoi ne pas l'avoir affronté? — demanda froidement Michelle.

Ses sourcils s'élevèrent comme si elle lui disait une chose privée de signification, et, sans lui répondre, il s'écria sans colère sur un ton de curiosité :

— Pourquoi avez-vous agi de la sorte avec moi? J'ai bien compris que vous m'aviez utilisé, et que vous n'aviez jamais éprouvé pour moi le moindre sentiment. Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ouvertement. Je vous aurais rendu volontiers ce service.

— Vous vous y seriez prêté?

« Pourquoi pas? » pensait-il. C'eût été à voir, à débattre. Mais elle reprit :

— Jamais vous n'auriez consenti à jouer ce rôle de votre plein gré. Voyons, monsieur Adès, vous avez de la fierté.

Il se redressa et devint fier, en effet, tout à coup. Elle ajouta :

— Soyez généreux aussi, et pardonnez-moi mes procédés désobligeants.

Il rougit de satisfaction jusqu'au bout de ses oreilles écartées. Et il déclara tout de suite :

— Je vous pardonne volontiers, puisque vous me le demandez sur ce ton-là.

Il y avait en lui un goût de l'exaltation, qui lui faisait accepter le sacrifice, et qui, à l'occasion, l'eût rendu héroïque. Non pas exactement pour le succès d'une cause ou le bonheur d'un être, mais pour le plaisir de vibrer, de connaître une sensation exceptionnelle, pour se jeter un défi à lui-même.

D'ailleurs, renoncer à Michelle lui était d'autant plus aisé qu'il s'était aperçu qu'il ne l'aimait plus. Il se dégrisait aussi vite qu'il se montait la tête. Pour le moment, il se livrait à la joie de témoigner de la générosité à un ennemi, comme l'enseigne la loi religieuse. Et puis, à peine eut-il parlé qu'il se vit désarmé, et victime de son élan : après ce pardon, en effet, il ne pourrait plus jamais se plaindre. Alors, perdant le bénéfice de son désintéressement, il revint sur ses paroles avec véhémence :

— C'est parce que je suis Juif, n'est-ce pas, que vous

m'avez maltraité? Oh que vous êtes habile et perfide! Personne ne se gêne avec moi, c'est entendu, mais personne encore n'avait été jusqu'à m'outrager. Vous n'auriez pas agi de la sorte avec un autre. Et moi, j'étais si épris de vous, si aveuglé que je n'ai pas compris tout de suite. Quand vous m'avez renvoyé dans ma chambre, le premier soir, avec des phrases insidieuses, j'ai cru que vous me rappelleriez, je suis resté éveillé presque toute la nuit, j'ai même été jusqu'à votre porte... Et le lendemain, la même chose... Je n'ai pas l'habitude de femmes comme vous. J'ai cru et j'ai été trompé. Et quand Fairfield est arrivé, il m'a chassé comme un chien... Et vous l'avez accueilli parce qu'il était le plus fort. Vous êtes sa maîtresse n'est-ce pas?

Elle fit un geste, mais il la tenait par le bras, lui parlait dans la figure.

— Qu'est-ce que je vais devenir? Oui, parce que je suis un pauvre Juif, on s'est tout permis contre moi, on a fait mon malheur, ma honte.

Les larmes lui venaient aux yeux, aux invectives il faisait succéder des lamentations, et il pressait ses doigts fébriles sur le bras de Michelle en répétant :

— Mon malheur et ma honte!

Puis il la lâcha et cria avec rage :

— Mais je me vengerai!

— Vous ne pouvez m'atteindre.

— Pas sur vous. Sur d'autres.

— Il ne vous craint pas, vous le savez.

— Pas sur lui. Lui, je le...

Adès cracha avec dépit sur le trottoir, et reprit, très excité :

— Mais sur le reste du monde. Ce monde qui me méprise, je l'obligerai à me solliciter. Je le dominerai, je le...

Il suffoquait. A son légitime ressentiment se mêlait un rêve insensé de triomphe; à l'humiliation atroce il répondait par un défi prophétique.

— Vous demandez que devenir, — fit Michelle, — eh bien faites la conquête de Londres ou de Paris. D'autres que vous y sont parvenus.

— De Paris, — dit-il d'un air méditatif, comme s'il préparait déjà ses plans.

Il lui jeta un coup d'œil d'abord soupçonneux — ce qui le rendait malheureux, c'est qu'il ne savait jamais quand on se moquait de lui — puis qui alla en s'attendrissant :

— Quand je serai puissant et riche, vous ne vous moquerez plus de moi. Au contraire, vous me complimenterez, vous me flatterez. Qui sait...

Sur son visage allumé de convoitise elle lut un désir si cru de lui plaire, qu'elle rougit et lui tourna le dos. Mais ravi, réconforté, il lui cria en agitant son chapeau :

— A bientôt. Car nous nous reverrons!

Elle ne répondit pas, et il la regarda s'en aller, franchir la place, disparaître au coin de la rue. Alors il considéra son chapeau, le remit sur sa tête avec bonne humeur, et même l'enfonça.

***

Le soir, Basil revint par le train : il avait rendu l'auto au garage. Michelle portait une robe ouverte qui lui allait bien et elle attendit qu'il lui en fît compliment.

— Eh bien, voilà passée cette ennuyeuse journée, — fit-il, étendu dans un fauteuil. — J'ai été au bureau, d'abord, pour m'informer. Une lettre de Londres m'attendait. Ils avaient téléphoné à Paris, on leur avait dit que j'avais passé, mais ils ne comprenaient pas la raison de mon silence. Je leur ai téléphoné à mon tour. C'est bien agréable d'avoir la communication si vite. Mais j'ai appris une chose très ennuyeuse pour nous.

— Pour nous?

— Oui, enfin je ne veux pas dire pour toi et pour moi, mais pour la Compagnie. Nous allons avoir un conseil très important.

— Ah!

— Il faudra que j'y aille, — dit-il en balançant son pied.

— Bien sûr.

Là encore, elle consentait à plier pour ne pas tout perdre. Se plaindre, contredire n'aurait servi à rien, qu'à le mettre en défiance ou en colère. Il était le maître, il ferait ce qu'il voudrait.

Elle savait qu'il ne briserait pas sa vie pour la refaire avec

elle, qu'il ne romprait pas avec sa carrière, ses amis, son milieu. Elle voyait qu'il avait repris son sang-froid, très vite, plus vite qu'elle, qui eût été prête à tout pour le conserver. Elle comprenait qu'il manœuvrait encore, en ce moment même, peut-être sans s'en rendre compte, pour desserrer des liens qu'il ne voulait pas trop étroits.

— Je leur ai raconté une blague, — continua-t-il en étendant ses longues jambes. — Je leur ai dit que j'avais pris une grippe subite, avec une grosse fièvre, et que je m'étais trouvé incapable d'écrire. Pendant plusieurs jours, leur ai-je dit, j'ai été positivement terrassé.

Il ricana et comme Michelle, espérant toujours qu'il remarquerait sa robe, s'était assise sur le bras de son fauteuil, il lui caressa la jambe.

— Terrassé! — fit-il. — N'est-ce pas exact?

Il était là, bien portant, solide : elle l'embrassa sur le front. Il en profita pour ajouter vite :

— Mon Conseil est jeudi. Je prendrai le bateau ici, demain. Ce sera très commode.

— Et après? — demanda-t-elle en cachant son angoisse.

— Je reviendrai dans quelques jours.

— Quel prétexte comptes-tu donner pour revenir?

Il cessa de flatter son mollet et grommela qu'il verrait. Puis sa main revint plus insistante. Michelle se leva pour lui échapper. Elle s'étonnait de ces façons qu'il eût jugées vulgaires chez un autre : elle ne se doutait pas qu'il se les permettait parce qu'il l'avait instinctivement privée du halo de mystère et de romanesque dont il l'entourait naguère.

Il se leva à son tour, et tout en la suivant :

— Autre chose. J'ai eu l'idée de passer avenue Mozart. J'ai vu ta mère.

— Pourquoi as-tu été la voir?

— Mais, pour m'informer sans en avoir l'air; pour t'informer ensuite.

En réalité, il avait été la voir pour lui confirmer tacitement la version de Michelle. Car s'il ne craignait pas la fille, il se demandait si la mère ne chercherait pas, éventuellement, à tirer quelque parti de la situation.

Il l'avait trouvée digne, mélancolique et discrète. Tapotant

ses yeux avec un petit mouchoir, elle remercia M. Fairfield de sa « conduite chevaleresque » qu'elle n'oublierait jamais, répéta-t-elle plusieurs fois. Et elle mit la rougeur de Basil sur le compte de sa modestie. Elle déplora la fugue de sa fille, qui lui avait causé le plus grand chagrin de sa vie, mais qui, toutefois, se terminait mieux qu'elle ne l'avait redouté. Il fallait maintenant la vouer à l'oubli. « Je connais d'ailleurs votre discrétion. »

Madame Tadros vit partir Basil en hochant la tête. Comment l'entreprise de sa fille avait-elle si totalement échoué? Elle mit l'insuccès sur le compte de la froideur de l'Anglais, ou de son incompréhension, ou peut-être de son rigorisme. Elle se dit aussi que peut-être Michelle, au dernier moment, avait été saisie d'une soudaine frayeur : d'où le renvoi des deux hommes. Et ainsi elle demeurait encore à caser.

Les deux amants décidèrent de dîner en bas, au restaurant. Ils s'enhardissaient à mesure que le temps passait et qu'il n'amenait pas de catastrophe; à mesure aussi que leurs sentiments perdaient de leur violence exclusive. D'ailleurs ils se trouvèrent presque seuls.

Soudain Basil s'arrêta au milieu d'une phrase : il venait de voir dans l'assiette de Michelle son couteau inséré entre les dents de sa fourchette.

— Comment s'appelle donc ton parfum? — fit-il.

Elle répondit que c'était un mélange que lui envoyait un parfumeur du Caire et elle lui demanda s'il l'appréciait. Il fit signe que oui et dit au maître d'hôtel d'enlever leurs couverts.

Après dîner, Michelle prit son manteau et ils allèrent se promener sur la falaise. Le soleil venait de se coucher, la mer, en bas, respirait doucement, comme une bête énorme qui va s'endormir. Basil prit Michelle par le bras, et tout de suite elle se serra contre lui.

— Écoute, — fit-il, — il faut encore que je te dise... J'ai trouvé à Paris une lettre de Pat.

Ils continuèrent à marcher d'un même pas, en silence. Elle était décidée à le laisser parler. Il reprit, d'une voix volontairement neutre :

— Elle me demande de mes nouvelles. Elle m'en donne d'elle, de Ralph. Elle me demande aussi quand je vais rentrer... Je lui ai écrit que j'avais eu la grippe.

Il ne sourit pas cette fois, en répétant la « blague ». L'air était frais et Michelle rajusta son manteau qui avait glissé. Mais elle ne dit rien.

— J'ai pensé que si j'allais demain à Londres, tu sais, pour mon Conseil d'après-demain, je passerais à Sussex Square. Il me paraît impossible de faire autrement. N'est-ce pas?

— Tiens, — fit-elle, — voilà un phare qui s'allume.

— Michelle, — dit-il d'un air obstiné, — je t'ai dit que j'avais mal agi avec toi, et tu as généreusement affirmé que non. Mais j'ai aussi mal agi vis-à-vis de Pat, et à cela tu ne peux rien répondre.

Elle frissonna : tous les remords y passeraient donc, il faudrait les combattre les uns après les autres. N'y avait-il pas chez lui, malgré sa simplicité vigoureuse, un goût de la mortification, et même de la flagellation morale?

— Mais puisqu'elle n'en sait rien, — murmura-t-elle.

— Et moi, est-ce que je ne le sais pas?

Elle se demanda si tous les amants étaient aussi scrupuleux, ou bien si le sien l'était plus que tous les autres.

— Mon chéri, c'était une chose à prendre en considération avant, mais maintenant n'est-ce pas un peu tard?

— Pardon, on peut réparer.

— Comment?

Elle voulait bien l'aider à surmonter ses scrupules, mais pas l'aider à la sacrifier. Bien sûr il avait tort de tromper sa femme. Mais il pouvait bien supporter d'avoir tort. La manie qu'il avait d'être toujours justifié, inattaquable et protégé de tous les côtés, la remplit d'une brusque irritation.

— Je veux dire, — s'empressa de répondre Basil, — que nous devons prendre toutes les précautions possibles, renoncer à nous voir trop souvent...

Il la sentit butée, mécontente, il tenta de la raisonner, tout à fait comme, si souvent, il raisonnait sa femme. Et, emporté par la similitude, il commença :

— Voyons, Pat...

Hâtivement il se reprit :

— Je veux dire...

Puis il se tut, maudissant sa maladresse.

— Je vois un second phare, maintenant, — dit Michelle.

Il s'arrêta, et, ne sachant que faire d'autre, appuya la jeune femme contre lui, froissant sa tendre gorge sur sa dure poitrine.

— Ma bien-aimée, ma douce enfant, ma chérie...

— Tu embrasses bien, — murmura-t-elle à voix basse en reprenant son souffle.

C'est qu'il venait moins de penser à son propre plaisir qu'à celui de Michelle, parce qu'il voulait utiliser son empire sur elle. Elle se serra contre lui, et quêta encore ses caresses, en soupirant. Puisqu'il se détachait d'elle, elle voulait au moins, jusqu'à la dernière minute, et ensuite, à la moindre occasion où ils se reverraient, obtenir de lui tout ce qu'elle pouvait. Basil la sentit résignée, et il continua de l'embrasser avec lenteur, presque distrait.

Pendant son retour de Paris, seul, debout dans le couloir du wagon, Basil avait remâché toutes sortes de griefs contre sa maîtresse. D'abord il constatait qu'elle s'était toujours jouée de lui, le menant et le décevant à sa guise, lui mentant jusqu'à la dernière minute, jusqu'à cette scène dans la chambre d'hôtel où elle l'avait affolé. Il se répétait l'antique phrase masculine : « Ce n'est pas moi, c'est elle qui l'a voulu. » Certes, les plaisirs qu'il avait tirés d'elle ne le laissaient pas ingrat; mais, trop positif maintenant qu'il n'avait plus rien à obtenir, il se disait que sur ce point ils se trouvaient à égalité.

Maintenant qu'il avait largement rassasié son désir, la mystérieuse puissance étrangère qui l'avait occupé, envahi, subjugué depuis des semaines, s'était évanouie. On eût dit que, satisfaite, elle l'avait quitté, peut-être pour s'emparer d'un autre corps humain, l'asservir à son tour et obtenir de celui-là aussi l'accomplissement de ses exigences. Et Basil se sentait heureux d'avoir repris son équilibre antérieur, repris possession de ce qu'il appelait sa vraie personnalité. Rafraîchi, il n'était plus la proie d'une obsession, ni d'une souffrance chronique. Il se rappela avec quelle élasticité, quel

glorieux sentiment de son indépendance il avait marché dans Paris.

Malheureusement, cette allégresse commença de décroître à mesure que les paysages se déroulèrent le long de la voie. Il constata avec mauvaise humeur que le train se rapprochait de plus en plus de Dieppe. S'il ne regrettait pas que la douloureuse et sensuelle obsession fût dissipée il regrettait la fierté qu'il éprouvait naguère de se contraindre. Il ne regrettait pas la volupté, il regrettait d'avoir dû passer, pour l'atteindre, par une défaite et, après s'être montré si digne, si courageux, de s'être montré si bestial. Il y avait gagné une maîtresse, mais il y avait perdu une amoureuse. Naguère, la passion refrénée le maintenait dans une sorte d'état poétique, dans une attente mélancolique et pure : maintenant qu'elle était satisfaite, il était déçu par le laisser-aller, le sans-gêne de ses rapports avec Michelle. Il n'y avait plus entre eux aucun sentimentalisme, précisément parce que leurs désirs se satisfaisaient trop aisément. Et la Michelle d'autrefois avait disparu par la faute de la Michelle d'aujourd'hui.

D'ailleurs il savait qu'elle ne partageait aucun de ses regrets et de ses rancunes. Alors qu'il était revenu à sa température normale, le sentiment encore ardent qu'elle éprouvait magnifiait leurs relations. Elle ne regrettait rien, elle ne lui reprochait rien, bien au contraire, mais cette adoration même irritait Basil. Il dédaignait un peu ses puérilités, il redoutait ses larmes, il trouvait qu'elle lui prenait beaucoup de temps.

— Après tout, — se dit-il en baissant la portière du wagon pour jeter sa cigarette, — si je ne tiens pas plus à Michelle qu'à Pat, autant revenir à Pat.

Car Pat avait à ses yeux un mérite considérable; elle était sa femme. Il s'attendrit sur elle d'autant plus qu'il se reprochait de la tromper, et qu'il la redoutait aussi. Ce serait terrible pour elle si par malheur elle apprenait... Et ce serait aussi terrible pour lui.

Mais elle avait confiance. Elle avait toujours été très bonne pour lui. Et elle l'aimait, autant que Michelle. Il oubliait qu'elle ne l'avait jamais appelé son « beau Basil », qu'elle ne s'était jamais donnée à lui avec une passion déli-

rante. Elle était fraîche, et blonde, et sa distraction, son air d'être ailleurs, le laissaient, en somme, assez libre.

Basil tenait toujours Michelle dans ses bras, et elle ne bougeait pas, elle ne disait rien. Elle était plus petite que lui; il était d'ailleurs habitué à cette taille, c'était celle de Pat. Si bien que dans l'ombre commençante il ne précisait plus qui il tenait contre lui. Par-dessus son épaule, il se mit à regarder au loin les phares. Il en compta trois : il guetta leur faisceau lumineux qui se projetait tout à coup, et ensuite se voilait, pour renaître ensuite. Le phénomène se reproduisait régulièrement, et pourtant, chaque fois, c'était comme un jaillissement imprévu.

— Asseyons-nous, fit-elle.

Il s'assirent sur l'herbe et il regretta de ne plus voir les phares. Elle se tenait contre lui, comme un enfant qui a peur ou qui s'endort. De sa petite main glissée dans l'échancrure du smoking de Basil, elle sentait le battement du cœur de son amant, rythmé, régulier, et il lui semblait qu'ainsi elle le garderait, elle convaincrait ce cœur de demeurer fidèle. Il continua de battre à la même mesure, et elle comprit que c'était une marque de placidité, d'indifférence. De même la chaleur du flanc, qui tiédissait sa paume à travers la chemise, n'était qu'une chaleur animale. Cette pulsation de vie, elle animait aussi les herbes sur lesquelles ils étaient assis, et le miroitement affaibli des étoiles au-dessus de leurs têtes : ils n'étaient que des atomes, joints par hasard, du vaste univers. Le grand bonheur qu'elle éprouvait auprès de Basil ne dépendait pas de lui, mais de leur accord provisoire avec la loi essentielle du monde. Qui sait si elle ne pourrait pas le connaître avec un autre homme? L'amour, ce n'était pas, comme elle l'avait follement espéré, la communion complète avec un être. Les autres, ah oui! les autres, ils n'étaient que les occasions, les prétextes d'une émotion qui venait de plus loin qu'eux, de plus loin que soi. Impossible de croire en eux, impossible de les atteindre, de les saisir.

— Mon amour, — murmura-t-elle avec une étrange ardeur sceptique.

L'inconnu contre lequel elle se blottissait, auquel elle accor-

dait tout de sa chair, auquel elle aurait voulu tout livrer de son âme, elle avait eu beau l'étreindre, il s'était détaché, et d'elle il n'emporterait rien. Sans doute, elle avait toujours souffert d'être seule. Mais comme elle l'était davantage, depuis qu'elle aimait Basil, depuis qu'il se retirait d'elle, saisi d'indifférence! On ne cesse jamais d'être seul. L'un arrive au rendez-vous, quand l'autre, las d'attendre, est déjà parti.

Donc, le lendemain, Basil regagnerait Londres. Plus tard, ailleurs, ils se retrouveraient. Il continuerait à se rendre régulièrement à Paris pour ses affaires. Ne venait-il pas de l'appeler sa chérie, sa douce enfant? Sans doute ce ne serait plus jamais comme la première nuit. Alors, elle avait réellement cru qu'elle parvenait à ce centre mystérieux de la vie dont elle avait si souvent et si vaguement rêvé. Maintenant, il fallait se résigner à des rencontres, où l'on met en commun plus les corps que les arrière-pensées. L'idée la pinça cruellement, que si elle ne lui avait pas cédé il serait demeuré comme auparavant, attentif, dévoué. Trop tard. Pourquoi donc l'instinct nous fait-il croire qu'il nous réunit, puisque c'est ensuite pour nous séparer?

Comme Pat, Basil, lui aussi, la décevait. Et, chose étrange, c'était vers Pat qu'il allait retourner. Elle se rappela avec amertume qu'à une époque infiniment lointaine elle avait résolu de se venger de Pat. Maintenant c'était Pat qui, sans le savoir, se vengeait d'elle. De même, elle avait haï Basil : qui sait si la haine, disparue chez elle, ne commençait pas à paraître chez Basil? Il y avait donc, dans la vie, de tels chocs en retour, violents et imprévisibles?

Elle retira sa main, elle se retira elle-même d'entre ses bras, et il l'aida à se lever.

— Viens, rentrons, — dit-elle.

Basil referma la porte de communication et commença à se déshabiller. Il avait laissé Michelle en train de s'endormir. Et, seul, à la veille de la quitter, il sentit s'abattre sur lui une affreuse tristesse.

Il avait deviné sa désolation, mais il n'avait pas eu le courage d'essayer de la consoler. Il avait fait semblant de ne rien

voir, il avait repris ses distances. Autant il était docile et empressé à l'instant du désir, autant il était implacable dans la satiété. Son puissant instinct de vivre lui interdisait de constater ses intermittences, ses insuffisances, l'impossibilité congénitale où il se trouvait, comme tous les hommes, de demeurer longtemps au sommet de lui-même. Pourtant, ce soir, à la veille de quitter Michelle, sa résistance à l'évidence, son aveuglement volontaire devant la cruelle vérité faiblissaient. A demi-dévêtu, il se jeta sur son lit, la tête dans les oreillers.

Il avait éprouvé une profonde aspiration et maintenant, parce qu'il l'avait satisfaite, elle avait disparu. Parce qu'il avait bu, il n'avait plus soif. Un être est avide d'une proie, il la veut, il la poursuit, elle lui échappe vingt fois, il s'entête, il l'attrape enfin, et il la détruit. Le bonheur, un bonheur qui ressemble à l'angoisse, est dans la poursuite : la stupeur et le dégoût sont dans la réussite. Basil possédait beaucoup de choses qui lui faisaient plaisir : de l'argent, des autos, des chiens, mais la possession de ce qu'il avait désiré le plus le décevait jusqu'à la pire nausée, la nausée sur soi. Parce qu'il avait possédé cette femme il n'avait plus rien, il était plus seul qu'avant.

Alors l'idée agréable et flatteuse qu'il avait de la vie et de lui-même vacilla. Il avait été élevé dans une convention optimiste, dans le refus de la douleur, dans la louange de la santé, du bonheur, de la richesse, du sourire. Il suffisait de vouloir, d'écarter l'inquiétude, d'avoir confiance et d'être énergique. Maintenant il voyait que la vie était peut-être une tragédie. N'avait-il pas tout gâché? Il ne se reprochait plus tel ou tel acte, l'accusation était plus profonde et plus générale : il dénonçait sa médiocrité en dépit de ses intentions excellentes, il reconnaissait en sa propre personne la radicale misère de l'homme.

Et le vigoureux, le positif, le sincère, le généreux, l'instinctif Basil Fairfield, étreint par une anxiété voisine du désespoir, se mit tout à coup à sangloter comme un petit garçon. Il s'abandonnait aux soubresauts du chagrin, renonçant à se défendre, renonçant à croire en lui-même. Puis, à la longue, des larmes plus douces, des larmes de pitié, coulèrent sur ses joues, et, détendu par l'infini de sa tristesse, il s'endormit.

Le lendemain, Michelle l'aida à préparer son bagage.

— Tu vas rester plusieurs jours à Londres, — dit-elle, — et je suis sûre qu'il te serait difficile de trouver un prétexte pour revenir ici. Alors je vais rentrer à Paris. Tu ne tarderas pas à y venir toi-même sans doute.

— Bien sûr, — fit-il.

Le train de la jeune femme partait avant son bateau. Elle lui défendit de l'accompagner à la gare : il fallait être prudent et ne pas perdre à la dernière minute le bénéfice de leur secret. Ce fut donc dans la chambre de Michelle qu'ils s'embrassèrent pour la dernière fois. Et tandis qu'ils s'étreignaient, ils étaient déjà séparés.

Plus tard, il descendit et s'embarqua. Et quand, du haut du pont supérieur, il vit disparaître dans la brume les falaises de Dieppe, il se rappela la brume analogue qui couvrait la mer, le jour où il était arrivé. Il se rappela aussi qu'elle s'était dissipée et que le clair de lune les avait enveloppés, elle et lui, d'une lueur d'argent. Alors, parce qu'il était bon et que l'aventure était finie, il se sentit baigné d'émotion, de gratitude.

Puis il se tourna vers le large, et son visage, balayé par l'air vif, reprit une expression impassible. Plusieurs heures s'écouleraient avant que ne surgissent les côtes d'en face, si pareilles à celles qu'il laissait derrière lui, et pourtant si différentes. Il leva les yeux au-dessus de sa tête, il regarda la grosse cheminée qui dégorgeait sa fumée et la pointe du mât où flottait allégrement une banderole. Le vent passait dans les cordages qu'il faisait vibrer, le vent qui vient on ne sait d'où, qui s'en va ailleurs, mystérieusement, le vent insaisissable.

ROBERT DE TRAZ

HOOVER

OU QUATRE ANS DE PROSPÉRITÉ

Lorsqu'en 1928 M. Herbert Hoover fit sa campagne aux États-Unis en vue de l'élection présidentielle, le parti républicain avait, dit-on, distribué des médailles portant à l'avers le profil du candidat et au revers cette ambitieuse promesse : « Quatre ans de prospérité. » Sur quoi M. Hoover fut élu. Il était en fonctions depuis quelques mois à peine, quand éclata, en octobre 1929, une crise financière et économique qui n'a cessé de s'aggraver depuis. Le parti démocrate prépare déjà la lutte pour la prochaine élection présidentielle de 1932. Il a naturellement beau jeu à attaquer l'administration Hoover, en prétendant qu'elle est responsable de la crise. Pour agir sur les millions d'électeurs et d'électrices qui seront bientôt invités par le parti républicain à réélire M. Hoover — puisque aux États-Unis le Président de la République, qui est en même temps Président du Conseil, est élu par le peuple, et que ce roi, plus puissant que tous les rois du monde, a des pouvoirs qui expirent au bout de quatre années — donc pour discréditer le président sortant, le parti démocrate a usé d'un moyen fort simple et pourtant plein de malice : il a tout bonnement remis en circulation, sans commentaires, les fameuses médailles de 1928 annonçant aux foules quatre ans de prospérité. On imagine quels sentiments ces médailles peuvent faire naître quand elles tombent aux mains de chômeurs, de spéculateurs ruinés à la Bourse, de banquiers en faillite ou d'agriculteurs acculés à la saisie... C'est de bonne guerre.

*
* *

Après l'optimisme de convention de 1930, où l'on annonçait imprudemment chaque mois la fin de la « dépression » — c'est le terme pudique, officiel, qui là-bas désigne la crise — il a bien fallu admettre publiquement que les affaires étaient mauvaises. L'administration a finalement renoncé à ce style de communiqué qui rappelait nos belles années de la guerre, où la vérité était « défaitiste ». Aujourd'hui on reconnaît en haut lieu, et non sans courage, que la dépression est profonde et qu'il faudra sans doute beaucoup d'efforts et de temps pour en sortir.

C'est qu'aussi bien les signes de la crise sont manifestes et ne peuvent être dissimulés. On les observe particulièrement nombreux à New-York. Allez à Battery-Park, où quelques pelouses d'un vert fané marquent l'extrême pointe sud de l'île de Manhattan. Il fait bon s'y chauffer au soleil, au bord de l'eau qui clapote, en voyant entrer ou sortir les gros paquebots d'Europe, ou en suivant des yeux le modeste vapeur qui emporte vers la statue de la Liberté les jeunes mariés de province en voyage de noces. On a sans doute toujours flâné à Battery-Park, comme dans tous les ports du monde, et c'est pour cela peut-être que l'Européen fraîchement débarqué respire encore ici une atmosphère d'Europe, — avant de se perdre, à quelques centaines de mètres, dans le froid et tumultueux couloir de Broadway, au pied de ces maisons si hautes qu'elles en sont inhumaines. Mais aujourd'hui les bancs de la promenade sont noirs de monde. Ces flâneurs flânent par force. Ce sont des chômeurs. Asseyez-vous près de ce petit homme grisonnant, en chapeau melon gras, au veston d'alpaga élimé, au pantalon à franges, les pieds nus dans des bottines à élastiques, et qui est perdu dans la lecture de son journal *Yiddish*. Il lève la tête. Il porte un col noirci de crasse et ne s'est sans doute pas rasé de trois jours — ce qui pour un Amécain est sûrement le signe le plus certain du renoncement à la vie. — Il vous regarde et vous demande l'aumône, sans gêne aucune. Un peu plus loin, un homme encore jeune veut vous vendre des oranges ou des pommes, et si vous causez avec lui, il vous dira qu'il y a deux ans il était commis chez

un agent de change... Vous sortez de la Bibliothèque Morgan où vous avez admiré une *Bible moralisée* de 1220 faite pour Blanche de Castille et son fils, ou des *Heures* de Marie de Bourgogne, femme de l'Empereur Maximilien d'Autriche. Vous imaginez quel a pu être l'orgueil du collectionneur assez riche pour acheter ces trésors royaux, et se jugeant sans doute l'égal de ces grands d'autrefois. Sur le trottoir, vous vous heurtez à un mendiant — d'ailleurs de mise décente, en accord avec le quartier respectable de Park Avenue. Ailleurs c'est une *bread-line*, une longue file morne de gens qui attendent une distribution de pain ou de vivres, tandis que passe dans la rue une « Lincoln » éblouissante emportant une élégante et ses bijoux. Pareils contrastes, qui font mal, et qui ont toujours été fréquents à Londres, étaient rares à New-York. Maintenant ils se multiplient.

L'un des coins de New-York les plus typiques aujourd'hui, c'est peut-être la Sixième avenue, vers la quarante-cinquième rue. L'avenue est encombrée et obscurcie par les piliers et les voies aériennes de l'Elevated. Dans ce demi-tunnel les énormes taxis, qu'arrêtait tout à l'heure le signal rouge, s'engouffrent au signal vert avec un bruit de tonnerre, couvrant presque le fracas de ferraille des trains qui passent là-haut. A ce moment-là vous traversez l'avenue à vos risques et périls, et vous vous dissimulez à l'abri des étroits piliers du métropolitain, tandis que les lourdes automobiles vous frôlent par-devant et par-derrière. Le long de l'avenue s'ouvrent des boutiques assez pauvres, quelques-unes sordides, teinturiers ou « presseurs » nègres, blanchisseurs chinois, marchands de malles au rabais, bijoutiers soldeurs, et presque à chaque porte il y a une agence de placement : des cartes grossièrement manuscrites y sont affichées. Du matin au soir des chômeurs viennent, s'arrêtent devant chaque porte, lisent ces avis pour refaire leur destinée. S'offriront-ils comme *managers* d'un restaurant à 35 dollars (875 francs) par semaine? Ou comme garçons de bureau à 10 dollars (250 francs)? On imagine aisément tous les drames qui se jouent ici, sur ce trottoir, cette mêlée d'espoirs et de déceptions, de lassitudes et de volontés, cependant que la vie brutale s'écoule indifférente par la chaussée des taxis ou en haut de l'Elevated. Il faut venir ici

pour comprendre, mieux que partout ailleurs, l'effrayante solitude des grandes villes et la détresse du chômeur perdu dans un désert de dix millions d'hommes.

Entendons-nous. Tout est relatif, et la crise américaine est naturellement en rapport avec le niveau de vie que ce pays avait atteint depuis la guerre. Les mendiants sont encore presque tous de tenue à peu près décente, et bien des chômeurs roulent en automobile. Mais l'automobile, aux États-Unis, n'est point un objet de luxe. Les vieilles voitures se vendent d'occasion 20 dollars (500 francs). Le prix de l'essence est à peine le tiers du prix de France, et, en fait de garage, on laisse sa voiture, la nuit, rangée au bord du trottoir devant sa maison. Dans un journal de Washington, j'ai lu la protestation d'une femme mariée, employée dans un Ministère, contre je ne sais quel député qui proposait que le gouvernement remédiât au chômage en « remerciant » les femmes ayant un mari pour les faire vivre : « Mon mari gagne tantôt 10, tantôt 20 dollars par semaine. J'ai un bébé, et ma mère qui s'en occupe. Comment quatre personnes avec 20 dollars pourraient-elles payer leur loyer, *la voiture*, l'épicier, le charbon, la lumière et l'*essence*? » Dans ce même journal, un aveugle, qui à la rue F vous offre des crayons dans son chapeau tendu, était interviewé par un reporter et parlait gravement de poursuivre le garagiste qui lui avait vendu une voiture d'occasion en assurant qu'elle était de 1928, alors que c'était un vieux modèle de 1926... Enfin je vois encore, près de Washington, cette route en construction dans la glaise rouge. Des terrassiers noirs y travaillaient, — les esclaves de cette civilisation. Mais chacun de ces esclaves avait au bout du chantier une Ford qui l'attendait — oh! sans doute une Ford d'un type antédiluvien, mais une Ford quand même, — comme nos valets de ferme ont aujourd'hui leur bicyclette. Il faut se rappeler ces petits faits, se pénétrer de l'idée que l'échelle américaine n'est pas la nôtre, pour apprécier justement la crise actuelle. Pour beaucoup d'Américains, la crise a eu surtout pour effet de les empêcher de remplacer leur voiture au bout de deux ou même d'un an d'usage. Certains ont dû renoncer à leur voyage annuel en Europe, et se rabattre sur une croisière de quelques jours aux Iles Bermudes, terre bénie,

puisque, sous l'égide du pavillon britannique, on y peut boire publiquement du whisky d'origine venu tout droit d'Écosse. Tel New-Yorkais a gardé son vieil appareil radio-phonographe et regarde mélancoliquement les annonces d'un nouvel appareil qui peut jouer dix disques de suite, ou de ces disques nouveaux contenant toute la Cinquième Symphonie sur une seule face. Le soir, notre mélomane entend comme un autre, avec son vieux « Radio », Stokowski et son fameux orchestre de Philadelphie. Mais puisque son appareil n'est pas le plus récent, le plus moderne, le plus cher, il lui manque quelque chose.

Où la crise est plus manifeste, c'est dans les chemins de fer. Il est probable qu'on n'a rien changé aux horaires d'il y a deux ans. Des trains partent dans toutes les directions, à moitié vides. Vous arrivez sur le quai, suivi du noir robuste à casquette rouge qui porte vos bagages. En face de votre train, regardez cet autre train en partance pour Saint-Louis. Les wagons Pullmann, lourds et sombres, attendent des voyageurs qui ne viendront pas. Au wagon-restaurant, les serveurs noirs vêtus de blanc attendent, eux aussi, au garde à vous entre les tables, la tête cachée par le bandeau qui court au-dessus des fenêtres : personne. En queue du train, le wagon-club offre en vain aux fumeurs ses fauteuils de cuir, ses magazines, ses limonades. La plate-forme d'observation, d'où l'on peut voir fuir derrière le convoi le paysage des disques et des gares, est vide elle aussi. Le « Limited », malgré son nom ambitieux (« Senator », « Congressional », « XXe siècle »), n'a presque plus de clients. On comprend que certaines compagnies ne puissent plus payer de dividendes à leurs actionnaires.

Je ne parle pas des usines aux fourneaux éteints, où une cheminée fume sur trois, où l'herbe pousse à certains portails. Ici il faut se méfier d'impressions personnelles de hasard, et il vaut mieux s'en remettre aux chiffres.

***

On sait l'origine profonde de la crise : l'abus du crédit et la surproduction universelle. Partout, et particulièrement en Amérique, on a emprunté à qui mieux mieux pour multi-

plier les machines, multiplier le rendement de ces machines, doubler, décupler la capacité de production, en s'imaginant que le nombre des acheteurs s'étendrait automatiquement à proportion du nombre des produits. Artificiellement, à force de crédits, on a maintenu le pouvoir d'achat d'un client déjà à bout de ressources, retardé encore le point de saturation des marchés. La surproduction avait affecté déjà l'agriculture, dont la situation était mauvaise bien avant 1929. Et puis, en octobre 1929, une débâcle de Bourse a donné le signal de la chute générale des prix. Tout s'est effondré comme un château de cartes. D'un rêve fiévreux de spéculation et de cupidité on s'est réveillé encombré de marchandises qui de jour en jour perdaient de leur valeur, grevé aussi de lourdes dettes et d'hypothèques qu'on ne pouvait rembourser. De 1929 à 1931, les prix des grands produits ont baissé dans des proportions inouïes : d'un tiers pour la laine et le pétrole, de moitié pour le blé, la soie, l'étain, le zinc; des deux tiers pour le coton et le cuivre, des quatre cinquièmes pour le caoutchouc.

C'est en vain qu'on a partout réduit la production : cela n'a pu suffire à redresser les prix, pas même à les arrêter dans leur dégringolade. Aujourd'hui, des mines de houille des États-Unis on extrait les deux tiers des chiffres de 1929; les aciéries produisent à peine un tiers de la fonte et de l'acier qu'elles fabriquaient avant la crise. Cuivre et zinc sont aussi en réduction de moitié. Le pétrole seul s'est maintenu, mais les autorités limitent la production et envoient la force armée pour fermer les puits dans le Texas et l'Oklahoma, lesquels produisent les deux tiers du pétrole américain. Au total, l'indice de la production industrielle entre juillet 1929 et juillet 1931 est passé de 107 à 78. Le « bâtiment » va mal : le nombre des permis de construire s'est réduit de moitié. Ici même nous avons dit récemment[1] que le plus haut gratte-ciel du monde, l'*Empire State Building*, trouverait difficilement des preneurs pour ses quatre-vingt-cinq étages de bureaux. Depuis, un immense hôtel s'est ouvert à New-York, le nouveau *Waldorf Astoria*, — au moment même où deux ou trois des plus beaux hôtels récemment ouverts autour de Central Park tombaient en faillite. Le prix des appartements de New-York était fabu-

1. Voir *Revue de Paris* du 15 septembre 1931.

leux naguère (dans une maison moderne on demandait 1 500 à 2 000 dollars, soit 37 à 50 000 francs, pour un appartement de trois ou quatre pièces) : aujourd'hui la baisse est générale et, malgré tout, bien des locaux sont vides. L'industrie automobile, qui affiche un optimisme de commande, a réduit son chiffre de production de plus de moitié et arrive péniblement à se débarrasser des voitures en stock encombrant ses magasins. Les chemins de fer ont vu baisser leurs recettes d'un tiers, — malheureusement, comme nous l'avons vu, leurs dépenses n'ont pas diminué d'autant.

Le commerce a naturellement suivi le mouvement. Il existe en Amérique de grands magasins qui se font une spécialité de livrer à leur clientèle par correspondance. Leur chiffre d'affaires est tombé d'un tiers. Les jours, les saisons se succèdent sans apporter d'amélioration, et l'on n'observe même plus la reprise classique qu'amenaient naguère chaque printemps et chaque automne. Le commerce extérieur a souffert davantage encore : ici les effets de la crise universelle ont aggravé encore la crise intérieure. Les États-Unis ont exporté en août 1931 le tiers du chiffre d'août 1929 : pour retrouver un chiffre aussi bas, il faut remonter jusqu'à septembre 1914, — c'est-à-dire jusqu'à une époque où la moitié du monde était en feu, où l'Europe, croyant à une guerre courte, avait annulé ses commandes du temps de paix et n'avait pas encore commencé la préparation de la guerre longue, qui allait enrichir les États-Unis eux-mêmes. Les importations, naguère toujours inférieures aux exportations, ont suivi le mouvement, et le chiffre d'août est le plus bas qu'on ait vu depuis septembre 1916, époque où l'Europe s'occupait plutôt des batailles de Verdun et de la Somme que de vendre à l'Amérique. Bien mieux, en août dernier, on a vu un phénomène inouï depuis cinq ans (sauf une exception en mai 1929) : les États-Unis ont vendu à l'étranger un peu moins qu'ils ne lui ont acheté, déficit commercial qui a beaucoup frappé les esprits : ainsi le pays le plus riche du monde, habitué à inonder les autres nations de ses produits et s'efforçant d'arrêter les marchandises étrangères avec ses douanes — cette muraille de Chine, — s'est trouvé pour une fois non plus dans la situation de créancier, mais dans celle de débiteur.

Sans doute, en septembre et octobre, la balance lui est redevenue favorable, grâce à ses exportations de coton et de blé. N'importe : la chute est profonde, et il y aura beaucoup de terrain perdu à rattraper.

Naturellement les faillites se sont multipliées. Il y en avait déjà plus de 1 500 par mois en 1929, il y en a eu jusqu'à 3 000 en janvier dernier. Et le chômage s'étend. Sans doute on a fait son possible pour le retarder. Certaines usines changent leurs équipes d'ouvriers chaque semaine, pour que personne ne meure de faim. D'autres ferment deux, trois, quatre jours sur sept. Néanmoins le total officiel des travailleurs s'est réduit d'un quart en deux ans, — et on admet aujourd'hui qu'il y aura cet hiver sept millions de chômeurs à secourir — soit près de trente millions de personnes dans le besoin, le quart de la population totale du pays. Lourde responsabilité pour le gouvernement qui a la charge de l'ordre public. A quels excès pourraient se laisser aller ces bandes de chômeurs sans pain? A quelles violences pourraient se livrer, dans certains districts miniers, ces milliers d'immigrants de fraîche date, encore mal assimilés, Américains pour la forme, en réalité tenus en respect non par la loi, mais par la peur d'une police dont le devoir est d'être impitoyable? L'État interviendra-t-il pour prévenir la révolte et l'émeute en secourant les chômeurs?

La tâche du gouvernement est d'autant plus difficile que la crise économique s'accompagne comme toujours d'une crise budgétaire et que l'État est sans argent. La chute des impôts prélevés sur le revenu ou le chiffre d'affaires et des perceptions des douanes, l'arrêt du remboursement des dettes européennes ont creusé un trou énorme dans les finances publiques. On parle d'un déficit de 30 à 40 milliards de francs, — soit plus que le budget total des États-Unis avant qu'ils n'entrassent dans la guerre européenne. Il faut faire face aux dépenses courantes à coup d'emprunts, et le Trésor a de plus en plus de peine à récolter de l'argent : pour attirer les prêteurs, il lui faut chaque fois offrir des conditions plus avantageuses — c'est-à-dire plus ruineuses pour lui. L'administration craint d'être obligée d'augmenter les impôts, — mais le Congrès, seule autorité capable de faire contre-poids aux pouvoirs de M. Hoover, menace de s'y opposer, et d'ailleurs est-ce le

moment, à la veille de l'élection présidentielle de 1932, d'indisposer les électeurs en aggravant les exigences fiscales? On se retourne alors vers d'autres solutions, on voudrait réduire l'énorme budget de la marine, — et beaucoup d'espérances se cristalliseront à Genève en février prochain : il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que l'Amérique exigera que l'Europe désarme, faute de quoi elle réclamera l'argent qu'on lui doit : « Si vous êtes assez riche pour construire des cuirassés et des tanks, vous l'êtes assez pour payer vos dettes ». La France se trouvera dans une situation singulièrement délicate vis-à-vis des États-Unis. Souhaitons du moins que l'opinion française soit équitable, qu'elle ne traite plus l'oncle Sam de Shylock, et qu'elle comprenne les difficultés dans lesquelles se débat l'Amérique : à cette condition nous pourrons demander que l'Amérique, elle aussi, apprécie comme il convient le point de vue français, et c'est au prix de sacrifices mutuels que sera possible la nécessaire entente.

***

L'origine apparente de la crise a été la baisse catastrophique des valeurs de Bourse, qui a commencé en octobre 1929 et n'a pour ainsi dire pas cessé depuis. Cette baisse a été bien plutôt un signe qu'une cause, puisque l'agriculture souffrait depuis des années de « dépression », mais elle est devenue à son tour un facteur de la crise.

M. R. Lacour-Gayet a dit ici même[1], dans un article qui était prophétique pour qui savait lire entre les lignes, quelle folie de spéculation emportait tout un continent en 1929. La chute a été d'autant plus rude que la hausse avait été plus vive. On peut la mesurer en considérant quelques valeurs-témoins. Prenons l'*American Telephone and Telegraph*, une valeur de père de famille, une de celles qui ont le moins souffert. Le 19 septembre 1929, lors de la dernière hausse du marché, elle était cotée à 304 dollars. Le 5 octobre dernier nous la retrouvons à 121 et demi. La *United States Steel*, l'action de la grosse entreprise métallurgique, avait atteint 261 3/4 en 1929. Elle valait moins du quart, 62, au 5 octo-

1. Voir *Revue de Paris* du 1er mai 1929.

bre 1931. Enfin la *New-York Central*, une des grandes compagnies de chemins de fer, qui trouvait des acheteurs à 241 dollars en septembre 1929, ne valait plus que 50 dollars — presque un cinquième, — au 5 octobre dernier. Dans l'ensemble une statistique (*Standard Statistics Company*) portant sur 404 actions qui valaient en moyenne 100 dollars en 1926 et 228 dollars avant les « Jeudis noirs » d'octobre 1929, montre que la moyenne atteignait à peine 68 il y a quelques semaines, c'est-à-dire moins du tiers de la cote d'il y a deux ans.

On imagine sans peine les désespoirs, les ruines, les suicides qui ont accompagné pareille débâcle. Comme tout le monde jouait, nul n'a été épargné. Causez avec ce fonctionnaire de Washington, ce garçon de restaurant à New-York, ce professeur d'Université en Virginie, cette belle dame de Long Island : tous ont perdu sur le marché. Longtemps ils ont voulu espérer, ils ont cru que cette baisse était passagère. L'optimisme officiel du Gouvernement les encourageait. La presse annonçait en grandes capitales la moindre velléité de reprise. Mais cette timide hausse était aussitôt suivie d'une nouvelle baisse plus profonde encore. Aujourd'hui on a perdu la foi. De temps en temps, par habitude, on va jeter un coup d'œil distrait dans ces boutiques d'agent de change, où un transparent lumineux fait courir sur le mur de mystérieuses abréviations et des chiffres, — les cours pratiqués à la minute même au Stock Exchange. De jeunes commis s'empressent au fur et à mesure de mettre à jour, à la craie, le tableau des principales valeurs. Dans cette salle où l'on se pressait en septembre 1929, il y a vingt personnes à peine : des hommes d'affaires, venus entre deux rendez-vous, quelques femmes, deux garçons livreurs. Les donneurs d'ordres sont rares. Il y a deux ans, on échangeait parfois en un jour à New-York plus de seize millions d'actions. Aujourd'hui on est tombé à 1 500 000. Naturellement, comme il arrive toujours, on a été d'un extrême à l'autre. Naguère les valeurs étaient visiblement soufflées, on les achetait uniquement pour spéculer et sans se soucier de l'intérêt de son placement, puisque cet intérêt n'était guère en moyenne que de 3 p. 100. Aujourd'hui les mêmes titres souffrent d'un excès d'indignité aussi injustifié que cet excès d'honneur, puisqu'à leur valeur d'octobre 1931

et malgré la baisse générale des dividendes des entreprises, le revenu moyen s'établit à près de 8 p. 100 du capital coté en Bourse. Comme on le voit, le marché est encore loin d'avoir recouvré son équilibre.

***

Cette chute générale des valeurs a aggravé la situation de nombreuses banques, déjà atteintes par la crise agricole. On a calculé que six mille banques avaient fermé leurs guichets entre 1921 et 1930, et plus de douze cents depuis le début de 1931. Beaucoup d'entre elles avaient consenti à leurs clients des avances sur titres ou sur récoltes. Les clients n'ont pas remboursé les avances, les titres déposés en gages ou les récoltes ont perdu les deux tiers de leur valeur, et la banque a été ruinée. Sans doute s'agissait-il dans la plupart des cas de modestes banques locales, dans de toutes petites villes des États de l'Atlantique Sud, comme les Carolines, ou des États agricoles du Middle West, — les Dakota, Nebraska, Kansas : établissements mal dirigés, disposant d'un capital insuffisant, prêtant à une seule catégorie d'emprunteurs et ne pouvant ainsi diviser les risques, enfin accordant des crédits sur des considérations purement locales, sans vue d'ensemble ni liberté d'action. Malgré les pertes que ces faillites ont entraînées, certains y voient un mal pour un bien ; ils estiment qu'il y avait trop de banques aux États-Unis et espèrent surtout qu'une législation plus libérale permettra de soustraire les banques aux lois des États pour les mettre sous l'empire d'un statut fédéral, sous l'autorité directe de Washington, de manière à assurer une solidarité plus étroite entre les banques de tout le pays. Il ne faut pas oublier en effet que l'Amérique est une fédération d'États, que chaque État a sa loi, souvent hostile à l'ouverture de succursales d'une banque d'un autre État. Dans notre pays centralisé, nous trouvons tout naturel que la Société Générale ou le Crédit Lyonnais aient des succursales à Lille, à Bordeaux, à Marseille. Rien de tel aux États-Unis. Supposez un instant que la France comprenne encore une Normandie, une Bretagne, une Bourgogne, une Guyenne, chacune avec son Parlement et ses lois, et que

les banques de Paris ne puissent légalement s'y établir : telle est à peu près la situation bancaire américaine.

On veut d'ailleurs y remédier, car on a compris que cette solidarité, que la loi interdit encore, elle existait de fait, moralement, entre les banques. Toutes ces faillites de banques locales ont inquiété la masse des déposants. En outre, certaines défaillances se sont produites à New-York même et ont eu l'effet le plus fâcheux. J'ai rencontré sur le *De Grasse*, entre New-York et le Havre, un compatriote dont la boutonnière, ornée de rubans jaune et rouge, indiquait assez l'origine : la médaille militaire unie à la Légion d'honneur désigne presque toujours, quand l'homme est jeune encore, l'aviateur de guerre décoré d'abord comme sous-officier, puis comme officier. C'était en effet un aviateur, aujourd'hui pilote dans une compagnie civile, et qui venait de travailler plusieurs années à New-York. Il était habitué à dépenser largement, comme font tous ceux qui peuvent périr demain; néanmoins il avait aussi, en bon Français, le goût atavique de l'épargne, et il voulut « mettre de côté » quelques-uns des dollars qu'il gagnait. Il avisa un jour la *Bank of the United States* : bel édifice, colonnades comme à la Madeleine. Il traduisit ingénument : la banque des États-Unis, ce devait être quelque chose comme la Banque de France. Ce titre officiel, et la modicité du taux d'intérêt des dépôts lui inspirèrent confiance. Il apporta à la banque toutes ses économies. Hélas! la *Bank of the United States* fut l'une des premières à fermer ses guichets. Elle n'avait d'officiel que l'apparence, le nom artificieusement choisi, et bien des petites gens, peu familiers avec la finance, avaient été, comme mon aviateur, les dupes... disons de cette habileté, rendue possible grâce à la complaisance de certains législateurs de l'État de New-York.

La confiance du public fut donc ébranlée, bien que l'*Economist* du 7 novembre reconnaisse que dans l'ensemble la situation bancaire américaine est très forte. Aux moindres rumeurs, les déposants ont été enclins à retirer leurs fonds et à thésauriser, ou à confier leur argent aux caisses d'épargne. Il est significatif que le total des dépôts de ces caisses, qui n'atteignait pas quatre milliards et demi en 1929, dépasse aujourd'hui, en pleine crise de chômage, cinq milliards de dollars. Depuis

des semaines, un vent de panique a soufflé sur les banques, et les mauvaises nouvelles, même interprétées de travers, ont jeté plus de trouble encore dans l'âme des pauvres capitalistes. A ce sujet on racontait récemment aux États-Unis une plaisante histoire.

La scène se passe dans une élégante résidence de Long Island, près de New-York, le dimanche 20 septembre dernier. Plusieurs amis ont été invités pour le *week-end*. Tout à coup le maître de maison est avisé par téléphone que l'Angleterre va suspendre l'étalon-or. Stupeur générale, accès de pessimisme. Aussitôt une dame se précipite à l'appareil, appelle une amie et lui crie, affolée : « Élizabeth, il faut que vous vendiez dès demain matin tous vos titres et que vous retiriez tous vos fonds de votre banque! C'est épouvantable! L'Angleterre vient d'adopter l'étalon-or. » Son mari lui crie : « Chérie, ne dites pas : adopter, dites : suspendre (*going off* et non *going on*). » La dame regarde son mari, fait signe qu'elle ne comprend pas et continue ses lamentations, auxquelles son amie fait écho. Enfin la conversation s'achève. Comme son mari veut lui faire alors un petit cours d'économie politique, la dame répond avec un sourire las : « Oh! mon chéri, adopter ou suspendre, c'est toujours aussi épouvantable! »

***

En fait l'abandon de l'étalon-or par la Grande-Bretagne fut immédiatement suivi dans le monde entier d'une crise de confiance à l'égard du dollar. Aucune monnaie ne semblait aussi solide que la livre sterling : elle servait de monnaie de compte dans des milliers de contrats internationaux, conclus hors de Grande-Bretagne et sans qu'aucune des parties fût anglaise. On traitait en sterling comme on eût traité en or. Et voilà que cette monnaie sûre, ce mètre immuable des prix perdait brusquement vingt pour cent de sa valeur par rapport à l'or! Certains se dirent aussitôt qu'il n'y avait pas de raison pour que le dollar ne suivît pas le sterling dans sa chute. Et l'on assista, entre le 21 septembre et la fin du mois d'octobre, à une « fuite devant le dollar », que d'aucuns comparaient déjà à la « fuite devant le mark » qui avait accompagné l'inflation

allemande. L'Angleterre fut la première à douter du dollar, illustrant la fable du Renard ayant la queue coupée, et on put lire dans l'*Economist* du 3 octobre : « Certains estiment que la livre sterling mérite plus de confiance que le dollar! » La phrase est assez savoureuse quand on se rappelle qu'à cette même date la livre avait perdu vingt pour cent de sa valeur-or, tandis que le dollar était intact. Au même moment, en Pologne, les Juifs à longue barbe et à cadenettes venaient dans les banques de Varsovie ou de Cracovie, sortaient de leur caftan graisseux les billets noirs et blancs à dos vert, où figurait le portrait de Washington, de Lincoln ou de Grant, et échangeaient contre du zloty ces vaines images en qui ils n'avaient plus foi...

Cependant des banques centrales d'Europe dont les billets étaient couverts en partie par des dollars, se hâtèrent d'échanger leurs dollars-papier pour de l'or : ce fut le cas pour les Pays-Bas, la Belgique, la Suisse. De leur côté, les clients des banques privées rapatriaient également de l'or, et des millions passèrent l'Atlantique non pas en lingots, comme c'est l'habitude entre Banques centrales, mais en pièces d'or monnayé de vingt dollars : certains particuliers exigeaient en effet en échange de leurs dollars-papier ou de leurs titres américains, des pièces d'or sonnantes et trébuchantes. Est-il besoin de rappeler que ces dollars-or n'ont pas cours en Europe? Sans doute ces braves gens voyaient déjà à leur porte la révolution, le bolchevisme, la famine. Ils imaginaient qu'ils pourraient à la nuit close se glisser par la porte entr'ouverte de leur boulanger et acheter un morceau de pain avec leur or d'Amérique, en se cachant, bien sûr, pour ne pas être écharpés par la foule... Ils en seront quittes pour renvoyer ces beaux dollars aux États-Unis et perdre dans l'opération les frais de transport aller et retour et les frais de commission de leur banque.

Par le jeu naturel des règlements de comptes internationaux, les plus gros montants d'or américain prirent le chemin de la Banque de France ou furent consignés (*earmarked*) pour elle, puisque parmi les principales monnaies du monde le franc, tout déprécié qu'il était des quatre cinquièmes depuis 1926, paraissait être la seule monnaie qui restât saine. Les capitaux,

d'instinct, se réfugiaient en France, et un gros mouvement d'or de New-York vers Paris était par suite inévitable. Ce phénomène, aussi fatal et classique que l'afflux de l'eau dans l'expérience des vases communicants, fit néanmoins naître aux États-Unis certaines préventions contre la France. On s'imagina que Paris s'efforçait d'obtenir la chute du dollar après celle de la livre, comme si Paris y eût eu un intérêt quelconque (en dehors de quelques spéculateurs, à moyens d'ailleurs limités, et dont l'État ni la Banque de France n'avaient à répondre), et comme si le commerce extérieur français n'était pas déjà assez bouleversé par la chute de la livre sterling. Heureusement ces préventions ont été dissipées à la suite de la visite de M. Laval et des délégués de la Banque de France aux États-Unis. Franc et dollar paraissent désormais solidaires.

Il n'en est pas moins vrai qu'au total les États-Unis ont perdu en cinq semaines près de 17 milliards de francs d'or, c'est-à-dire pratiquement tout l'excédent d'or qu'ils avaient accumulé entre janvier 1930 et septembre 1931. Mais le mouvement n'eût été dangereux que s'il avait continué. On prétendait même que les États-Unis pouvaient se payer le luxe d'envoyer à l'étranger 17 milliards de plus sans être gênés aucunement pour la couverture de leurs billets. Mais les avoirs étrangers aux États-Unis dépassent ce chiffre et une crise prolongée de confiance, une panique générale eût risqué d'avoir des conséquences terribles. Sans doute les Américains eux-mêmes ont d'énormes capitaux à l'étranger : 400 milliards de francs, dont 100 au Canada, 100 à Cuba et dans le reste de l'Amérique latine, 125 en Europe. Mais il ne serait peut-être pas aisé de réaliser et de recouvrer certains de ces capitaux, notamment les milliards placés en Amérique du Sud, où presque tous les pays ont cessé de payer les intérêts sur les emprunts faits à New-York, ou encore les 40 milliards placés en Allemagne, en particulier les crédits à court terme actuellement « gelés » et dont le dégel, en février prochain, n'ira pas sans difficulté. Quoi qu'il en soit, le dollar est encore solide, à moins d'une nouvelle panique imprévisible. Au 22 octobre 1931, il restait encore aux États-Unis 72 milliards de francs d'or, contre 62 à la Banque de France, pour couvrir un

nombre de billets inférieur d'un tiers environ à la circulation fiduciaire française.

***

D'ailleurs, d'énergiques mesures prises entre le 5 et le 16 octobre ont arrêté la panique, et du même coup, en raffermissant le dollar, ont contribué à soulager les banques et à faire remonter les cours de la Bourse.

Tout d'abord la *Federal Reserve Bank* de New-York a, en moins de quinze jours, augmenté à deux reprises son taux de réescompte, le portant successivement de 1 et demi à 2 et demi, puis à 3 et demi p. 100. Elle renonçait ainsi à sa politique traditionnelle de l'argent à bon marché, qui avait paru longtemps la meilleure méthode pour lutter contre la crise économique. Sans doute cette augmentation du taux de réescompte allait entraîner automatiquement des charges nouvelles pour les industriels, qui devraient payer plus cher à leurs banquiers leurs crédits à court terme. Mais par ailleurs les banquiers pourraient verser de meilleurs intérêts à leurs déposants : les épargnants américains renonceraient à thésauriser craintivement leurs billets en perdant ainsi tout intérêt sur leurs fonds. En outre les capitaux étrangers, attirés par ce taux qu'on leur promettait, reflueraient vers l'Amérique.

D'autre part le Président Hoover annonçait le 5 octobre la constitution d'un organisme nouveau, la *National Credit Corporation*, dont le capital de 500 millions de dollars (12 milliards et demi de francs) serait constitué par les banques : celles-ci seraient invitées à verser à cette banque à la fois nationale et privée 2 p. 100 de leurs dépôts. L'objet de l'institution serait de consentir des crédits aux banques en difficulté. On précisait qu'il ne s'agissait pas de sauver des établissements insolvables, mais d'aider les banques gênées par des retraits de dépôts et qui, autrement, eussent dû liquider des titres en Bourse aux cours actuels, c'est-à-dire nettement au-dessous de leur valeur réelle. La nouvelle banque pourrait notamment réescompter des traites commerciales de valeur certaine, mais ne présentant pas les garanties multiples, — d'aucuns disent excessives, — exigées en vertu de la loi par

le *Federal Reserve System*, qui correspond, comme on sait, à notre Banque de France. Comme l'a dit l'*Economist*, la *National Credit Corporation* est appelée à créer cette solidarité entre les grosses banques et les petites qui, nous l'avons vu, fait défaut en Amérique, et à jouer le rôle qui est dévolu automatiquement à chaque grande banque européenne pour chacune de ses filiales ou succursales. On a commis à ce sujet des erreurs grossières, et il est regrettable d'avoir vu des écrivains français, dans des articles haineux pour l'Amérique, crier à l'inflation de crédit.

En moins d'un mois ces mesures ont déjà fait beaucoup pour rétablir la confiance. Les mouvements d'or d'Amérique vers l'Europe se sont arrêtés, les déposants sont revenus à leur banque, et les valeurs de Bourse ont bénéficié d'une hausse immédiate. L'*American Tel. and Tel.*, que nous avons vue à 121 et demi, est remontée le 11 novembre à 143, et l'*U. S. Steel* est passée de 62 à 72. Seules les actions de chemins de fer, et notamment la *New-York Central*, ont encore baissé et restent à des prix minima qui sont ceux de 1897. C'est que la situation des chemins de fer est particulièrement mauvaise. On a beaucoup commenté le fait que l'*Illinois Central Railroad* n'a pas donné cette année de dividende à ses actionnaires, défaillance inouïe depuis près d'un siècle. En vain les compagnies ont-elles demandé à l'*Interstate Commerce Commission*, l'autorité qui règle les tarifs, de relever globalement de 15 p. 100 les tarifs-marchandises : dans la crainte d'aggraver encore la crise commerciale, par peur aussi de la concurrence déjà redoutable des transports automobiles, on n'a concédé que des augmentations partielles, dont les bénéfices devront d'ailleurs être reversés aux lignes en déficit. Les compagnies seront sans doute réduites à diminuer les salaires, et de ce fait on peut s'attendre à des grèves qui risquent d'être longues, les syndicats de cheminots ayant l'organisation la plus solide aux États-Unis.

Néanmoins la crise bancaire et financière paraît, pour le moment, conjurée. Mais peut-on penser que cette fois le plus dur est franchi et que la crise économique générale va s'atténuer? Certains signes sont favorables, notamment la nette augmentation, au début de novembre, du blé, du maïs, du coton.

Mais peut-être ne faut-il point s'exagérer la signification de ces reprises. C'est ainsi que le prix du blé est encore inférieur de 50 p. 100 à la cote du début de 1930, et qu'on subit toujours les effets de l'énorme récolte de l'an dernier, puisque, dans la singulière époque où nous vivons, l'agriculteur en est réduit à implorer de la Providence des années de vaches maigres, et qu'il n'y a rien de tel pour le ruiner qu'une année de vaches grasses... Il faudra en tout cas que cette hausse se maintienne pour que les milieux d'affaires se reprennent à espérer.

*
* *

Cette crise américaine, est-ce la faillite d'un système, de toute une philosophie de la production? Au cours des années de prospérité, un dogme était né, où le monde crut un moment voir l'Évangile des temps nouveaux. Le banquier devait accorder le maximum possible de crédits à l'industriel. L'industriel, augmentant sa production, améliorant son rendement par la standardisation, diminuait son prix de revient, puisqu'il faisait plus de produits avec une économie maxima d'efforts, de temps et de matière. Mais — c'était l'article essentiel de la religion nouvelle — si la standardisation permettait de réduire le nombre des ouvriers, on professait par contre que les ouvriers restant devaient recevoir un haut salaire. Chaque travailleur était en effet un consommateur, et l'intérêt bien compris de l'industriel était d'assurer à son ouvrier un pouvoir d'achat maximum. Le cas type fut fourni par les usines Ford, où un ouvrier pouvait aisément sur ses salaires acquérir en quelques semaines une de ces voitures qu'il aidait à construire. Ce même ouvrier pouvait s'acheter à crédit, par paiements mensuels, un écouteur de T. S. F. ou un appareil photographique, un balai électrique ou un phonographe, une maison ou une bibliothèque. Le cercle des acheteurs s'élargissait sans cesse, et on ne voyait pas de limite à ce développement de la production et de la consommation. Mais la crise brutale qui est survenue, en tuant la confiance, a tué du même coup le crédit. Néanmoins on a hésité longtemps à mettre en doute la mystique des hauts salaires. Au début même de la crise, M. Hoover a personnellement conjuré les chefs d'industrie

de ne point réduire le pouvoir d'achat de leurs ouvriers. De leur côté, les leaders des organisations syndicales ont réclamé pour leurs membres le maintien de la haute paye. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, lorsque le gouvernement élève les barrières de douanes pour protéger l'industrie américaine contre la concurrence étrangère, il entend du même coup assurer aux ouvriers le maintien de leur *standard of life*, de leur niveau de vie, qui est celui d'un seigneur à côté de l'existence misérable de tant de travailleurs d'Europe ou d'Asie. C'est dans la même pensée qu'on a pratiquement prohibé l'immigration, pour écarter l'afflux d'une main-d'œuvre qui se contenterait de salaires infimes et ruinerait ainsi tout le système.

Mais la crise, avec les mois, n'a fait que s'aggraver. Finalement on vient de voir les sociétés les plus puissantes se résigner à réduire de 10 p. 100 les appointements et salaires de leurs employés et ouvriers : la *U. S. Steel Corporation*, qui emploie 200 000 hommes dans ses bureaux et aciéries, la *Bethlehem Steel Corporation*, la *General Motors*, l'*American Smelting*, l'*Aluminium Company*, la *Western Union*. On a dit que Ford lui-même serait disposé à en faire autant, mais cela n'a pas été confirmé. Il est vrai que depuis 1929 le coût de la vie a nettement baissé aux États-Unis, de près de 15 p. 100. On peut donc soutenir que ces réductions de salaires ne sont qu'une adaptation à des circonstances nouvelles et que le dogme reste intact. L'avenir seul montrera le sens exact de ce mouvement.

Dans le domaine agricole, on observe également une évolution assez frappante, où d'aucuns voudront voir aussi la faillite d'un système. L'agriculture américaine était industrialisée au maximum : dans bien des régions chaque paysan s'équipait pour produire en masse du blé ou du coton, des grape-fruits ou des carottes, et ne faisait rien d'autre. Rien ne ressemble moins à nos fermes françaises qu'une ferme américaine. Chez nous les poules picorent dans la cour, le cochon s'ébat au bord de la fosse à purin, la vache rentre du pâturage, et la fermière s'en va quérir au potager ses navets ou sa salade. Rien de tel en Amérique. Comme l'a dit M. Melvin A. Traylor, dans un remarquable discours prononcé en mai

dernier à Washington devant le Congrès de la Chambre de Commerce Internationale : « Dans près de 20 p. 100 des fermes des États-Unis il n'y a pas une vache laitière ni un poulet, dans plus de 30 p. 100 il n'y a pas un porc, dans environ 80 p. 100 pas un mouton. Dans mainte ferme de nos grands États agricoles on n'a pas conservé de jardin, et presque toutes les denrées alimentaires sont achetées dans les magasins.... » La spécialisation et la monoculture peuvent être excellentes en soi et théoriquement rationnelles : mais elles supposent une organisation parfaite de l'économie universelle, un système de transports, de crédits, de changes, que ni guerres, ni crises, ni grèves ne viendraient troubler. Ce n'est hélas! pas encore le cas. M. Traylor, pour revenir à son discours, conclut en donnant un conseil qui paraîtra élémentaire à beaucoup de nos paysans de France : « Autant qu'il est possible, chaque cultivateur devrait produire le lait, les produits laitiers, la viande et la volaille nécessaires à son propre usage, et mettre en conserves les légumes et les fruits dont il a besoin pour l'hiver. » Ainsi on avait rêvé d'un monde économique idéal, où chacun cultiverait seulement les produits les plus convenables à la nature de son sol et pourrait, avec l'argent de ces produits, acheter tout le reste. Va-t-on revenir à une sorte d'économie patriarcale où chacun pourra vivre, ou à peu près, sur sa terre, en réduisant au minimum les échanges avec la ville et l'étranger? Le prochain progrès de l'agriculture américaine va-t-il être ce mouvement, que bien des économistes qualifieront de rétrograde?

***

Un des observateurs les plus pénétrants des États-Unis, M. André Siegfried, a écrit : « Au fond de toute la psychologie des affaires en Amérique, il y a cette croyance, cette foi pourrait-on dire, que la prospérité du pays est certaine, que le succès final de toute entreprise y est assuré, et que par conséquent on peut compter sur une hausse pour ainsi dire indéfinie. » Cette impression date de 1914 et en la retrouvera dans un petit volume de souvenirs publié en 1916. Elle permet de mesurer la crise morale que traverse actuellement l'Amérique.

Après deux ans de baisse générale et constante, l'Amérique en vient à douter d'elle-même. N'est-elle plus le pays de Dieu, *God's country*, le peuple élu, promis à la prospérité et à la richesse? Il y a tellement d'inconnues sur sa route! L'hiver menace d'être dur pour ses sept millions de chômeurs. Puis que va-t-il se passer fin février 1932, quand les banques américaines réclameront de l'Allemagne les milliards de crédits à court terme qui s'y trouvent gelés jusqu'à cette date et dont le remboursement est pour certaines une question de vie ou de mort? Qu'arrivera-t-il au 1er juillet 1932, quand prendra fin le moratoire Hoover et que l'Europe devra théoriquement reprendre le paiement de ses dettes aux États-Unis? Enfin que sortira-t-il de cette Conférence du Désarmement dont l'Amérique attend beaucoup et qui risque de la décevoir, si l'Europe ne réussit pas à mettre un peu d'ordre dans sa maison?

Attendons-nous en tout cas à des actes d'énergie de la part des Américains. M. Hoover va jouer sa réélection de novembre prochain. Le gouvernement doit faire quelque chose, et nous avons déjà vu qu'il avait su prendre d'heureuses initiatives. Ses interventions dans le domaine économique n'ont pas toujours été aussi louables. Le *Federal Farm Board*, créé pour aider les agriculteurs, est encombré de millions de boisseaux de blé invendable; on s'en débarrasse comme on peut, en le cédant à l'Allemagne avec de longs crédits ou en l'échangeant contre le café, qui encombre également les magasins gouvernementaux du Brésil. Cette concurrence faite par l'État au commerce privé est naturellement vue d'un mauvais œil.

C'est qu'il est plus difficile que jamais de gouverner les hommes. L'Américain redoute toujours l'intrusion du pouvoir public dans les affaires. Ainsi a-t-on voulu à tout prix éviter de recourir à l'État pour lutter contre le chômage : on est très hostile à tout système de « dole », d'aumône distribuée administrativement aux chômeurs par l'État-Providence; l'Angleterre en a trop souffert pour qu'on veuille suivre son exemple. Spontanément des comités de banquiers et d'industriels se forment pour recueillir des fonds, distribuer des vivres et du charbon et chercher des emplois. L'un des plus actifs est

présidé par M. Walter S. Gifford, le président de l'*American Telephone and Telegraph*. De tous côtés on vient à son appel. Stokowski et son orchestre offrent de jouer au bénéfice de la caisse des chômeurs. Cet admirable esprit civique est une des forces de l'Amérique. Une autre force est l'individualisme, qui se méfie de l'action de l'État. Il n'en est pas moins vrai que le sort de M. Hoover dépendra de l'évolution de la crise, car c'est à lui qu'on s'en prendra si les affaires ne vont pas mieux ou si elles vont de mal en pis, — comme s'il était un demi-dieu capable de maîtriser des forces qui paraissent dépasser les hommes.

Faisons néanmoins confiance à l'Amérique. Les mauvais jours passeront. On ne connaîtra certainement pas demain une hausse aussi grisante, un *boom* aussi fiévreux qu'en 1929. Heureusement d'ailleurs, car on redouterait une rechute et un nouveau *slump*. Les affaires reprendront sans doute lentement, petitement, et on sortira de la crise sans même s'en apercevoir. Cette leçon de modestie et de sagesse, donnée par la Némésis à un peuple jeune, fort et présomptueux, ne sera pas inutile. Écoutons encore M. Melvin A. Traylor, que nous avons déjà cité : « La responsabilité n'est pas limitée aux dirigeants de la finance; elle porte également sur les dirigeants de chaque branche d'activité, y compris l'industrie, le commerce, l'agriculture et le gouvernement. Notre défaillance n'est pas venue de ce que nous ignorions les théories économiques, mais de ce que nous avons absolument négligé et défié toutes les lois de l'économie. L'ambition, la cupidité, l'avidité ont dicté nos méthodes, et le désordre en a été l'aboutissement. » Songez que ces déclarations ont été faites dans une séance solennelle de la Chambre de Commerce Internationale, devant 1 200 industriels, commerçants ou banquiers venus de trente-sept pays du monde. Quand une nation a assez de courage pour faire ainsi publiquement, devant l'étranger, l'aveu de ses fautes, on ne peut douter de son destin.

RENÉ ARNAUD

FORD OU LÉNINE?

Homme nouveau subitement élevé aux sommets, M. Pierre Laval aura eu l'heureuse chance d'une rapide éducation expérimentale comme diplomate et homme d'État, sur les trois principaux champs d'étude et d'observation dans le monde : Londres, Berlin, Washington, et dans les circonstances les plus propres à la formation d'un esprit. Il est bien remarquable que les écrivains et l'opinion se soient accordés pour se réjouir de l'espèce de virginité d'âme et d'intelligence que M. Pierre Laval apportait aux affaires dans le moment même où se déclanchait la grande crise financière et diplomatique qui se déroule depuis le mois de juin. D'un commun accord, on a estimé qu'un homme non engagé dans un système, libre de préventions, affranchi de l'esprit de corps et de carrière, non emprisonné dans une formule ou dans un point d'honneur, convenait beaucoup mieux aux conjonctures présentes qu'un vétéran lié par un passé lourd parfois de fautes et de compromissions. C'est là tout le secret de la faveur et de la sympathie qui ont fait cortège aux débuts de M. Pierre Laval, diplomate improvisé. On lui a su gré d'être à la fois un bon européen et un bon auvergnat, c'est-à-dire de ne pas se perdre dans les nuages et de reprendre souvent terre.

M. Pierre Laval est revenu d'Amérique au bruit confus des commentaires les plus contradictoires, qu'explique fort bien l'impression du communiqué fait à la presse par les deux présidents. Hors un serment de fidélité, conjointement prêté à l'étalon-or et une quasi promesse faite par M. Hoover de nous

épargner désormais les surprises de grand style, ce document, à le bien analyser, n'apprend rien de concret au public. Il a ainsi ouvert le champ aux suppositions en tous genres.

Mais, au sein de ce fatras, une simple phrase dite, sur le chemin du retour, par M. Pierre Laval, a éclairé aussitôt la situation, du moins pour l'observateur attentif et perspicace. M. Pierre Laval en a suffisamment dit, malgré sa volonté de discrétion, lorsqu'il a ainsi manifesté son intention de reprendre, au débotté, les pourparlers avec le gouvernement allemand. Que si l'on rapproche de ce propos, en apparence insignifiant, l'empressement inusité du même gouvernement à se prêter aux négociations, on se trouve en mesure, suivant ce qu'en ordonne un célèbre axiome de philosophie première, de faire sur l'ensemble des renseignements recueillis une hypothèse si vraisemblable qu'elle en frise la certitude.

Qu'est-ce que M. Pierre Laval a rapporté d'Amérique?

N'en doutons pas. Un blanc-seing pour négocier avec l'Allemagne un arrangement de nature à satisfaire toutes les parties en cause, et, en premier lieu, bien entendu, les États-Unis d'Amérique.

Témoignage de sympathie et de confiance donné par le Président Hoover, et ses conseillers financiers ou politiques, au chef du gouvernement français. Personne n'en disconvient. Mais aussi, mission hérissée de dangers, vu la difficulté d'établir un point d'exacte convergence entre l'intérêt américain, tel que les États-Unis l'estiment et le comprennent, et l'intérêt français, tel qu'il apparaît aux moins chauvins d'entre nos compatriotes.

Qu'une pareille délégation ait été commise au chef du gouvernement français, voilà qui a de quoi déconcerter l'opinion publique. Ce n'est pas dans ce sens que s'orientaient ses prévisions. Et, pourtant, si l'on y réfléchit, on ne voit pas pourquoi le Président Hoover eût désiré la visite de notre Président du Conseil, si ce n'était pour l'investir de cette carte blanche.

Les observateurs que la pratique de la politique expérimentale a familiarisés de vieille date avec les procédés de la politique américaine n'auront pas éprouvé d'étonnement.

Les capitaux que les Américains ont mis dans les entre-

prises allemandes sont considérables. Il y a seulement deux mois, on n'en soupçonnait même pas l'énormité. Aujourd'hui encore, personne ne paraît exactement fixé sur la somme totale des crédits à court terme consentis à l'Allemagne par les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France et qui viennent à échéance en février prochain. La vie économique du Reich paraît contrôlée, sinon commandée par les États-Unis d'Amérique du Nord, ni plus, ni moins que s'il s'agissait d'une petite république de l'Amérique centrale.

Il n'était peut-être pas difficile d'apercevoir dans les ténèbres de l'avenir, dès la mise en marche du plan Young — et de fait, de rares publicistes se sont avisés de la chose — que les États-Unis, ne pouvant exercer de pression militaire sur l'Allemagne, songeraient à utiliser, pour sauver leur créance, en cas de danger, le concours d'une France mise à leur discrétion par l'absence de tout lien juridique entre les dettes et les réparations de guerre et par le chantage au désarmement.

Ce peut n'être qu'un soupçon mal fondé, mais encore faut-il en faire état pour le cas non improbable où les événements en démontreraient la justesse.

On voit par là de quels prodiges de prudence, de sagacité et de décision M. Pierre Laval est tenu de faire preuve dans la partie diplomatique qui s'est engagée dès son retour.

Devant toute chose, le Président du Conseil doit se demander si le concours de la France n'est pas sollicité, ou plutôt requis, pour une œuvre condamnée d'avance par l'expérience et dépourvue de la moindre chance d'en appeler victorieusement de ses retentissants échecs à une propice revanche.

Le système américain et le système allemand conjugués n'ont pas réussi. S'incline-t-on, dans les deux pays, devant la leçon des faits, ou préfère-t-on, au contraire, après avoir « colmaté » tant bien que mal les brèches faites à la fortune publique et privée, recommencer obstinément un essai malheureux? En ce dernier cas, dans quelle débâcle veut-on entraîner la France?

Qu'on nous permette ici de reprendre les choses de plus haut et de plus loin pour voir d'abord en quoi consistait l'essai malheureux auquel nous venons de faire allusion.

***

Après la guerre, deux groupes humains, l'un et l'autre à l'effectif de plus de cent millions d'âmes, ont entrepris de doter les temps nouveaux d'une économie nouvelle qui valût modèle et règle pour tous les autres peuples : les États-Unis d'Amérique et l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, ci-devant Russie d'Europe et d'Asie.

Prenons garde que ces deux peuples se sont tenus à l'écart de la Société que les autres nations essayaient de constituer à Genève, comme si leur rôle d'instituteurs de morale les condamnait à l'isolement.

La première a pris exactement le contre-pied de l'autre.

Pendant que les États-Unis poussaient le système capitaliste et individualiste jusqu'à son dernier degré de conséquence, la ci-devant Russie s'enfonçait, jusqu'à l'extrême logique, dans le système communiste formulé par Karl Marx.

Les deux pôles de l'organisation humaine.

Les États-Unis d'Amérique, puissamment enrichis par la guerre, accrus en force et en prestige, doués d'une extraordinaire confiance en eux-mêmes, ont entrepris de résoudre ce que le XIXe siècle a appelé la question sociale, c'est-à-dire de procurer au prolétariat un tel confort, un tel bien-être matériel, une telle profusion d'avantages, qu'il n'eût plus rien à désirer, et que la distinction même de classes s'effaçât dans un nivellement des jouissances par en haut, dans une égalité quasi-parfaite du *standard of life*. Le concept d'égalité dans l'aisance, sinon dans la richesse, était ainsi substitué au concept d'égalité dans la misère, qui est à proprement parler l'aboutissement du marxisme.

On a qualifié ce système de fordisme, du nom du grand industriel Ford qui l'a appliqué avec le plus d'énergie et de suite dans ses immenses usines. Le prolétaire en automobile reste dans l'esprit des deux mondes comme l'illustration du fordisme.

Tout le fonctionnement du système est fondé sur deux principes.

1° Ce n'est pas, comme l'ont cru les vieux économistes orthodoxes, la consommation, avec ses désirs, ses préjugés,

ses exigences, qui doit se subordonner la production. C'est tout au contraire la production qui doit régenter souverainement la consommation. Renversement total de l'échelle des valeurs admise autrefois dans le Vieux-Monde.

2° Le crédit, c'est-à-dire l'anticipation sur l'avenir, doit être le moteur essentiel du mécanisme économique et social ainsi compris.

Le crédit à l'américaine se flatte d'avoir dompté le temps, maîtrisé le futur. Le crédit est roi. Un roi d'une espèce toute particulière. Point n'est besoin de solliciter ses faveurs. Il les apporte spontanément. Il les impose même.

Le problème est de doubler, quadrupler, de décupler si possible, le pouvoir d'achat de la masse.

C'est peu encore pour l'employeur, d'accorder à son personnel des salaires énormes dont l'Européen reste confondu.

Il faut créer, déterminer, aiguillonner chez ce personnel des besoins inédits, dont, de lui-même, il n'aurait jamais eu peut-être la pensée, ni l'ambition. C'est à quoi pourvoit la vente à crédit, qui suscite la tentation en plaçant à côté d'elle un moyen facile de la satisfaire. Les banques américaines se sont mises sur le pied de commanditer moins la production que la consommation. Il faut que la consommation soit pour ainsi dire dévoratrice et que la production, toute formidable et perfectionnée qu'elle soit, ait peine à la rejoindre. Dans ces conditions, tout ce qui tend à prolonger la durée des objets et à en ménager l'usure est presque un crime de lèse-production. La notion de consommation se confond alors avec celle de destruction. Une foule d'objets ne servent qu'une fois. Détruire, c'est stimuler encore la production, contrairement à ce qu'enseignaient les économistes orthodoxes.

Un pareil système, dans un pays aussi riche en virtualités et en possibilités que l'Amérique du Nord, n'a pas tardé à prendre une allure vertigineuse, impossible à freiner et dont la vitesse se multipliait par elle-même. Les crédits se gageaient à l'infini sur les crédits précédents. Un agiotage effréné sur toutes les valeurs industrielles et bancaires sévissait dans toutes les classes de la nation et le jeu contribuait pour sa part à augmenter encore un pouvoir d'achat exorbitant et démesuré.

L'univers assemblé assistait avec une sorte de terreur admi-

rative au perfectionnement de ce prodigieux mécanisme social. La Production, le Crédit, la Consommation, se poursuivant et se stimulant mutuellement à une vitesse constamment accélérée dans un cercle infernal, donnaient une idée de l'illimité et de l'infini dans la prospérité et l'enrichissement. Il n'y avait pas de raison apparente que le crédit manquât de ressources, la production de moyens et la consommation d'appétits. Seulement une crise imprévue, immense dans ses effets, comme la cause qui l'avait engendrée, montrait, il y a deux ans, tout ce qu'il y avait d'artificiel et d'incongru dans cette conception de l'ordre économique et social. Fiction et inflation! C'était au fond le dernier mot du système.

Une économie ainsi fondée sur l'abus du crédit, porté au delà de toute réalité, devait fatalement rencontrer ses limites et s'y briser suivant un processus qu'il est aisé aujourd'hui de reconstituer.

L'accroissement indéfini du volume des affaires a eu pour résultat naturel une hausse continue des valeurs industrielles. Jusqu'où ne devaient-elles pas monter? Enfiévrée de gains faciles et de réalisations somptueuses, l'armée des *haussiers* aidait, de tout son pouvoir, au mouvement. Mais, à la Bourse, comme partout ailleurs, toute action engendre une réaction. On vit un jour, à la surprise générale, se manifester l'offensive des *baissiers*. Les baissiers, en Amérique, comme partout ailleurs, ce sont des gens avisés qui ont sondé et mesuré le creux d'une situation et que la défiance du fictif et de l'artificiel a induits en scepticisme rationnel.

Les baissiers étaient dans la vérité de la situation. Il y a deux ans, pour nous servir de la logomachie américaine, le *krack* suivit le *boom*. Une première défaillance se produisit, puis deux, puis cent, puis dix mille, et ç'a été de proche en proche, pareil à l'écroulement de châteaux de cartes étayés les uns sur les autres, un effondrement catastrophique. Successivement les banques fermaient leurs guichets, et par une suite inévitable, les particuliers cessaient leurs paiements. A Detroit, où Ford exerçait sans conteste sa suprématie, c'est le marasme et le chômage.

C'est que la crise boursière n'est, en pareil cas, que le premier temps de la crise générale, qui se décompose ensuite sui-

vant un processus inéluctable en crise bancaire, en crise financière et monétaire et finalement en crise économique et sociale, qui fait alors deviner, sinon apparaître dans une perspective redoutable *une crise de civilisation.*

Les banques ayant supprimé la plus grande partie des crédits, il s'en est suivi une pénurie et un resserrement universels. Le budget de la confédération, ceux des états particuliers et des établissements publics ont vu diminuer leurs recettes. Le dieu dollar lui-même, dans sa majesté, a été ébranlé sur sa stèle d'or. Le précieux métal dont l'Amérique était fière de posséder le stock le plus important du monde entier a commencé de déserter les caves de la *Federal reserve.* Et l'orgueil américain a dû s'abaisser jusqu'à solliciter de la petite Banque de France qu'elle voulût bien s'abstenir désormais de rapatrier ses avoirs d'outre-Océan. La crise économique bat son plein. Les usines marchent au ralenti. Les stocks s'accumulent. La consommation languit. Le port de New-York présente aux arrivants le spectacle attristant de l'inactivité.

Le système qui devait rénover et régenter le monde a fait fiasco, et il est à craindre qu'à le vouloir remettre en route l'Amérique ne se prépare de nouveau de graves mécomptes.

***

L'américanisme, ce dont on ne s'était pas assez avisé jusqu'ici, est le mot de l'énigme allemande.

Qu'est-ce que l'Allemagne depuis la guerre?

Une filiale, une succursale que l'Amérique a financée et subsidiée avec une prodigalité qui ne trouve son explication que dans l'absolue confiance de celle-ci dans son système.

Cette évolution économique a été mal suivie par l'opinion française, très peu renseignée à cet égard. Nous avons pourtant essayé, il y a deux ans, d'en donner un aperçu dans notre série d'articles sur les États-Unis Français. « L'économie allemande, écrivions-nous, n'est pas saine et c'est pourquoi on ne pourrait sans grave imprudence souder à elle l'économie française. »

Les Allemands, sous l'influence des Américains, et en grande partie avec l'argent de ceux-ci, donnant libre cours à leur mégalomanie naturelle, se sont équipés avec un luxe inouï,

pour des projets gigantesques. Ils ont hypothéqué un long avenir. Ils se sont de nouveau lancés à la conquête du monde. D'où la résurgence si prompte du Pan-Germanisme, dont tous les Français ont conçu un si naïf étonnement après Locarno et Thoiry et dont l'Amérique porte en grande partie la responsabilité.

L'Allemagne a tiré un chèque sans provision sur l'immensité de l'avenir. Elle a emprunté par centaines, pour tenir sa folle gageure, les milliards aujourd'hui « congelés ».

Mais si le système devait fatalement craquer en Amérique, à plus forte raison devait-il échouer en Allemagne.

Qu'est-ce que le Reich d'après-guerre? Définissons-le d'un seul trait : le singe du Yankee.

On trouve dans le cas de ce peuple qui venait pourtant de mesurer avec sa défaite militaire la vanité de ses prétentions un regain de mégalomanie insensée. Il semble qu'il ait été hanté par cette idée de faire que son hégémonie économique l'acquittât des mécomptes produits par sa tentative d'hégémonie militaire. C'est sur l'Amérique qu'il a voulu, assez ridiculement, régler ses nouvelles ambitions. Comme si l'on entrevoyait le moindre terme de comparaison entre ces États-Unis peuplés de plus de cent millions d'habitants, opulents pour longtemps encore de leurs richesses naturelles, et l'Allemagne, si petite en regard de son modèle, si inférieure à celui-ci pour le nombre d'habitants, si pauvre de produits agricoles? Est-ce que les richesses minérales de l'Allemagne peuvent compenser une telle disproportion? Elle n'a même pas pu maintenir cette grossière supériorité dont elle écrasait si volontiers la France d'avant-guerre et qu'elle tirait d'une natalité surabondante, dont une véritable pourriture morale croissante a tari les progrès.

L'Allemagne américanisée est le plus vaste contre-sens, la plus grande absurdité de l'après-guerre. Tant qu'elle ne sera pas revenue à une conception plus modeste et plus raisonnable de son rôle naturel, elle sera pour l'Europe une cause perpétuelle de trouble et d'inquiétude et, pour la paix, une menace de tous les instants. Subsidier l'Américanisme en Allemagne? Il ne se pourrait guère commettre de faute plus lourde.

***

A une époque où le triomphe des méthodes américaines était passé en force de dogme, on a plaisamment et justement défini la Russie : une Amérique qui n'a pas réussi.

Bien que l'économie russe soit aux antipodes de l'économie américaine, on relève pourtant entre ces deux conceptions des analogies, dont la plus frappante est le goût du démesuré et du colossal. Faut-il faire intervenir ici l'identité des contraires, chère à la philosophie allemande? Saurons-nous jamais, avec quelque certitude, dans quelle proportion les capitaux allemands et américains alimentent les entreprises soviétiques et tendent à les américaniser du moins dans les proportions?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le système communiste n'a pas supprimé le capital, ni aboli l'État, ainsi que Lénine en manifestait le ferme propos dans son livre célèbre l'*État et la Révolution*, où il a repris en la complétant et en la perfectionnant à sa manière la thèse marxiste.

L'infâme capital subsiste toujours en U. R. S. S.

De même l'État ne s'est pas dissous, comme les prophètes marxistes l'annonçaient, dans l'organisation économique de la société.

Avant de mourir, Lénine a dû s'avouer vaincu et consentir à une adaptation du communisme au capitalisme universel.

Le capital est toujours debout en Russie, mais il n'y a plus qu'un seul capitaliste, l'État, également debout, et qui, plus puissant que jamais, gouverne, régente, réglemente, administre souverainement la production, la consommation et le crédit. Il n'y a plus d'économie privée en Russie. Toute l'économie est étatique. Que Lénine ni Staline n'aient jamais réussi à faire de la Russie un paradis, c'est de quoi personne, hors les illuminés du marxisme, ne concevra la moindre surprise. Ce régime au contraire, si l'on en juge d'après les fuites de vérités que le pouvoir le plus despotique ne saurait empêcher, est en nette régression sur celui qu'il a remplacé, malgré les imperfections de ce dernier. Il tend à l'esclavagisme.

Loin de combler les individus de satisfactions, comme s'y évertue le système américain, le communisme capitaliste

d'État exige d'eux, à ses débuts, les plus durs sacrifices, qui ne doivent trouver leur récompense que dans un avenir lointain, et ne profiteront qu'aux petits-neveux des exploités de 1931.

Le communisme capitaliste d'État intégral ne pouvait s'instaurer qu'en Russie, en raison de l'évolution plus tardive de ce pays et de certaines particularités de l'âme slave. Le régime soviétique ne se conçoit pas sans une mystique ardente et profonde qui rende plus tolérable la souffrance et plus facile l'épreuve, en considération de l'Eden entrevu, avec une foi robuste, dans les perspectives que font luire les prophètes et les apôtres de la religion nouvelle et auquel accédera de proche en proche l'humanité tout entière.

Il se mêle d'ailleurs à cet état de souffrance et d'épreuve, pour quiconque a quelque peu pénétré la psychologie des Slaves, un obscur contentement, qui doit suffire dans bien des cas à apaiser les velléités de révolte.

Le Russe se console des misères du présent à la pensée qu'il les partage avec les ci-devant bourgeois et aristocrates. La pensée que l'ex-boyard est incliné sous la même servitude lui rend celle-ci plus légère. C'est une consolation à l'usage du Moscovite. Elle lui permet d'attendre le miracle du plan quinquennal et de subir patiemment les atroces rigueurs du régime communiste.

Entre ces deux pôles, l'américain et le moscovite, le monde hésite sans se fixer depuis dix ans. Il prend à l'un et emprunte à l'autre. Il en résulte un mélange hétéroclite d'américanisme et de marxisme, qui a engendré une extraordinaire confusion et qui a déterminé une crise quasi-universelle.

Sur les causes de cette crise, on n'est pas d'accord, les meilleurs esprits hésitent.

Sir Josuah Stamp, directeur de la banque d'Angleterre, énumère sept causes. C'est le triomphe de l'esprit de détail et d'analyse sur l'esprit d'ensemble et de synthèse.

Ni le gold point, ni les dettes internationales, ni les tarifs douaniers, ni les syndicats ouvriers avec leurs préjugés, les parlements avec leurs gaspillages, ni les usines de superfétation, ni les agissements de quelques spéculateurs n'auraient suffi à susciter un tel désordre. Sir Josuah Stamp ne voit que

des inconvénients partiels, auxquels il est aisé de remédier avec un peu de clairvoyance et d'énergie. Il ne « réalise » pas la cause fondamentale, qui est l'impuissance à trouver, à égale distance des frénésies américaines et des tyrannies marxistes, la formule de l'économie nouvelle et à remettre en équilibre toute une civilisation ébranlée.

***

Cette formule moyenne de sagesse et de raison, nous avons toujours pensé qu'il appartenait à la France de la donner au monde, à l'aide de la politique expérimentale. A plusieurs reprises, nous avons indiqué l'essence et l'origine de cette mission supérieure. C'est que la France, suivant le mot de Bonald, étant le premier né de la civilisation européenne, doit être la première à renaître à l'ordre, en conséquence de ce décanat. Après Bonald, veut-on entendre Viviani nous disant, à propos de notre livre : *Aurons-nous une Révolution?* : « La Révolution française a été faite, elle n'est plus à faire. »? La doyenne des nations occidentales a opéré sur elle-même le plus grand nombre d'expériences en tous genres et elle s'atteste par là infiniment apte à formuler des enseignements valables pour la communauté des nations tout entière. Sa structure mi-partie industrielle et agricole, son génie fait de clarté, de modération et de logique la préservent de l'énorme et du colossal. Ils la gardent de l'éréthisme américain et de l'extravagance russe.

C'est donc à elle, dans les conjonctures présentes, quand une crise, quasi planétaire, dénonce l'inanité et l'insanité des solutions adoptées et tentées depuis douze ans, qu'il appartient de sérier les questions qui se posent et les difficultés qui surgissent, en 1931, devant les hommes d'État, les financiers, les économistes et les praticiens des deux mondes, et d'indiquer la solution adéquate, la solution harmonieuse, la solution empirique, qui, loin d'avoir été rêvée par des doctrinaires systématiques, ait été puisée aux sources mêmes de la réalité.

Une croyance s'est répandue et enracinée de par le monde. C'est que celui-ci ne reviendra pas à la santé avant que la

France et l'Allemagne aient échangé, comme dit l'Écriture, dans toute la sincérité de leur âme, le baiser de paix et de réconciliation. Les deux hémisphères ne sont pas éloignés de faire remonter la cause de tous leurs malheurs et mécomptes à la persistance d'un état de défiance irrécusable et de sourde hostilité entre la France et l'Allemagne. La politique française se sent obligée de faire entrer en ligne de compte une façon de voir aussi persistante et aussi répandue. Elle ne saurait pourtant oublier que la France n'est pas tenue, comme le voulait Alfred Naquet, de négliger ses intérêts supérieurs, ni de s'immoler, en Christ des nations, à la rédemption d'autrui.

Dans l'opinion de certains publicistes, la licence de négocier sans pression extérieure et sans contrôle indiscret avec l'Allemagne, que M. Pierre Laval semble avoir rapportée de Washington, met, en quelque sorte, la France au pied du mur et lui fait une nécessité de prendre de hardies initiatives. Le prestige dont son redressement financier l'a revêtue lui fait un devoir absolu d'apporter aux nations dans l'attente de ce qui doit arriver des propositions fermes et autorisées, une indication précise des réformes à instituer et des corrections à apporter, tant sur la plaie économique que sur le plan politique.

Nous n'aurons garde de contester cette opinion, qui peut cependant donner lieu aux plus graves malentendus.

Les voiles qui se sont déchirés au mois de juin dernier ont révélé une véritable crise de civilisation, dénoncée par l'insuccès simultané de l'américanisme et du socialisme marxiste. Qu'il appartienne à la France de donner au monde la tierce solution cherchée, nous n'en doutons pas, mais à la condition de conserver son indépendance et de ne pas contribuer, sur de fallacieux prétextes, au recommencement d'une expérience qui vient d'échouer sur ses deux principaux théâtres, américain et allemand. Se prêter à ce recommencement, ce serait pour la France manquer à sa mission historique et courir la plus dangereuse aventure.

***

Nous venons d'essayer de projeter un peu de lumière sur la crise de la civilisation occidentale en étudiant ses origines

et son évolution. Déclanché par le krack de Wall-Street en octobre 1929, le malaise de l'économie mondiale a été aussitôt aggravé, dans le pays même où il prenait naissance, par la déconfiture des banques régionales coupables d'avoir organisé et développé d'une façon inconsidérée et imprudente le crédit aux consommateurs. Avec la faillite des banques, arrêt de la consommation rendant apparent l'excès de la production et, à la suite, crise économique, chômage et crise sociale, crise des monnaies, crise de la civilisation!

Nous ne pouvons affirmer, ni même présumer que cet enchaînement logique des événements qui avaient amené les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne au bord d'une catastrophe financière en juin 1931 et incité le Président Hoover à déchirer de sa propre autorité des contrats passés, sans le concours des États-Unis, entre leurs anciens alliés et leur ancienne ennemie, ait été examiné à Washington pendant les vingt-quatre heures où l'hospitalité de la Maison Blanche a captivé M. Laval.

Nous croyons volontiers que les deux chefs de gouvernement ne se sont pas demandé l'un à l'autre s'ils estimaient se trouver en face d'une crise de la civilisation capitaliste et s'il était opportun de changer quelque chose à la structure de l'ordre fondé sur cette civilisation.

Peut-être feront-ils bien d'y penser, si les soucis électoraux leur en laissent le loisir.

Ce qui paraît résulter de plus clair de leur long entretien, c'est qu'entre toutes les crises actuelles ils ont surtout envisagé l'urgence de remédier à celle des monnaies, des banques et du crédit.

En conséquence, le problème des crédits gelés en Allemagne a été considéré par M. Hoover comme tellement menaçant que, ne pouvant en trouver lui-même la solution, il a fait bonne mine au Président du Conseil de la République sœur, pour l'engager, par une entente directe entre la France et l'Allemagne, à procurer aux États-Unis la solution d'une difficulté où leurs intérêts sont en péril.

FELS

PREMIERS COUPS D'ARCHETS

Revenu à Paris sous Louis XVI, après une absence de douze ans, Mozart s'étonna du grand nombre d'amateurs qui, d'un air critique, épiaient et guettaient ce qu'ils appelaient *le premier coup d'archet*. Ces singuliers maniaques ne semblaient avoir d'oreilles que pour les mesures initiales. Avec une minutie pédantesque, ils se plaisaient à discourir ensuite sur la fermeté, la précision plus ou moins remarquable dont l'orchestre avait fait preuve « en attaquant la note ». Et pour eux, chose étrange, la musique ne paraissait avoir d'attraits qu'à l'instant sacré où elle émergeait du silence, pareille à la lumière naissante au sein du chaos originel.

Une affectation aussi impertinente scandalisa le jeune Mozart. Il s'éleva très aigrement contre ce *premier coup d'archet*. « En font-ils une affaire ici, ces bélîtres! » écrivait-il à son père. « Que diable! je n'y vois aucune différence avec les autres. Ils commencent bien nettement d'ensemble, comme partout ailleurs. C'est à s'épouffer de rire... » Néanmoins, lui-même, ayant à présenter une symphonie de sa façon aux Concerts spirituels, eut soin de mettre en valeur *le premier coup d'archet*, de manière à se concilier sur-le-champ tous les suffrages...

Cette mode est bien passée. De nos jours, combien de mélomanes se préoccuperaient encore du *premier coup d'archet*? Le seul temps de l'année où il soit attendu avec curiosité, peut-être même avec émotion, est en automne, vers ce début d'octobre où la vie musicale renaît dans les grandes villes,

alors que les bois et les jardins s'absorbent en une rêverie taciturne.

L'honneur de faire vibrer *le premier coup d'archet* des concerts parisiens est échu, cette année, à M. Albert Wolff. Samedi 3 octobre 1931, à 16 h. 45, la « saison 1931-1932 » commençait aux Concerts Lamoureux par l'ouverture de *Tannhäuser*. Peu après, à 5 heures, tandis que l'ample cantilène des pèlerins s'épanouissait magnifiquement à la salle Gaveau, M. Rhené Baton se mettait à diriger l'ouverture de *Benvenuto Cellini* au Théâtre des Champs-Élysées, et Berlioz succédait à Wagner dans le plus court espace de temps.

***

Voilà donc comme vont se suivre, dès les premiers coups d'archets, nos impressions musicales : à une cadence rapide, précipitée... Entre ces sollicitations continuelles, quels auditeurs sauront choisir? Chaque programme, sous une apparence uniforme, vise à les séduire par quelque amorce particulière. Et comme les concerts ont lieu généralement le samedi et le dimanche aux mêmes heures, dans les quartiers les plus divers, il faudra faire feu des quatre pieds, comme on disait jadis au temps des équipages, pour ne pas se priver d'une nouveauté intéressante. Quel que soit d'ailleurs le progrès de nos moyens de communications, certains problèmes demeureront insolubles, du fait de la simultanéité. S'il prend fantaisie, par exemple, aux Concerts Pasdeloup de jouer la *Rhapsodie provençale* de M. Émile Passani au moment même où les Concerts Poulet feront connaître l'*Et nunc et semper* de M. Marius Casadesus, force sera aux curieux, aux critiques les plus attentifs, de choisir entre ces deux primeurs.

Certaines associations symphoniques ont-elles songé du moins, sous la pression des circonstances, à réaliser une fusion que de bons esprits leur recommandaient comme une mesure de salut? Point du tout. En ce commencement d'automne, aucune d'elles n'a envisagé le sacrifice de son autonomie. Les unes et les autres se défendent avec opiniâtreté. Et leur nombre, loin de diminuer, n'a guère cessé de croître.

Les musiciens comptent bien, cependant, parmi les principales victimes de nos embarras d'argent et des restrictions inévitables. Le malheur commun s'est même aggravé pour eux d'une fatalité toute spéciale. A la veille de la crise, plusieurs, qui gagnaient à peu près leur vie dans les cinémas, se sont vus brusquement chassés de leurs petits orchestres par l'arrivée triomphale d'un nouveau joujou d'outre-mer : le film sonore.

En conséquence, il y avait déjà sur le pavé beaucoup de musiciens sans emploi et sans ressources, quand la débâcle se produisit. Qu'ont-ils fait? Eh bien, les cigales se sont improvisées fourmis... Soixante-dix artistes chômeurs ont constitué une « Association orchestrale de musiciens français », sous la direction de M. Lucien Wurmser. Et la nouvelle phalange, ayant fait ses premières armes cet été, au cours de vingt-quatre séances, organise maintenant deux auditions par semaine à la salle des concerts de Magic-City. Outre les compositions en vogue dont la force d'attraction est à peu près certaine, elle exécute des ouvrages inédits d'auteurs français ou étrangers.

La constitution d'un orchestre de chômeurs à Paris en dit long sur les difficultés de l'heure présente. N'est-ce-pas ce que nos moralistes appellent « un signe des temps ?» Et sans doute le public applaudit de tout cœur à la vaillance de ces artistes. Mais d'autre part, comment fermer les yeux sur le danger de leur initiative? Au lieu de s'unir pour s'assurer des points d'appui plus solides, ce qui permettrait un travail fructueux et ramènerait la concurrence à des proportions plus raisonnables, les groupements foisonnent, épuisant dans cette lutte leurs énergies et leurs budgets. Au lieu de tailler dans le vif, on a recours à l'inflation, comme si cette surabondance factice pouvait ne pas conduire tôt ou tard à la faillite et à la ruine. Nous déplorions, voilà trois ans, l'abus des manifestations musicales, ces torrents de sonorité que l'on déversait à l'étourdie sur le public[1]. Hélas! ces extravagances n'en étaient alors qu'à leur prélude. Au lieu de sept, nous comptons aujourd'hui onze associations symphoniques. Et davantage, à dire vrai, si l'on ajoute à cet effectif des concerts d'une

1. Cf. *Revue de Paris* du 1er janvier 1929.

périodicité moins fréquente, mais importants par eux-mêmes, comme ceux de la « Société J.-S. Bach » ou des « Fêtes du Peuple ».

En présence de ce déchaînement, un vertige nous guette, comme dans ces redoutables maisons d'éducation où résonnent à la fois, d'un étage à l'autre, les fugues de Bach, les sonates de Beethoven, des polonaises de Chopin, le concerto de Schumann, les romances sans paroles de Mendelssohn ou quelque estampe de Debussy. Quel mélomane, au milieu de ce vacarme, songerait encore à noter *les premiers coups d'archets*?...

***

A Dieu ne plaise que nous infligions au lecteur une image par trop fidèle de cette polyphonie effrénée autant que saugrenue. Puissions-nous simplement en dégager, pour sa satisfaction et la nôtre, quelques voix expressives, quelques thèmes originaux et caractéristiques!...

Dès le 4 octobre, M. Trémois faisait chanter aux Concerts Pasdeloup *Deux odes d'Horace*, dont l'une célèbre cette fontaine de Bandusie qui inspirait à Albéric Magnard, vers l'année 1890, le plus agréable de ses poèmes de jeunesse. Par malheur, le lyrisme de M. Trémois, prosaïque et sans élan, n'ajoute aux harmonies d'Horace qu'une mélodie insignifiante.

Deux romances nouvelles de M. Jacques Ibert, chantées aux Concerts Poulet par madame Dolorès de Silvera, faillirent nous ménager une déception au moins égale. *Mélancolie*, la première d'entre elles, voudrait être d'un sentiment nostalgique et rêveur. Mais elle nous apprend une fois de plus combien le langage de M. Ibert nous devient étranger, combien il s'affadit et s'édulcore, aussitôt qu'il prétend nous émouvoir. A chacune de ces tentatives malencontreuses, il semble que sa délicatesse se change en afféterie, son élégance en préciosité. L'idylle lui convient mal. Encore moins l'élégie dolente et vaporeuse. Et ni les suavités de ses accords et de ses timbres, ni les célestes *perdendosi* de ses conclusions, pourtant dosés et nuancés avec un art subtil, ne sauraient donner le change. Fort heureusement, les qualités distinctives de

M. Jacques Ibert, la finesse et la grâce, la fantaisie et l'humour, des rythmes fringants, un sens aigu de l'épigramme, une enviable sûreté de main, se retrouvent dans le second volet de son petit diptyque, *Fête nationale*. Ici, pas un trait qui ne porte; pas un détail qui ne soit parfaitement en place, juste, direct, savoureux. Et quelle satisfaction de reconnaître en cette pochade les dons charmants qui faisaient naguère de son *Roi d'Yvetot* une si jolie peinture d'opéra-comique!...

Il faut, en vérité, une malice bien ingénieuse pour nous réjouir de la sorte. On a tellement abusé en ces dernières années d'une certaine ironie musicale, que le public, las jusqu'à l'écœurement, se détourne de ces parades foraines, de ces charges d'atelier, de ces farces baroques ou cocasses qui procèdent de Lalo et Chabrier à travers Debussy, Erik Satie, MM. Richard Strauss et Strawinsky. En vain s'efforce-t-on de rajeunir ces bouffonneries : pitres et clowns ne font plus recette à l'orchestre. Nous avons atteint, — si nous ne l'avons dépassée, hélas! — l'extrême limite où l'humour côtoie l'ennui. Une parodie musicale n'amuse plus qu'à la condition d'avoir la mordante brièveté et le tour si prime-sautier de M. Jacques Ibert.

Voilà sans doute pourquoi les *Noctambules* de M. Fromaigeat n'ont pas mieux réussi. Que nous voulaient donc ces silhouettes grimaçantes au Théâtre du Châtelet? S'agissait-il d'une satire du jazz? En ce cas, tant pis : il est déjà trop tard. Laissons ces plaisanteries à certains chefs-lieux de département fort éloignés. Sur la fin de 1931, la caricature d'un *rag-time* n'a aucune chance de dérider un auditoire parisien. Ces badinages apparaissent surannés comme les vieux albums comiques du temps du maréchal de Mac-Mahon et de M. Jules Grévy. Et si la suite de M. Fromaigeat a trouvé grâce auprès du public, c'est uniquement par sa *Berceuse*, page d'une agréable couleur où se décèle cet attrait magnétique sans lequel la musique n'est plus guère qu'un bruit semblable à tous les autres.

Ce sont là, espérons-le, les derniers soupirs d'une mode prête à s'éteindre. Ne pourrait-on pas ensevelir avec elle une autre mode, non moins fastidieuse et bien plus arrogante, qui consiste à emprunter au XVIIIe siècle ses formes essentielles, — oratorio, symphonie, sonate ou *concerto grosso*, — pour y

introduire ainsi qu'en un moule complaisant et passif, des idées généralement contrefaites et agressives? Selon ce système, la musique, presque entièrement dépouillée de son coloris propre et de sa puissance de suggestion traditionnelle, se réduit à une impitoyable équation de lignes ou d'arabesques. Ah! que l'on regrette alors les calmes épures des géomètres! Et pour se rafraîchir l'esprit, comme on dégusterait ensuite un gros traité d'algèbre!... Certains cénacles se félicitent d'avoir rompu à jamais, par ces pratiques, avec les prestiges du romantisme, et c'est miracle de voir ces cuistres juvéniles se complimenter gravement entre eux sur leur « retour à Bach ». Quelle mystification!... Certes nous reconnaissons ici, parfois, les perruques des vieux maîtres. Mais où sont les physionomies, les fiers visages qu'elles surmontaient? Cette doctrine aura fait de nombreuses victimes en Allemagne. M. Hindemith lui-même en a beaucoup souffert. Mais à dire vrai, le réel talent de ce compositeur le dédommage de son esthétique.

La consigne du « retour à Bach » sévit terriblement à l'étranger, si l'on en juge par de récents échantillons. Elle domine impérieusement, elle paralyse le *Concerto grosso* de M. Filip Lazar, exécuté par l'Orchestre symphonique de Paris, et le *Concerto pour clavecin* de M. Wilhelm Maler, joué aux Concerts Poulet. Tous les musiciens l'ont regretté. Car ces deux ouvrages se classent par leur technique et par la volonté réfléchie dont ils témoignent parmi les productions les plus importantes de cet automne. On déplore d'autant plus qu'ils relèvent d'un système aussi factice. Mais comment se passionner pour des abstractions froides et insipides, fantômes d'un art qui a perdu son âme?

Le *Concerto* de M. Wilhelm Maler, compositeur allemand de moins de trente ans qui professe à la « Musik-Hochschule » de Cologne, répond à cette curiosité, à ce goût pour le clavecin que l'on observe aujourd'hui chez plusieurs musiciens et qui est attribuable pour une large part à l'exemple de madame Wanda Landowska, à sa prédication, à son apostolat et surtout à sa maîtrise extraordinaire. C'est bien cette fée des contes du Nord qui a fait sortir le clavecin des conservatoires et des musées qui lui servaient de mausolées et l'a

rétabli, avec une douceur irrésistible, sur le « plateau » de nos salles de concert. Le choix de M. Maler semblait donc annoncer une recherche de la nuance, un souci de timbres spécieux et rares. On pouvait espérer, à défaut d'une satisfaction parfaite, quelques jouissances appréciables. Illusion bien vite déçue. Jamais le mot d'ordre du « retour à Bach » ne fut aussi scrupuleusement observé par ce jeune pédagogue. C'est bien cette discipline qui confère au premier morceau son allure de *rondo* scolastique, voire scolaire, et nous avertit sans bonne humeur qu'il faut, sur ce seuil inhospitalier, quitter toute espérance. Plus tard, dans un épisode du mouvement lent, M. Maler ose enfin être lui-même. Alors, quelques mesures expressives nous apprennent de quoi il serait capable, si la mode ne lui attachait à la bouche le cadenas de Papageno. La *Gigue* et la *Musette* qui suivent ne manquent pas non plus de fraîcheur. Mais à l'égard des timbres, M. Maler n'use que gauchement, et pour ainsi dire timidement, des ressources que lui offre le clavecin. Malgré tout le talent déployé en cette circonstance par son interprète, M. Ruggero Gerlin, il est bien loin d'avoir tiré du *cembalo* des effets aussi lumineux que M. de Falla dans son *Concert pour clavecin*, ou même M. Francis Poulenc dans son *Concert champêtre*.

M. Filip Lazar, auteur du *Concerto grosso* dirigé par M. Pierre Monteux à la Salle Pleyel le même dimanche, ne ressemble en aucune façon à M. Wilhelm Maler par le tempérament ni par les origines. Ce Roumain devrait être aux antipodes de cet Allemand. Et cependant l'un et l'autre obéissent aux injonctions de la mode avec la même docilité superstitieuse. Tous deux s'énoncent en grammairiens et en philologues plutôt qu'en écrivains. Certes, M. Filip Lazar a étudié le *Concerto grosso* du XVIIe siècle avec application; il se l'est même assimilé très remarquablement. Mais cet archiviste-paléographe a, malgré tout, une âme. Et comme cette forme désuète lui reste en définitive étrangère, il n'a pu accomplir qu'un tour de force très méritoire.

On pense aux vers latins de nos anciens collèges... En vérité, ces deux jeunes gens — M. Filip Lazar est né en 1894 et M. Wilhelm Maler en 1902, — semblent avoir composé pour leur usage un riche *Thesaurus* musical, farci des meilleures

références de Bach, Haendel, Corelli, Vivaldi et Tartini. A quoi bon? Mieux vaudrait le don par excellence, l'accent humain, cette impulsion obscure et toute puissante par laquelle un mot venu du cœur s'en va toucher un autre cœur.

Après ces dialectiques sèches, anguleuses, et néanmoins touffues, quel bienfait d'écouter sans effort la *Symphonie vénitienne* de Lorenziti! Remercions MM. Henri et Marius Casadesus de nous l'avoir révélée à la Société des Concerts, et n'oublions pas non plus le plaisir que nous devons à madame Patorni-Casadesus. Le joli divertissement!... Entre les suaves ritournelles de l'orchestre, les vocalises limpides du quinton et de la viole d'amour tranchaient sur les gammes bruissantes et comme dorées du clavecin. Plus d'un coloriste a pu se convaincre par cet exemple de l'appoint que les instruments anciens sont capables de fournir à l'orchestration moderne. L'assistance, transportée de joie, a prodigué ses applaudissements à Lorenziti, comme pour venger sa mémoire des ténèbres où elle a trop injustement langui.

Pourquoi donc ce compositeur gracieux et tendre est-il à peine connu des historiens? Le dictionnaire de Grove l'ignore. Seuls, Fétis et Eitner disent d'Antonio Lorenziti — gardons-nous de le confondre avec son frère cadet Bernard, — qu'il florissait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Né à La Haye vers 1740, il serait mort à Paris vers 1794. Ces indications un peu sommaires ont une allure mystérieuse. D'autre part, l'harmonie singulièrement étoffée de la *Symphonie vénitienne*, son orchestre fastueux, la structure ingénieuse de ses morceaux nous laissent, avouons-le, une impression de surprise. Est-ce bien ainsi que pensaient et écrivaient les virtuoses de la viole d'amour à la fin du XVIIIe siècle? Lorenziti fut-il de la race des précurseurs isolés et sacrifiés? S'agit-il d'un texte gravé ou d'un manuscrit? Et dans ce dernier cas, serions-nous en présence d'une partition intégralement réalisée ou d'une simple esquisse, accompagnée tout au plus d'une basse chiffrée? Enfin, l'ouvrage porte-t-il vraiment ce titre de *Symphonie vénitienne* qui évoque si agréablement à l'esprit la ville de Tiepolo et de Canaletto, de Gozzi et de Goldoni, de Longhi et de Guardi, de Giacomo Casanova et de Lorenzo Da Ponte?...

Mais laissons-là ce questionnaire, puisque la trouvaille est présentée par des garants érudits et d'une probité incontestable. Certains éditeurs germaniques se feraient gloire de pratiquer sur les anciens chefs-d'œuvre des opérations de rajeunissement. Mais ces manigances suspectes répugnent aux connaisseurs français. Ni les tableaux repeints ni la musique restaurée ne sont à leur goût. MM. Henri et Marius Casadesus ont trop de tact, une orthodoxie trop ferme, pour se laisser aller à des remaniements arbitraires.

Et néanmoins, s'ils nous ont donné une version rigoureusement exacte, comme nous en avons l'assurance, quel n'est pas leur mérite et de quelles louanges ne leur sommes-nous pas redevables! Car peu de musiciens s'entendraient mieux à composer pour leur plaisir un pastiche délicat, subtil, ressemblant à s'y méprendre. Ils possèdent, l'un et l'autre, une connaissance remarquable de leur art. M. Henri Casadesus nous l'a prouvé une fois de plus, cet automne, par son *Divertissement provençal* et M. Marius Casadesus par son *Et nunc et semper*. Ces deux partitions ont été jouées successivement aux Concerts Poulet à quelques semaines de distance.

Le *Divertissement provençal* est une étude de plein air, bucolique, pimpante et vive, où passent familièrement des cortèges de vendangeurs, des gardiens de taureaux et de gais tambourinaires. Quatre paysages lumineux, respirant l'allégresse d'un terroir aimé des dieux. Déodat de Séverac a peint le Languedoc et la Cerdagne avec une sobriété plus savoureuse. Sans doute, mais enfin ces « beautés de la Provence », selon l'expression de M. Jean-Louis Vaudoyer, valent bien que l'on s'y arrête. Leur reflet, leur arome nous consolent même un peu de n'avoir pu honorer la Provence par deux fois en allant applaudir aux Concerts Pasdeloup la *Rhapsodie provençale* de M. Emile Passani.

Mais ce jour-là, 31 octobre, nous étions retenu aux Concerts Poulet par l'*Et nunc etsemper* de M. Marius Casadesus. Ce vaste poème symphonique pour soprano, violoncelle solo, chœurs et orchestre ne saurait avoir la bonhomie enjouée du *Divertissement provençal*. Car son prologue, son *adagio*, sa marche funèbre et son final, enchaînés sans interruption, datent de la dernière année de la guerre, et l'auteur les a pieusement

consacrés à la mémoire de ses morts bien-aimés. Cette fresque monumentale, conçue et enfantée dans la douleur, se ressent inévitablement du trouble qui ravageait les consciences. Aussi le plan n'en est-il pas d'une netteté irréprochable. Mais on y reconnaît sans peine le thème de la souffrance, exprimé par le soprano solo, le *Dies irae*, la *Marseillaise*, une intervention providentielle de voix célestes et même, pour finir, la *Carmagnole*. Tout cela forme par instants une mêlée assez confuse, et peut-être les esprits chagrins se plaindront-ils qu'il y ait dans cette partition exubérante plus de générosité verbale que de génie, plus de pathos que de pathétique.

N'importe! il est bon que des œuvres d'une telle stature et d'aussi noble tendance sortent enfin des cartons où leurs auteurs les enfouissaient jusqu'ici, désespérant de les entendre. Nos contemporains raffolaient à tel point de bagatelles que l'énergie et la grandeur devaient se cacher comme un scandale. Une réaction serait-elle sur le point de se produire? Nous avions, il y a quelques mois, la *Symphonie lyrique* de M. Nabokoff (rejouée cet automne aux Concerts Poulet); puis sont venues la *Symphonie* de M. Ferroud, où se manifestaient, malgré des violences et des aigreurs superflues, des qualités incontestables, et la *Symphonie* de M. Honegger. D'autres symphonies vont suivre incessamment. Et cette activité forme une antithèse bien réconfortante avec l'inertie pitoyable des dix dernières années.

M. Paul Paray conduisait lui-même à la Salle Pleyel, le 8 novembre, sa *Messe pour le cinquième centenaire de Jeanne d'Arc*. Un puissant orchestre renforcé d'un orgue, des solistes de choix, le Chœur Mixte de Paris, se trouvaient ici au service d'une œuvre de grande envergure, sinon toujours de très haute envolée, où se révèle un amour passionné des traditions musicales les plus pures, sans souci de nos modes éphémères. Cette tentative si digne d'éloges concilie souvent avec bonheur la mélodie grégorienne, le contrepoint et le style libre. Elle honore un artiste chez qui le compositeur va de pair avec le chef d'orchestre brillant et réputé. Néanmoins, nous devons bien en convenir, sa *Messe* pèche quelquefois par une certaine emphase. Le *Sanctus*, notamment, déconcerte par la véhémence intempestive de ses « cuivres ». Nos

préférences iraient plutôt au *Kyrie*, dont la sévérité est suffisamment compensée par une émotion touchante. Au reste, comme le sentiment mystique, ou simplement religieux, n'y tient pas une place capitale, cette *Messe* ne perd rien à passer de l'église au concert. Est-ce enfin parce qu'elle exalte plus particulièrement la foi patriotique, le sacrifice d'une héroïne? Elle se passe d'un *Credo*... La *Messe* de M. Paul Paray n'en est pas moins une œuvre considérable que l'on écoute avec estime et la plus franche sympathie.

***

Malgré le nombre élevé des premières auditions, les Parisiens ont pu entendre comme à l'ordinaire leurs ouvrages de prédilection. Sans négliger (et pour cause!) les recettes habituelles du succès, les chefs d'orchestre se sont pourtant efforcés de nous offrir quelques partitions un peu moins rebattues. Par exemple, au lieu de toujours ressasser la *Symphonie inachevée* de Schubert, ils ont bien voulu étudier la *Symphonie tragique* et surtout la grandiose *Symphonie en ut*, dont M. Furtwaengler avait donné, ce printemps, une interprétation magistrale à l'Opéra. Les plus fières créations de Liszt finissent par s'imposer à un public qui sans doute apprécie plus équitablement la magnanimité de l'artiste et l'importance de sa fonction historique. Pour célébrer M. Vincent d'Indy, MM. Philippe Gaubert et Pierre Monteux ont eu l'heureuse idée de reprendre chacun *Istar*, moins populaire que *Saugefleurie*, *Wallenstein* ou la *Symphonie sur un air montagnard*. De même, au lieu de s'en tenir exclusivement à l'*Apprenti sorcier* et à la *Péri*, la Société des Concerts a remis sur ses pupitres la robuste et fougueuse *Symphonie en ut* de M. Paul Dukas, dont l'*andante espressivo e sostenuto* est l'une des plus émouvantes églogues de la littérature contemporaine. En somme, on observe partout comme un réveil de la curiosité et du goût. Quelle chance qu'il se produise au moment où la musique pourrait être si cruellement menacée!...

Si l'on passe en revue les programmes de ces premières semaines d'automne, il est impossible de ne point remarquer la place de plus en plus prépondérante qu'ils assignent à

Mozart. M. Félix Weingartner, venant diriger à nouveau les Concerts Pasdeloup au Théâtre des Champs-Élysées, a tenu à jouer la symphonie dite *Jupiter* et, par deux fois, l'ouverture de la *Flûte enchantée*. En ce même théâtre, M. Vanni Marcoux l'avait devancé, le 4 octobre, en rendant un premier hommage à Mozart : il avait chanté avec un art incomparable le fameux air de Leporello. Certes la liste de toutes les manifestations analogues serait trop longue à dresser. Mais il est significatif que le *Requiem*, déjà interprété aux Concerts Poulet et par deux fois aux Concerts Lamoureux, doive l'être derechef à l'église Saint-Léon. Quatre auditions en un mois, n'est-ce pas inespéré pour une œuvre qui exige des ressources instrumentales et vocales aussi considérables? Le 18 octobre, une partition bien moins célèbre, le *Concerto en ré majeur* pour flûte et orchestre, était annoncée simultanément par la Société des Concerts et les Concerts Lamoureux. On pouvait applaudir à l'École Normale de musique, sous la direction de M. Alfred Cortot, le *Concerto à trois pianos* et orchestre. Et voici que mesdames Clara Haskil et Renata Bergatti remportent un succès fort légitime aux Concerts Poulet en y jouant, après la *Symphonie en sol mineur* de Mozart, son *Concerto à deux pianos* et orchestre. Tout cela sans préjudice de plusieurs quatuors à cordes, des deux quatuors de piano, du *larghetto* du quintette avec clarinette et de maints fragments de l'*Enlèvement au Sérail*, des *Noces de Figaro* et de *Cosi fan tutte*. Au point de vue vocal, il faut, après M. Vanni Marcoux, signaler tout particulièrement la perfection et le charme avec lesquels madame Élisabeth Schumann a rendu les airs d'Ilia, extraits d'*Idoménée*.

Ces deux airs avaient déjà remporté un succès éclatant, en février dernier, à l'audition d'*Idoménée* que la *Société des études mozartiennes* eut le bonheur d'organiser à la salle du Conservatoire. C'était d'ailleurs une révélation pour la majorité des auditeurs, *Idoménée* n'ayant jamais eu de représentation intégrale à Paris. Beaucoup de gens qui se croyaient depuis longtemps familiarisés avec le génie de Mozart découvrirent par cette soirée combien il leur reste encore à apprendre. Leur étonnement et leur admiration n'auraient pas eu de bornes, s'ils avaient assisté, comme nous, aux deux premiers concerts

de cette Société. Car enfin il suffit d'avoir entendu une seule fois *Don Juan* ou la *Flûte enchantée* pour savoir à quoi s'en tenir sur la puissance dramatique de Mozart. Mais à moins d'avoir été à cette séance, où, sous prétexte de recherches musicologiques, sans choix apparent, comme par hasard, on nous fit connaître diverses pièces dont l'Institut possède aujourd'hui les manuscrits autographes, on ne soupçonne pas combien certaines bluettes d'un jeune homme de vingt ans — divertissements, *cassations*, nocturnes ou sérénades pour le petit orchestre des évêques de Salzbourg, — peuvent avoir de grâce, de richesse plastique et de merveilleuse vitalité. L'assistance fut particulièrement émue par un *adagio* pour violon et orchestre (catalogue Kœchel, nº 261), et de même, au concert suivant, on s'extasia sur le *Quatuor en ut mineur* (K. nº 546), où un *adagio* d'une troublante et mystérieuse beauté sert d'introduction à cette fugue que Mozart avait d'abord écrite pour deux pianos. Ainsi, dès ses commencements, la *Société des études mozartiennes* a tenu parole : elle a révélé des chefs-d'œuvre ignorés ou du moins trop rarement exécutés à Paris. Entreprise impossible, si les fervents de Mozart n'avaient pris enfin le parti de s'unir sous l'impulsion d'une volonté généreuse, ardente, enthousiaste, et cependant très éclairée.

Si fructueuse que soit déjà l'activité de ce groupement, si chaleureux que soit son zèle, il ne peut guère dépasser un certain nombre de concerts par an, car ses moyens sont limités. Mais il aura pleinement atteint son but si, grâce à son exemple, les chefs d'orchestre sortent petit à petit de leur indifférence et de leur passivité routinière. Dès à présent, on peut admettre que les œuvres de Mozart ne figureraient pas aussi fréquemment sur tous les programmes sans l'initiative hardie et opportune de la *Société des études mozartiennes*.

En ce moment même, par une rencontre heureuse, diverses publications de haute valeur tendent à concentrer notre attention sur le radieux phénomène que Mozart représente dans l'histoire de la musique. M. Emmanuel Buenzod consacre au maître de Salzbourg l'un des meilleurs essais de psychologie musicale qui aient paru depuis longtemps[1]. Il y a là

1. Paris, Éditions Rieder, 1931.

une pénétration psychologique, une abondance d'informations et une vigueur de synthèse que l'on trouve bien rarement dans les monographies de ce genre.

D'autre part, M. Georges de Saint-Foix, poursuivant les admirables travaux qu'il avait commencés jadis avec Teodor de Wyzewa, publie une étude d'ensemble sur *les Symphonies de Mozart*[1]. Ce livre, on le devine, n'a rien d'une sèche nomenclature. Au lieu du monotone inventaire qu'eût rédigé un érudit ordinaire, M. de Saint-Foix nous fait assister de près à l'évolution symphonique de Mozart, au développement progressif de son goût et de son style. Sur les influences que le maître subit tour à tour, depuis Jean-Chrétien Bach jusqu'à Haendel, en passant par Schobert, Sammartini, les Italiens de l'*opera buffa* et de l'*opera seria*, Gluck, l'école française et les deux Haydn, il est impossible de s'expliquer avec plus de précision, de mesure et de sensibilité judicieuse. C'est Mozart lui-même qui revit sous nos yeux, avec les particularités si aisément reconnaissables qui caractérisent sa production symphonique, selon les diverses périodes de son existence. M. de Saint-Foix relève à cet égard un trait qu'il est le premier à mettre en lumière. « Lorsqu'on s'est pénétré de l'âme de Mozart, » nous dit-il, « on peut, à peu près sûrement, situer tel ou tel morceau non daté dans telle ou telle période de sa vie, car l'emploi d'un procédé, chez lui, est si constant qu'il détermine presque un âge de sa vie; après quoi, comme un enfant, il l'abandonne pour n'y revenir que longtemps après ou parfois même plus jamais. Il est resté le même sous ce rapport pendant le cours de toute sa vie. » On mesure par cette observation l'extraordinaire intimité d'esprit qui s'est établie avec les années entre le commentateur et son modèle. Aussi, quand l'exposé en arrive aux trois dernières de ces quarante-neuf symphonies, à ces œuvres capitales que les véritables amis de la musique se doivent de connaître presque aussi bien que les chefs qui les dirigent, — *mi bémol majeur*, *sol mineur* et *Jupiter*, — les analyses prennent-elles une ampleur et une intensité d'accent qui valent, du point de vue de la musicologie, ce que la critique littéraire a produit de plus solide.

1. Paris, Mellottée.

Enfin, comme si nos contemporains étaient avides de connaître non seulement Mozart, mais jusqu'à ses satellites les plus obscurs, il vient de paraître une excellente édition des *Mémoires* de ce Lorenzo Da Ponte qui fut le librettiste italien des *Noces de Figaro*, de *Don Juan* et de *Cosi fan tutte*[1]. L'ancienne traduction française de 1860, précédée d'une lettre par laquelle Lamartine déclarait ces *Mémoires* « les plus originaux et les plus anecdotiques que l'Italie artiste ait jamais offerts à la curiosité du public », ne se trouvait plus guère, même chez les bouquinistes. Au reste, elle n'était pas complète. Dans le texte irréprochable que nous avons désormais sous les yeux, parmi les galantes aventures et les curieux épisodes de cette autobiographie si savoureuse, ce que le lecteur cherche d'abord avec le plus de curiosité, c'est assurément l'exposé des relations de Da Ponte avec Mozart. Certes, tout ce qui se rapporte à l'éclosion des trois chefs-d'œuvre excite l'intérêt le plus vif, en particulier pour *les Noces de Figaro*. Cependant, malgré les louanges dithyrambiques que Da Ponte décerne de temps à autre au musicien, on devine qu'il s'attribue pour le moins autant de génie qu'à son illustre partenaire. Le bavard nous parle intarissablement de lui-même, de ses fredaines, de ses tribulations, de ses écrits, de ses amours qui ressemblent fort à celles de son compère Casanova, sans se douter que pour nous captiver et se rendre à jamais immortel, il lui suffirait de nous dire comment vivait Mozart, comment il parlait ou s'habillait. La sotte fatuité de Da Ponte serait importune, si, à travers ses hâbleries, on ne voyait, de temps à autre, passer la silhouette d'un petit homme fluet à la grosse tête, à la chevelure surabondante, auquel il devait survivre quarante-sept ans. Certes les voies de la Providence sont impénétrables; mais comment réprimer un mouvement d'amertume dès que l'on rêve à ce qu'aurait pu être la carrière de Mozart si, au lieu de s'éteindre misérablement en 1791, il avait, comme Da Ponte, prolongé ses jours jusqu'en 1838? L'histoire de la musique changeait peut-être s'il était mort à cette époque, onze années après Beethoven, témoin et sans doute acteur principal de la révolution qui a profondément transformé, au début du XIXe siècle,

1. Paris, Henri Jonquières, 1931.

la sonate, la symphonie, le quatuor à cordes et, de proche en proche, l'opéra...

***

Étrange caprice de la destinée, que celui qui place précisément le triomphe définitif de Mozart en un temps aussi troublé que le nôtre. Qu'y a-t-il de commun entre nous et une harmonie aussi parfaite? Quel est le sens de cette sympathie et comment l'interpréter? On hésite à répondre... D'après M. Emmanuel Buenzod, l'art mozartien, « essentiellement aristocratique, attentif à ne rien exprimer qu'avec mesure et sobriété, dépend, plus que tout autre, de la finesse de jugement du public et, partant, de l'état de santé moral et intellectuel de l'époque ». Si M. Buenzod dit vrai, l'équilibre spirituel de nos contemporains serait beaucoup plus satisfaisant qu'il n'en a l'air. Si nous sommes devenus plus équitables envers Mozart que ne le furent les romantiques et leur postérité immédiate, nous le devrions à une épuration de notre sensibilité et de notre discernement. Opinion si flatteuse que l'on ose à peine y souscrire...

Contentons-nous de noter que tout se passe comme si la nouvelle « saison » tenait à se placer d'elle-même sous l'invocation de Mozart. Les premiers coups d'archets de ses trop nombreux orchestres sont d'assez bon augure. Et si l'on tient compte de la vaillance avec laquelle d'humbles exécutants affrontent nos difficultés économiques, de l'ardeur et du désintéressement avec lesquels de jeunes compositeurs reviennent aux formes supérieures de l'art, il y a moins lieu d'être pessimiste.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE MOUVEMENT HISTORIQUE

La Régence. — Un précurseur de notre action au Maroc. L'Amérique d'aujourd'hui.

La Bibliothèque « Historia » (Tallandier) publie *la Régence* de M. Frantz Funck-Brentano. Elle y est bien à sa place. M. Funck-Brentano est un érudit dont l'érudition n'a rien de pesant. Sa fantaisie d'archiviste se plaît volontiers à des livres pittoresques, à la fois fouillés et alertes. Rien n'y est imaginaire et ils flattent l'imagination.

La Régence est connue. Ce qu'on demande à un peintre de cette scabreuse époque, ce n'est pas d'en dissiper les ombres, mais plutôt d'en éclairer les facettes. Le Régent lui-même est un mélange de qualités naturelles et de vices cultivés, qui a tenté plus d'un portraitiste depuis Saint-Simon. Il a le don de plaire sans être beau, d'être un charmant causeur avec une voix un peu sourde, de promettre plus qu'il ne tient sans que personne lui en garde rancune, de s'enivrer comme un portefaix avec deux ou trois verres de vin, d'avoir en chimie un talent d'amateur plus que distingué qu'il consacre à peu près uniquement à la fabrication des parfums, de « ressembler à David », disait sa mère, en ce qu'il « couche volontiers avec toutes les femmes », tout en restant en excellents termes avec la sienne. Son irréligion est celle de son époque et de son précepteur, le cardinal Dubois. Elle n'est pas hargneuse. Une de ses filles, abbesse de Chelles, ayant signé une de ses lettres avec l'apostille rituelle : « épouse de

N.-S. J.-C. », il répond paternellement : « Je crains de n'être pas en bons termes avec mon gendre. »

La Régence, a-t-on dit, est le contrepied du règne de Louis XIV vieilli. Elle ouvre une ère nouvelle. « La Régence, écrit Michelet, est une révolution et la plus grande que nous ayons eue avant 89. » Michelet aime les formules qui frappent. Celle-ci demande à être expliquée. Le Régent est révolutionnaire en ce sens qu'il n'aime pas la tradition. Il se moque du cérémonial, il ne s'intéresse pas à « l'affaire du Bonnet », qui passionne les ducs et pairs. Sa mère, madame Palatine, bonne princesse allemande, qui en est restée au temps du Grand Roi, ne se console pas de voir que le Régent a horreur de la pompe et du protocole. « Il n'y a plus de cour en France, écrit-elle, on mène au Palais-Royal une vie bourgeoise à laquelle je ne puis m'habituer. » Un changement de ce genre est une révolution pour un grand maître des cérémonies. Celui de Louis XVI comprit que tout était perdu en voyant arriver au Conseil le ministre Roland sans boucles à ses souliers. Madame est de cette école.

Plus d'importance a le changement de politique en matière religieuse. L'indifférence du Régent lui rend facile la tolérance. Il ne prend pas parti entre les jansénistes et les tenants de la bulle *Unigenitus*. Dubois a un mot admirable pour répondre à la cour de Rome qui demandait des rigueurs contre les jansénistes : « Ces gens sont si sobres et si simples de vie que la prison ni l'exil ne leur feront rien. » La balance est d'ailleurs égale. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui est de tendances jansénistes, demande qu'on interdise aux luthériens et aux nouveaux convertis de fréquenter les prêches des ambassades protestantes. « Cela était bien dans l'autre règne », répond le Régent.

Le débordement de débauches dont la Régence donne le spectacle est-il tellement nouveau? Les soupers du prieur de Vendôme sous Louis XIV n'avaient rien à envier à ceux du Palais-Royal sous le Régent. L'austérité des dernières années du règne de Louis XIV ne doit pas nous faire illusion. La Régence couvait sous la cendre. Elle est beaucoup moins une révolution qu'une révélation. Le rideau se lève, la pièce était prête. Le Régent a des maîtresses, ce n'est pas là une nou-

veauté. Ce qui est nouveau, c'est que les maîtresses du Régent ne jouent aucun rôle politique, peut-être parce qu'elles sont trop, aussi parce que le Régent ne mêle pas sa vie privée et sa vie publique. C'est ce que sa mère appelle « la vie bourgeoise ». Le soir, la porte est consignée, il est impossible de pénétrer jusqu'au Régent. Dubois lui-même, averti de la conspiration de Cellamare, ne peut forcer la consigne. Le concierge est incorruptible. Il répondit au Régent qui l'invitait un soir à entrer dans la salle à manger : « Monseigneur, mon service finit ici. Je ne vais pas en mauvaise compagnie et suis bien fâché de vous y voir. »

La révolution, si révolution il y a, n'est ni dans la politique, ni même dans les mœurs. Elle n'est pas dans ce qui se voit, ou, si vous préférez, ce qui se voit n'en est qu'un petit côté. Elle est dans la société et elle est dans les idées. Dans la société, il y a, après un long règne aboutissant fatalement à une gérontocratie, une détente insolente, ou qui paraît telle aux dirigeants de la veille. Dans les idées, il y a quelque chose de plus. La pensée s'émancipe, la forte armature du Grand Siècle s'allège, s'affaiblit, se recourbe en volutes de libre examen, comme les Grands Appartements de Versailles se morcellent en petits appartements plus plaisants, plus personnels, plus fantaisistes. L'architecture, l'ameublement, les œuvres d'art se dégagent de la majesté implacable exigée par la gloire immortelle du Roi. On ne veut plus se gêner. La révolution dont la Régence donne le signal, c'est la fin du règne de la contrainte. Elle n'est pas, comme dit Michelet, la plus grande révolution que nous ayons eue avant celle de 89, elle en est le point de départ, ce qui est déjà beaucoup.

***

Une grande œuvre ne se fait pas toute seule. Elle n'est pas non plus l'œuvre d'un seul. M. le maréchal Franchet d'Espérey a eu grandement raison de provoquer et de préfacer le volume que le lieutenant-colonel Raymond Messal vient de consacrer à un des précurseurs de l'action française au Maroc, sous ce titre : *la Genèse de notre victoire marocaine* (Dunod). Ce précurseur, c'est Alfred Le Chatelier, un camarade de promotion

du maréchal à Saint-Cyr, qui a quitté l'armée de bonne heure avec le grade de capitaine pour couronner, comme professeur au Collège de France, une carrière remarquable d'islamisant.

C'est à propos du Maroc surtout qu'il a montré une intelligence rare des questions musulmanes et des moyens pratiques de les résoudre. Il avait fait son apprentissage en Algérie. Il était déjà officier des bureaux arabes lorsqu'il prit part à la première expédition Flatters. Il n'était pas de la seconde, parce qu'il en avait prévu le triste sort au spectacle de la première. Flatters était voué à une catastrophe par son excès de confiance dans des parages où la défiance est le premier des devoirs. Le Chatelier compléta son éducation africaine par une visite en Haute-Égypte, des explorations au Soudan et au Congo. Ce qui le met au premier plan des autorités en la matière, c'est sa mission au Maroc dans l'hiver de 1889 à 1890. Le *Mémoire sur le Maroc* qu'il a écrit au retour est un document de premier ordre, sans faire double emploi avec le travail du futur Père de Foucauld. Le Chatelier ne trace pas un relevé du terrain, il trace la voie à suivre pour prendre possession d'un pays qui tombe dans l'anarchie. « Le Maroc, dit-il, en tant qu'état autonome, se meurt. »

Malheureusement, ce travail si remarquable n'est pas, ne peut pas être connu. Il fut tiré à cinquante exemplaires à l'usage confidentiel d'un petit cercle d'officiels. On trouve dans ces 180 pages un programme d'action politique et économique plein de sens pratique, qui a été dans ses grandes lignes suivi pendant un quart de siècle et qui reste encore une mine de bons conseils dictés par une psychologie très avertie, très attentive à ne pas perdre le sens des possibilités. Le maréchal d'Espérey écrit que « ce livre sera une véritable révélation ». En effet, le nom de Le Chatelier n'est à peu près jamais cité. Le caractère confidentiel de ses travaux en est cause, mais aussi son caractère à lui, « caractère autoritaire, violent et emporté qui écartait de lui bien des bonnes volontés ». Ajoutons qu'il porte un nom illustré par d'autres, par toute une famille d'élite. Il a deux frères polytechniciens, dont l'aîné a été le major de sa promotion et est une des gloires de l'Institut. C'est un grand honneur d'être ainsi apparenté, mais un honneur qui entraîne des confusions. Le général

Marbot prétend dans ses Mémoires que sa carrière a été gênée parce qu'un de ses frères était aussi général. Il est possible qu'Alfred Le Chatelier ait été obnubilé par Henry Le Chatelier.

Ce qu'il y a peut-être de plus original, de plus nouveau, de plus prophétique dans les idées de Le Chatelier sur le Maroc, c'est ce qui concerne l'Allemagne. Jusque-là personne ne la comptait pour quelque chose au Maroc. Les intrigues anglaises, les prétentions espagnoles retenaient toute l'attention, on ne pensait pas à l'Allemagne. Le Chatelier y a pensé avant tout le monde; il montre l'influence allemande s'exerçant sur l'entourage du sultan, préparée d'avance à circonvenir son successeur toujours discuté en pareil pays. Il faudra s'entendre avec l'Espagne pour un partage de zones d'influence; nous pourrions désintéresser l'Angleterre du Maroc en nous désintéressant nous-mêmes de l'Égypte; avec l'Allemagne, il faut s'attendre à des surprises. On s'en est aperçu depuis.

Que faire? Le Chatelier ne croit pas à l'efficacité, surtout à l'efficacité durable des démonstrations belliqueuses. Mieux vaut voir les Marocains comme ils sont. C'est un pays où tout le monde trafique du haut en bas. En haut, on vend les places, les honneurs, les secrets. Aucun pays n'est plus vénal. « En employant les sommes consacrées aux cadeaux diplomatiques à acheter les ministres du Sultan, tous serviraient notre cause avec la même activité qu'ils mettent à la combattre. » Une ancienne prophétie annonce la conquête du Maroc par les peuples d'Europe. « Le moment de cette conquête approche, qu'elle qu'en soit la forme, annexion ou protectorat; il ne dépend pas du Maroc d'en éloigner l'heure. Il ne dépend même pas des nations intéressées de fixer l'instant où elles devront agir. Il peut être inopinément fixé par une révolution intérieure, qu'un changement de règne, par exemple, provoquerait à coup sûr. Qui ne sera pas prêt perdra l'enjeu. » Il est impossible d'être plus perspicace dans l'ensemble comme dans le détail.

Le volume du colonel Messal n'est pas moins riche en révélations sur le rôle joué par Alfred Le Chatelier, au cours de la grande guerre, comme expert dans les affaires d'Orient. On ne l'a pas toujours cru, parfois parce que nous n'étions

pas seuls comme à propos de l'expédition des Dardanelles dont le douloureux calvaire nous est conté d'une façon si poignante par M. Edmond Delage (*la Tragédie des Dardanelles*, Grasset). « Tout dans cette affaire, dit M. Delage, porte la marque de l'indécision et de l'incohérence. » Dans une lettre à Freycinet, Le Chatelier écrit de même : « Nous avons fait tout ce qu'il ne fallait pas, en omettant tout ce qu'il eût fallu. » Et il en donne mélancoliquement la raison : « Notre principal tort, en Turquie, fut de suivre la politique anglaise sans pouvoir ni la conseiller ni la ramener à des vues plus rassises. »

Le Chatelier n'est mort que le 9 août 1929, mais, le 28 janvier 1924, une attaque d'apoplexie l'avait paralysé. Sa *Revue du Monde musulman* avait cessé de paraître en 1926, faute de subvention, après une carrière bien remplie de vingt ans. « Nous estimons, écrivait-il au ministre des Colonies (9 mars 1922) qu'avant vingt-cinq ans, il ne restera rien, pour ainsi dire, de l'ancien Islam isolé dans son passé... Nous pensons que plus cet aboutissement se rapprochera, plus la connaissance du Monde musulman deviendra indispensable aux pouvoirs publics et aux services publics. »

***

Si nous connaissons mal l'Amérique, ce n'est pas faute de moyens de la connaître. Les livres sur les États-Unis se sont multipliés depuis quelques années et il en est d'excellents. Ne les rappelons pas pour ne pas faire de tort aux autres, ni de peine à leurs auteurs. Mais l'Amérique change vite, ou plutôt elle change vite d'apparence. Tout y est conçu pour le mouvement en avant, pour le progrès matériel, pour la prospérité sans limite et sans accroc. Mais comme les règles générales qui président à l'histoire de l'humanité sont valables même pour le Nouveau Monde, il y a de temps à autre des rappels à l'ordre qui ne nous étonnent pas, qui nous paraissent conformes à toutes les lois de la nature, mais qui font là-bas l'effet d'anachronismes inexplicables, en tout cas intolérables et nécessairement passagers.

Nous sommes précisément à un de ces moments. Que faut-il

penser du pronostic formulé par M. André Philip dans son volume sur *le Problème ouvrier aux États-Unis*? « Si, concluait-il, pour une raison quelconque, épuisement des richesses naturelles, guerre extérieure, manque de débouchés, les États-Unis traversent une crise économique sérieuse et si les ouvriers habitués à un niveau de vie élevé se heurtent brusquement à la misère, la révolte éclatera d'autant plus violente et atroce que l'Américain est par tempérament brutal et incapable de modérer ses passions. » Ceci était écrit il y a quatorze ans. Il est encore trop tôt pour savoir ce qu'il en adviendra, mais nous en sommes à la crise dont l'hypothèse était envisagée. C'est pourquoi les derniers volumes sur les États-Unis sont de pleine actualité. Sans parler de celui de M. Duhamel, dont les lecteurs de cette Revue ont eu la primeur, en voici deux qui, presque sous le même titre, donnent le dernier tableau de l'activité transatlantique : *la Vie américaine et ses leçons*, de M. Marcel Braunschvig (Colin) et *Initiation à la Vie aux États-Unis* (Delagrave), publication collective de l'Institut des Études américaines.

M. Braunschvig, professeur de Première au lycée Louis-le-Grand, a fait là-bas deux séjours, à quelques années d'intervalle, ce qui lui a permis d'observer le tracé de la courbe. L'autre volume est composé de conférences faites à la fondation Carnegie par ceux qui connaissent le mieux chaque question. Il est l'œuvre d'une brillante équipe où l'on retrouve côte à côte MM. Strowski, André Siegfried, Firmin Roz, Lechartier, etc., le tout préfacé par M. Charléty, recteur de l'Université de Paris. Le volume de M. Braunschvig est naturellement plus méthodique, plus homogène, plus composé; l'autre se présente comme une sorte de guide intellectuel pour les Français, jeunes et même moins jeunes, qui vont en Amérique faire un voyage d'études, et auxquels il est bon d'épargner du temps perdu ou même quelques impairs au début.

Ces deux enquêtes sont concordantes. Toutes deux rendent un égal hommage aux qualités d'initiative, de confiance en l'avenir, de foi au progrès, qui sont la force du Nouveau Monde. Ce pays est jeune, dit-on, ce qui à proprement parler n'a pas de sens, car tous les peuples ont le même âge. Il peut y avoir

de jeunes États, il ne peut y avoir de jeunes peuples. Il est pourtant vrai qu'aux États-Unis on a une impression de jeunesse. Les jeunes sont à l'honneur et au gouvernail. C'est la conséquence d'un système, c'est aussi un privilège dû aux circonstances. L'Europe est vieille, elle a surtout beaucoup vieilli à la suite de la guerre, qui a fauché l'élite de la génération qui devrait être maintenant à sa tête. Les hommes de trente-cinq à cinquante ans manquent cruellement en France et en Allemagne ; ils manquent sensiblement en Angleterre et en Italie. La limite d'âge de l'activité s'est trouvée prolongée, la direction des affaires publiques et privées est forcément gérontocratique. Les Américains nous le reprochent, nous en veulent inconsciemment de cette infériorité comme si elle était volontaire. Nous aurions mauvaise grâce à leur rappeler constamment que nous avons perdu 1 500 000 hommes et eux 50 000. « L'année a perdu son printemps », disait Périclès au lendemain d'une bataille. Ce printemps serait maintenant pour nous Messidor, mois de la moisson.

Ce que nous comprenons le moins bien chez les Américains, c'est la cloison étanche entre les affaires et le sentiment. Nous les trouvons âpres au gain, préoccupés uniquement de leur intérêt, parce qu'ils refusent de rien céder de leur droit, quand nous invoquons des considérations à côté. Ensuite nous constatons, sans nous l'expliquer, que nulle part les libéralités particulières ne sont aussi habituelles ni aussi larges. Nous nous étonnons de voir que le gaspillage, — ou tout au moins ce qui chez nous serait considéré comme tel, — est là-bas en faveur, que l'art d'accommoder les restes est regardé chez un particulier comme un ridicule enfantillage, ou plutôt comme un coupable anachronisme. Nous n'arrivons pas davantage à comprendre la passion que met l'industrie, quelle qu'elle soit, à utiliser jusqu'à l'extrême limite les sous-produits, à ne laisser rien perdre de ce qui peut être récupéré. Le gaspillage chez le consommateur nous paraît contradictoire avec la préoccupation chez le producteur de ne rien gaspiller.

Ce sont pourtant les deux faces de la même médaille. Il faut consommer beaucoup pour que la production trouve son écoulement, il faut produire à bon compte pour stimuler la

consommation. Le chômage est ainsi évité, les salaires peuvent être élevés, puisque les frais généraux sont réduits au minimum, le bien-être de l'ouvrier contribue à la prospérité de l'industrie et en est lui-même accru. Il n'y a qu'à continuer ainsi indéfiniment. Quant aux malchanceux, aux éclopés, aux déshérités de la vie, la munificence de ceux qui ont réussi leur viendra en aide, et nulle part elle n'est effectivement plus agissante. L'État fait comme les particuliers. Il est dur à la détente, inaccessible aux adjurations pathétiques, tant qu'il s'agit de politique, car la politique, ce sont les affaires publiques, à traiter de la même manière que les affaires privées. Après quoi, il pourra se permettre des largesses bénévoles, et encore moins que les particuliers, parce qu'il est une entité anonyme et qu'une conscience collective est moins facile à émouvoir qu'une conscience individuelle.

Ainsi s'explique l'attitude du gouvernement américain à l'égard des affaires européennes, qui consiste à ne jamais y prendre part s'il y a des risques à courir, sauf à s'y mêler dans la mesure où il y a des bénéfices à partager. Mais la crise actuelle, le chômage, la gêne financière, d'où vient tout cela? Et surtout, comment en sortir? Il y a dans le système américain un cercle vicieux. Pour réduire les frais de production, il faut rogner sur les frais de main-d'œuvre, les plus lourds de tous puisque le haut prix des salaires est de règle. Il n'y a qu'un moyen : ne pouvant diminuer le chiffre des salaires, il ne reste qu'à réduire le nombre des salariés. Le machinisme, de jour en jour plus perfectionné, permet cette économie. Mais alors apparaît le chômage, et il est impossible qu'il en soit autrement, à moins que la consommation ne s'accroisse assez pour que le machinisme intégral de demain continue à occuper autant de bras que le machinisme imparfait d'hier. Il vient un jour où le plafond est atteint, ce jour marque la faillite du système.

Nous y sommes. Comment y remédier? En provoquant à outrance la consommation chez un consommateur même appauvri. Les ventes à crédit, prônées par une publicité affolante, y ont quelque temps réussi. Il y a une limite à tout, cette limite est ici atteinte. D'autre part, le besoin de vendre a multiplié le nombre de ceux qui sont chargés de pousser la

vente. Dans ce pays où la réduction du nombre des travailleurs était un dogme, on a multiplié le nombre des vendeurs. L'effectif des ouvriers a diminué, celui des employés s'est accru. Il y a aux États-Unis, en chiffres ronds, un million d'ouvriers d'usine de moins qu'il y a dix ans et deux millions d'employés de plus, dans les bureaux ou aux comptoirs. Par suite, l'économie de main-d'œuvre n'existe plus, le bon marché ne peut être maintenu qu'à condition de vendre sans gagner. On a vu ainsi, il y a deux ou trois ans, des usines travailler à plein rendement sans bénéfice. C'est ce qu'on a appelé « la période de prospérité sans profit. » Une prospérité de ce genre était l'avant-courrière de la crise présente.

Et demain? Les observateurs se plaisent à prévoir un rebondissement de prospérité. Les ressources sont immenses, le continent à exploiter est toujours là, le caractère national — héréditaire ou acquis — n'est pas entamé. Mais les bases sur lesquelles reposait la prospérité passée sont fortement ébranlées, il n'en apparaît pas de nouvelles, la vieille sagesse européenne n'a pas reconquis les esprits. Notre logique latine vise à la perfection, qui permettrait le repos dans la stabilité; l'empirisme américain n'aime que le perfectionnement, qui tient en éveil l'esprit d'invention. Il y a aujourd'hui antinomie entre les habitudes et les possibilités. On a comparé sportivement la marche de l'économie américaine à celle d'une bicyclette : plus vite elle roule, plus elle est stable; si elle s'arrête, c'est la chute. La machine américaine n'est pas arrêtée, elle est ralentie : de là les embardées qu'enregistre Wall Street.

A. ALBERT-PETIT

VICTOR BÉRARD

C'est avec émotion que je réponds au pieux désir de la *Revue de Paris*, qui souhaite qu'un hommage soit rendu à Victor Bérard dans le premier numéro à paraître après sa mort.

Il était très attaché à cette Maison, qui lui a servi de tribune et qu'il a servie généreusement. Une dizaine d'années après y avoir publié son article de début, Bérard y entra comme secrétaire général, acceptant, sur les instances d'Ernest Lavisse, alors directeur politique, de succéder à un homme qu'il aimait et admirait : Lucien Herr.

En 1904, à quarante ans, Bérard avait déjà affirmé sa brillante originalité et comme archéologue et comme écrivain politique, en menant de front ses recherches sur le plus lointain passé de la Méditerranée et sur les plus récents problèmes internationaux. Ayant quitté la *Revue* en 1911 pour se consacrer aux études odysséennes, il n'abandonna pourtant pas l'étude des affaires contemporaines, dont il s'occupa encore plus activement après la Guerre en qualité de membre, puis de président de la Commission sénatoriale des Affaires étrangères. Ce fut toujours son destin de tenir les deux bouts de la chaîne de l'Histoire.

Pendant sept années, chaque jour, vers trois heures, à grandes enjambées et une grosse serviette sous le bras, Bérard arrivait à la *Revue*. Levé dès l'aube, il avait déjà préparé et professé un cours de géographie ancienne à l'école des Hautes-Études, ou une leçon de géographie politique à l'École supérieure de la Marine, rassemblé les éléments ou rédigé une

partie de sa prochaine chronique. Un autre eût passé la fin de l'après-midi à se reposer; lui commençait une autre journée de travail et avec quelle allégresse! Son pas solide de Franc-Comtois sur les marches de l'escalier, sa manière décidée de fermer les portes, le plus souvent l'éclat de son rire ou de la chanson qu'il entonnait annonçaient son arrivée à tous les hôtes de la maison. Alors le poussiéreux deuxième étage de l'hôtel du Faubourg-Saint-Honoré s'animait. Immédiatement, Bérard se jetait sur la tâche : correspondance, manuscrits, épreuves, car c'était un gros mangeur de besogne et aucune ne le rebutait, fût-ce d'aller donner le bon à tirer jusqu'à l'imprimerie, à Coulommiers. Mais, aussi vite, et toujours comme s'il n'avait rien d'autre à faire, il s'arrêtait dans la tâche commencée pour recevoir un visiteur ou pour entendre les derniers vers qu'André Rivoire, logé au premier étage, montait pour nous lire.

Avec nous, ses cadets, avec tous les jeunes qu'il aimait attirer à la *Revue*, il était délicieux. Très encourageant, il n'avait qu'une pensée : nous faire travailler. Si j'avais fait un article chaque fois qu'au cours de nos interminables conversations en rentrant à pied le soir il m'interrompait pour me dire : « Mais vous devriez écrire cela! », je lui aurais disputé l'honneur d'être l'auteur le plus souvent publié par la *Revue*. Très respectueux de nos idées, il rivalisait avec Louis Ganderax pour nous conseiller sur l'art d'écrire, que notre génération avait moins appris que la sienne. Il nous charmait par sa bonne humeur, par sa verve. Il avait une manière de vous aborder, la tête renversée en arrière, l'œil bleu, le regard bien droit, et comme en gambadant autour de vous, qui rappelait les grâces sauvages et un peu brusques d'un beau chien-loup. Et puis, soudain, gloutonnement, il se rejetait à nouveau sur la tâche interrompue.

C'est que, pour lui, le sommaire de chaque quinzaine devait offrir assez de substance et assez de fantaisie pour divertir un honnête homme, pour l'instruire aussi. Il souhaitait que la *Revue* permît au lecteur, las de sa tâche quotidienne, de s'humaniser. Son idée était de faire rentrer dans la littérature tous les sujets que l'Encyclopédie y avait fait admettre et que le Romantisme en avait écartés : Astronomie, Géologie,

Géographie, Sciences physiques, Biologie et toutes les découvertes techniques. Ce n'est pas qu'il n'aimât les romans, les vers (j'entends encore sa voix quand il nous les lisait sur des épreuves fraîches), l'Histoire naturellement et la Politique; mais je me rappelle sa satisfaction à publier des articles sur le Métro et à faire voisiner sur un sommaire un article intitulé *Roues et Pneus* avec des Poésies de la comtesse de Noailles.

***

A son œuvre de sécrétaire général s'ajoutait sa tâche redoutable de chroniqueur. Il était le titulaire de la seule chronique que publiât alors régulièrement la *Revue* : Questions extérieures.

Une centaine d'articles peut-être, au moins deux mille pages y ont été écrites par lui sur tous les sujets de l'histoire diplomatique du monde entre 1903 et 1911, de l'histoire de l'Europe principalement, car Bérard fut surtout un Européen. Il n'avait jamais quitté notre Continent. Il ne connaissait de première main ni l'Amérique ni l'Extrême-Orient. Leur énormité — foules ou gratte-ciels — n'allait pas avec ses goûts de Méditerrannéen habitué aux petites agoras, aux menus temples et à leur logique claire. Jamais il n'écrivit sur les États-Unis. La guerre Russo-Japonaise le contraignit à parler des peuples aux prises : il le fit sous un titre imagé et juste : *la Révolte de l'Asie*; mais bien vite il revint à des problèmes plus proches de nos frontières.

Dans l'un de ses premiers livres, *l'Angleterre et l'Impérialisme*, Bérard fut un des premiers en France à expliquer que l'idée d'Empire apparaît aux Anglais comme un remède aux déceptions que leur industrie et leur commerce rencontrent en Europe du fait de la concurrence allemande. Livre révélateur sur une des causes de la Guerre et sur le développement de la politique en Grande-Bretagne depuis trente ans.

De l'Allemagne il s'occupa beaucoup, mais surtout à propos du Maroc et du Proche-Orient, car ses sujets de prédilection le ramenaient vers les Balkans, où il avait voyagé comme élève de l'École d'Athènes. Ses courses d'alors, il les avait décrites dans un livre solide et enjoué, *la Turquie et l'Hellé-*

nisme contemporain, et dans un article paru dans la *Revue* sous le titre : *la Fête des Saints Apôtres*, dont j'ai entendu Paul Cambon parler avec délices, il y a trente-cinq ans, sur la terrasse de Thérapia. C'était en 1896, au cours d'un voyage en Macédoine, en Thrace et à Constantinople, dont Bérard rapporta une série d'articles sur la *Politique du Sultan*. Il racontait que plusieurs centaines de milliers d'Arméniens avaient été massacrés par les Turcs de la manière la plus officielle, dans tout l'Empire et, en plein midi, jusque dans la rue de Péra, sans que l'opinon publique en Europe eût été alertée, sans que le « Concert européen » eût réussi à se mettre d'accord pour retirer au Sultan l'admirable sentiment d'impunité que son habileté garantissait à sa peur. Le livre fit sensation. Quelle émotion dans les descriptions de massacres empruntées aux enquêtes, aux témoignages les plus sûrs! Quel pittoresque dans le portrait d'Abdul-Hamid, mystérieux héros de tout ce drame! Et surtout quelle vigueur dans la dénonciation des déplorables méthodes de la Presse, de la Diplomatie, qui, par intérêt ou par faiblesse, avaient conspiré pour organiser le silence.

A partir de 1905 presque tous les articles de Bérard se groupent autour de la rivalité franco-allemande au Maroc, de la rivalité austro-russe dans les Balkans, de la rivalité anglo-allemande à propos du chemin de fer de Bagdad. Tous sont dominés par la hantise de la guerre. Né dans une petite ville frontière du Jura, Bérard avait connu l'invasion de 1815 par les récits de ses vieux qui avaient vu défiler les Impériaux et les milices genevoises. Il fut un des plus chauds appuis de Delcassé dans la formation de ces alliances qui, en 1914, nous ont sauvés. Des idées radicales et des traditions humanitaires chères aux artisans agriculteurs du Jura il tenait sa méfiance pour toutes les entreprises de nature à détourner la France l'une active veille sur sa frontière de l'Est. Lui, le grand imaginatif, n'aimait pas les grands coloniaux, les fondateurs d'Empires, les grands financiers et leurs affaires mondiales. C'était une autre de ses hantises que leur influence sur notre Diplomatie. Sa politique à lui, c'était avant tout une politique de sécurité française et au surplus une politique de principes, de sentiments démocratiques. Les peuples opprimés

l'attiraient; il préférait les braves petits peuples d'agriculteurs, d'artisans, aux peuples plus gros, plus huppés, mais formés par d'anonymes masses industrielles. Les Arméniens les Grecs, les Serbes ont su témoigner à Bérard la grande reconnaissance qu'ils lui devaient.

*
* *

Ses articles étaient trop personnels pour n'être pas toujours surprenants. Il ne comprenait vraiment une question diplomatique que quand il l'avait située dans un cadre géographique; elle devenait alors pour lui le produit d'un certain terroir dont les différences de relief, de climat, de végétation, de ressources, expliquaient par leurs oppositions les forces sociales, politiques en conflit. Ce besoin de voir tous les problèmes en géographe fait l'unité de son œuvre, qu'elle s'attaque à la Mythologie (*Origine des Cultes Arcadiens*), à la Poésie (*l'Odyssée*), à la vie internationale (*Question d'Orient*). Par delà les dieux, les héros ou les hommes d'État, il voit des routes, des va-et-vient de peuples dont les techniques, les croyances, les politiques suivent des mouvements réguliers de flux et de reflux.

C'est que Bérard était lui-même d'un terroir très défini et il aimait la terre. Pendant les vacances, pour se délasser, il adorait la remuer à la pelle, à la brouette, tracer des chemins, ouvrir des routes. Franc-Comtois de la montagne et non de la plaine (il tenait beaucoup à la distinction), il garda de son enfance des souvenirs d'autant plus forts qu'ils étaient nostalgiques. Pendant les dix dernières années de sa vie, il fut heureux que la représentation de sa petite Patrie au Sénat lui permît, après tant de voyages, de revoir souvent son Ithaque. Il aimait à me raconter l'émotion qui l'avait étreint quand, écolier, dans une salle banale de lycée, il avait entendu pour la première fois le *Solvitur acris hiems* d'Horace et le vers d'Homère : « C'était l'heure où les rues s'emplissent d'ombre. » Soudain, il avait revu la montée des grandes ombres le long des parois de sa vallée natale dès les premières heures de l'après-midi, et, aussi, le brusque dégourdissement de ses paysages familiers dans l'aigreur du premier

printemps. Il me disait aussi sa première vision de l'Espace, du Monde, quand, gagnant le collège en diligence et débouchant des sapinières de sa montagne, il découvrit la plaine franc-comtoise fuyant à l'infini sous un horizon brumeux.

Stature, accent, idées politiques, il était resté très proche de ce petit monde d'agriculteurs-artisans, démocrates, égalitaires, frondeurs, sentimentaux, de mœurs casanières parce qu'enfouis dans une vallée, et en même temps d'imagination aventureuse parce qu'habitant une ville qui s'étire le long d'une grande route et abrite des industries vivant surtout de l'exportation. Instinctivement, il cherchait dans l'étude des affaires du monde la certitude avec laquelle il comprenait son Morez natal. Un maître à l'École Normale supérieure, Vidal de la Blache, fondateur de l'École française de Géographie humaine, donna une méthode à ce besoin.

Dans ses recherches il eut toujours le goût du permanent. En face d'un problème actuel, la tendance naturelle de son esprit était de s'évader du présent, de prendre le plus possible de champ et, d'un seul élan, de remonter jusqu'aux origines. Un jour, me parlant d'un article écrit par un de ses confrères sur l'Égypte contemporaine, il me dit : « C'est bien, mais ça manque de Pyramides. » Lui les y aurait mises et en belle place! Au début de sa collaboration, dans chacune de ses chroniques, il parlait de plusieurs affaires distinctes; bien vite il consacra l'article tout entier à une seule question et, bientôt, pour un même problème, il lui fallut des séries d'articles, non pas tant pour en analyser les aspects actuels, que pour pouvoir développer les synthèses qu'il accrochait toujours, sur un sujet déterminé, aux premiers temps de l'histoire du sol et des hommes. Un de ses livres s'intitule *l'Éternelle Allemagne*; voilà un titre révélateur. *Ses Révolutions persanes*, c'est vraiment la Perse de tous les temps et le vrai titre commun à tous ses ouvrages sur l'Odyssée, c'est l' « Éternelle Méditerranée ».

Car, à propos de l'Odyssée, sa méthode est la même que dans ses travaux diplomatiques. Il part de la dernière édition des *Instructions Nautiques*, puis, de portulans en portulans, il retrouve dans les descriptions du poème homérique les conditions permanentes de toute navigation à la rame et

à la voile en Méditerranée. Par exemple, la Méditerranée phénicienne que révèlent les navigations d'Ulysse est pour lui si pleine d'analogies avec la Méditerranée vénitienne, que dans sa belle traduction de l'*Odyssée*, c'est le titre de *doge* qu'Alkinoos emploie pour désigner ses conseillers, les Phéaciens, quand il les harangue.

Bérard était un grand bâtisseur, un bâtisseur de cathédrales, comme nous disions à la *Revue*, quand il nous esquissait le plan de son prochain article. Très savant, il avait gardé de l'enfance une fraîcheur, un rayonnement, un besoin de plaire et d'être aimé, et de prouver et de convaincre, qui donnaient à sa parole et à son style une ardeur, un mouvement extraordinaires. C'était un grand démonstratif. Son sens, souvent poétique, des analogies faisait à tout moment lever dans son esprit des hypothèses. Quel jaillissement de suggestions dans son œuvre! C'est pourquoi elle a toujours intéressé les hommes d'action.

L'action en elle-même n'intéressait pas beaucoup Bérard. Il aurait dû lui sacrifier trop de richesses qui, au surplus, lui permettaient d'exercer une grande influence sur les autres; mais il n'avait pas non plus un tempérament à se confiner exclusivement dans le passé. Sa vie fut un va-et-vient perpétuel le long de cinquante siècles d'histoire. Et maintenant, le voilà tombé sur la route des âges, loin de cette Méditerranée éternelle, qu'il a aimée autant que son Jura. La veille de sa mort encore, il pensait qu'en revoir la lumière, c'eût été revivre...

LOUIS-F. AUBERT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.